TRAITÉ
DES
NERFS
ET
DE LEURS MALADIES,

PAR M. TISSOT,

D.M. DE LA S. R. DE LONDRES, DES SOC. ACAD. DE BASLE, BERNE, ROTERDAM, ET DE LA S. R. DE MED. DE PARIS.

Series Juncturaque pollet.

TOME II. PARTIE I.



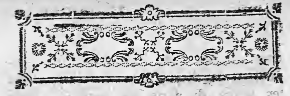
A PARIS,
Chez P. F. DIDOT, le jeune;
Et à LAUSANNE,
Avec les Privileges du ROI & de LL. EE.

M. D. CC. LXXIX.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES ARTICLES

Du Tome second, premiere Partie.

Fin de la Table.



TRAITÉ DES NERFS ET DE LEURS MALADIES.

CHAPITRE VIII.

Des causes physiques prédisposantes & déterminantes des maux de nerfs.

§. 24. JE me suis occupé dans le chapitre précédent des maladies des nerfs même, & de celles des esprits animaux, c'est-à-dire que j'ai examiné quel est cet état des nerfs qui fait qu'incapables d'exercer leurs fonctions réguliérement, il en résulte ces lésions, dans les fonctions auxquelles ils concourent, que l'on appelle maladies nerveuses; il reste à recher-

cher quelles ſont les cauſes qui produiſent ces diſpoſitions maladives dans les nerfs & dans les muſcles dont j'ai parlé plus haut, ce ſont les cauſes prédiſpoſantes ; & quelles ſont celles qui, quand la cauſe prochaine exiſte, en déterminent les accès ; ce ſont les cauſes occaſionnelles, qui ſont preſque toujours les mêmes que les prédiſpoſantes ; ainſi je ne les ſéparerai point, & je me contente de les diviſer en deux claſſes, les phyſiques & les morales (*a*).

Si je préſentois ici le tableau des cauſes de quelques autres Auteurs, on verroit que ſous des dénominations & des diviſions un peu différentes, les mêmes cauſes principales ſe retrouvent chez les uns & chez les autres, & cela ne peut pas être autrement ; mais il peut y en avoir de moins conſidérables auxquelles les uns ont fait attention & non pas les autres.

(*a*) On auroit pû n'en faire qu'un chapitre & parler des cauſes morales, qui ne ſont que les paſſions, à leur article, parmi les choſes non naturelles ; mais elles ſont ſi importantes que j'ai crû devoir en faire un chapitre à part.

Je crois que l'on peut les rapporter aux classes suivantes qui ont leurs soudivisions; *a* la constitution, *b* les choses non-naturelles, *c* la douleur, *d* la pléthore, *e* les évacuations trop abondantes, & les évacuations supprimées, *f* les irritans, *g* les maladies aigues, *h* les maladies chroniques, *i* les accidens externes. Dans la premiere division je comprendrai 1°. les vices d'hérédité; 2°. ceux de nativité; 3°. les dérangemens d'organisation, ou de configuration, ou généraux ou particuliers; 4°. une crue trop prompte; 5°. & enfin les erreurs de l'éducation qui ne dégénerent que trop souvent en vice de constitution, & que je place ici par cette raison, plutôt que d'en parler dans les différens articles de la classe suivante.

Les choses non-naturelles, quand on en retranche l'article des passions, sous lequel je comprendrai toute action trop soutenue de l'ame, se reduisent à cinq; qui sont, l'air, les alimens & les boissons, le sommeil & la veille, l'exercice & le repos, les excrétions & les rétentions sous lesquelles on comprend les plaisirs de l'amour. A l'article de l'air, je parlerai de l'in-

fluence des climats, des ſaiſons, des heures.

Dans l'article des excrétions & des rétentions, il ſera queſtion des influences de la ſuppreſſion des régles, & par là même de la groſſeſſe; de la ceſſation des régles à l'âge critique; des dangers du nourriſſage; des excès vénériens. Je paſſe enſuite aux effets de la douleur, article important, comme je l'ai dit dans la préface. Je viens après cela aux effets de la pléthore, à ceux des hémorragies, des autres évacuations maladives trop abondantes en général, & des pertes blanches en particulier. J'examine les ſuites fâcheuſes des irritans quelconques, celles de l'âcreté des humeurs; celles des irritans placés dans quelqu'organe particulier, & c'eſt ici que je parle des effets des poiſons & des remedes violens; celles des humeurs âcres repercutées. Les accidens externes; l'électricité, l'aimant, les maladies aigues, les effets des maladies chroniques, ſur-tout des mauvaiſes digeſtions, conſidérées comme cauſes de maladies me fourniſſent autant d'articles. En traitant de toutes ces cauſes,

je les envisagerai comme causes prédisposantes, & comme causes occasionnelles; mais comme les unes tiennent à la diætétique, les autres à l'histoire des maladies, on ne doit point croire que je me propose de dire sur chacune tout ce que l'on peut en dire; ce seroit fondre dans cet ouvrage des matieres qui en sont très-distinctes, & sortir de mon plan: dans plusieurs endroits, je serai obligé de répeter ce que j'ai dit dans d'autres ouvrages fort répandus; je suppose par-tout que l'on est instruit des parties fondamentales de la médecine.

ARTICLE I.

Des vices de la constitution.

Heureusement toutes les maladies des peres ne se transmettent pas à leurs enfans; mais on ne peut point se refuser aux faits nombreux qui ont prouvé en tout tems, & prouvent par-tout aux Médecins attentifs qu'il y en a plusieurs qui sont une vraye hérédité; & quoiqu'avec de l'esprit on puisse présenter des argumens spé-

cieux contre cette trifte fucceffion, ceux même qui la nient n'ont qu'à regarder autour d'eux pour la voir atteftée par les obfervations. Je fortirais de mon fujet, fi je m'occupais ici de la recherche de toutes les maladies héréditaires, des preuves de leur réalité, & de leur explication, mais j'ofe hazarder une conjecture fur ce dernier article. N'eft-il pas vraifemblable que chaque vifcere a fon influence particuliere fur la maffe des humeurs, que l'état des humeurs eft par là même le réfultat de ces différentes actions, & n'a-t-on pas des preuves journalieres & malheureufement fouvent fâcheufes des changemens qui arrivent dans l'état du fang par la léfion des différens organes? N'eft-il donc vraifemblable que l'état du fang chez quelqu'un qui a tel ou tel vifcére lézé, n'eft pas ce qu'il feroit fi ce vifcere étoit en bon état? & ce qui eft démontré par l'obfervation pour les vifceres importants, n'eft-il pas vrai également pour les organes qui le font moins? n'eft-ce pas à cette caufe que tient ce principe cité plus haut, que chaque animal fe

forme son sang, & que celui d'un animal ne peut pas convenir à un autre? Je crois donc pouvoir admettre cette cause comme démontrée, & je dis, si le sang de la mere ne reçoit pas la préparation convenable dans tel & tel organe, il sera vicié, & il est certain qu'il agira sur les vaisseaux de l'enfant, autrement qu'il n'auroit fait s'il eut été sain; mais n'est-il pas à présumer que cette différence dans son action sera sans doute plus marquée sur les vaisseaux correspondans de l'enfant que sur les autres? J'avoue que je ne puis presque pas me refuser à le croire, & il me semble qu'un sang qui n'aura pas reçû dans le foye de la mere l'élaboration nécessaire, sera un stimulus moins propre à stimuler le foye de l'enfant, puisque les mêmes organes obéissent aux mêmes stimulus; si cela est, ce principe expliquera très-bien l'hérédité des maladies maternelles, & il seroit aisé de faire voir comment l'hérédité des maladies paternelles peut aussi en résulter; mais sans m'occuper plus longtems de sa cause, je reviens à sa réalité. Admise presque généralement de

tous les Médecins dans tous les siécles, on peut dire qu'elle est une de ces vérités dont personne ne doute excepté ceux qui veulent douter. Il y a peu de parties qui ne soyent foibles dans certaines familles, & il est aisé de comprendre que la foiblesse du systême nerveux doit être aussi héréditaire que celle d'aucune autre. Les apoplexies, les paralysies sont héréditaires; les épilepsies le sont trop fréquemment; l'hypocondrie, l'hysterie se transmettent; LANCISI a vu la dilatation du ventricule droit & de l'oreillette droite héréditaire dans quatre générations, & produire chez l'ayeul, le grand-pere, le pere, & le fils les mêmes symptômes. Ainsi on ne peut pas douter que la foiblesse du genre nerveux dont toutes ces maladies dépendent, ne le soit aussi. M. VAN SWIETEN l'établissoit dans la mobilité du sensorium commun (*b*) avec une confiance fondée sur un grand nombre de faits; M. VIRIDET croyoit qu'un vice scorbutique, ou une disposition convulsive dans les parents peuvent transf-

(*b*) Tom. 3. p. 402.

mettre des convulsions aux enfans & il en cite des exemples ; „ on m'ap-
„ porta de la campagne, dit-il, un
„ enfant qui n'avoit pas deux ans,
„ lequel avoit des vapeurs conti-
„ nuelles, des inquiétudes & des
„ spasmes qui agitoient différentes
„ parties ; j'ai vû à Berne une fille
„ de trois ans qui étoit dans un mou-
„ vement presque continuel avec des
„ vapeurs, à laquelle les rafraichis-
„ sans & les bains tiédes furent
„ très-utiles. Il y a ici une fille de
„ dix ans qui est aussi née d'un pere
„ sujet à cette incommodité, laquelle
„ dès le berceau est dans les mouve-
„ mens convulsifs de toutes les par-
„ ties de son corps." (c) De toutes les personnes attaquées de maux de nerfs que j'ai traitées, celles qui avoient la plus grande mobilité étoient une jeune personne, & un homme d'environ quarante ans, l'un & l'autre d'une ville de la Suisse allemande ; la jeune personne étoit née d'une mere abimée elle-même par ces maux, & qui les avoit transmis à sa fille, chez qui

(c) *Traité des vapeurs.* p. 47.

ils s'étoient manifeſtés dès ſon plus bas âge ; la grand-mere même en avoit été attaquée, & des vices auſſi inhérens ne s'effacent jamais : l'homme dont je donnerai l'hiſtoire ailleurs, étoit fils, petit-fils, frere, de parens hypocondres. VILLIS avoit déjà indiqué cette hérédité ; le cerveau, dit-il, peut naître foible, (*d*) & chez ceux qui ont reçû cette diſpoſition, la plus légere cauſe peut occaſionner le mal ; pour le prouver, il rapporte l'obſervation d'une jeune perſonne chez qui un catarre arrêté par la fumée du ſuccin, occaſionna de très-grands mouvemens convulſifs ; c'étoit une fille de vingt ans, fille d'un pere accablé de maux de nerfs & ſujette

(*d*) *De morb. convulſ.* ch. I. p. 8. & 9. & dans un autre endroit, p. 82. en rapportant l'obſervation d'un homme qui eût des maux de nerfs affreux, il commence ſon obſervation en diſant : l'homme illuſtre dont je parle, fils de pere, & deſcendant d'ancêtres ſujets aux maux de cerveau & de nerfs a commencé à éprouver, quand il a été parvenu à cet âge où l'on a acquis toute ſa conſiſtance, le développement de ce germe morbifique.

elle-même à une migraine très-violente & périodique, dont chaque accès duroit plusieurs jours; dans une attaque au printems la douleur diminua, & la malade fut attaquée d'un violent rhume accompagné de crachats clairs & abondans, & de légers ulceres des narines, de la bouche & de la gorge; ce fut pour la délivrer de cette légere incommodité qu'une femme lui conseilla de se parfumer avec de la vapeur de succin; la fluxion cessa en effet tout de suite, mais elle se plaignit d'abord de vertiges & d'un violent mal de tête avec un tintement d'oreilles, & le troisieme jour elle fut attaquée de convulsions dans les muscles de la langue, qui se répandant sur tous les muscles extérieurs de tout le corps, excepté sur ceux des yeux & du visage, lui firent exécuter pendant six jours les mouvemens les plus prompts, les plus violens, les plus extraordinaires & les plus pénibles. Les parties internes ne furent point attaquées (z).

MANDEVILLE, cet ingénieux

(z) Ibid. ch. 9. p. 88.

auteur de la fable des abeilles & d'un ouvrage sur les maux de nerfs, reconnoit également cette foiblesse native (*e*), qu'ANDRÉE démontre par l'histoire d'une jeune personne, qui fille d'une mere sujette aux évanouissemens fut sujette dès son enfance aux évanouissemens les plus graves (*f*). PERRY en fait la premiere cause de ce genre de maux (*g*); mais de toutes les observations qui attestent l'hérédité des maladies nerveuses, la plus frappante est celle que rapporte M. DELIUS (*h*). Une jeune fille née de parents déja âgés, ayant souffert assez longtems du froid, elle éprouva des contractions spasmodiques des mains & des lèvres qui ne se dissiperent que par beaucoup de chaleur, & depuis lors toutes les fois qu'elle

(*e*) *Treatise of the hypocondriack and hysterics diseases*. 8. *Lond.* 1730.

(*f*) p. 101.

(*g*) *A mechanical account of the hysteric passion* 8°. Lond. 1755. p. 195.

(*h*) *De Catalepsi* Erlang. 1754. Il l'avoit consignée avec tous ses détails dans un journal allemand en 1751. Il ne donne ici qu'un extrait.

étoit exposée au froid, elle éprouvoit les mêmes spasmes : s'étant mariée, elle eut des enfans qui hériterent du même mal & qui le communiquerent aux leurs ; ceux-ci le porterent dans d'autres familles, & une fille mariée dans un autre endroit avec un homme très-sain a déja deux enfants atteints du même mal ; en se mariant, on en est venu dans ce quartier à éviter les alliances avec tout ce qui est issu de cette famille : chez tous les descendans comme chez la mere, aucune cause, excepté le froid, ne produit ces accidens, & chez les femmes exposées souvent à avoir les mains dans l'eau, sa trop grande fraicheur les fait naitre. Le mal commence toujours par les mains ; les doigts se courbent & se serrent ; les paupieres se resserrent sans cependant fermer entierement les yeux ; la bouche se tord d'un ou d'autre côté ; & si le froid est considérable, les malades souffrent des douleurs vives dans les articulations des pieds & des genoux. Des habits chauds & l'exercice les garantissent, l'inaction leur est fâcheuse & ils sont souvent attaqués en hyver

dans les temples; on a remarqué que leurs mains paroiſſoient plus chaudes que celles des autres perſonnes expoſées au même degré de froid. Il eſt inutile d'accumuler un plus grand nombre de faits pour prouver cette hérédité; j'en ai vû trop d'exemples pour pouvoir la revoquer en doute, & j'ai vérifié en même tems pluſieurs fois une remarque déjà faite par d'autres, c'eſt que les enfants qui ont des rapports de reſſemblance extérieure avec leurs parents, ſont auſſi ceux qui héritent le plus leurs maladies (*i*).

Il en eſt de la délicateſſe des nerfs, comme de la foibleſſe héréditaire de tous les autres organes, elle eſt d'autant plus difficile à détruire qu'elle eſt plus inhérente à la conſtitution; cependant elle n'eſt pas abſolument incurable; mais elle exige dès la naiſſance des ſoins dont je parlerai ailleurs.

Il y a des maux de nerfs, qui ſans être héréditaires, peuvent être un vice de nativité; c'eſt un fait gé-

(*i*) BERKELEY *de hæmoptoe* Edin. 1762. p. 3.

néralement connu que peu de gens naissent avec une égale force des différens organes, ce qui seroit la base de la plus parfaite santé, mais que quelque partie est plus foible que les autres, & M. ZIMMERMAN a établi, d'après beaucoup d'observations, que c'est celle sur laquelle les suites des émotions se manifestent le plus (*k*); les nerfs peuvent être dans ce cas, & plusieurs enfans, nés de pere & de mere très-sains, apportent quelquefois une délicatesse du genre nerveux qui se manifeste dès les premiers jours de leur naissance, par une convulsibilité indépendante de l'état de leur estomach, par beaucoup de foiblesse, & par très-peu de sommeil; symptômes qui réunis chez les enfans de peres & de meres sujets aux

(*k*) *Traité de l'expérience* t. 2. p. 598. J'avertis que dans tout ce que je citerai de cet excellent livre, je ne cite point la traduction françoise; mais l'excellent extrait que je dois à son amitié, qu'il avoit fait pour moi, peu de tems après la publication de son ouvrage, & dans lequel il citoit les pages de l'édition originale. J'espere qu'il en paroitra une traduction revue par lui-même.

maux de nerfs, annoncent presque certainement qu'ils en ont hérité, surtout s'ils sont en même tems plus pâles & plus maigres que les enfans ne le sont ordinairement à cette époque. La délicatesse héréditaire & celle de nativité ne different donc que relativement à leur cause premiere, mais se ressemblent par leurs caracteres & par leurs effets, & exigent les mêmes secours. On ne peut pas sans doute assigner les causes qui produisent cette foiblesse de certaines parties plutôt que d'autres, on peut seulement établir qu'elles tiennent à celles qui influent sur la nutrition dans le fœtus, & qu'elles peuvent se reproduire plusieurs fois chez la même mere, sans qu'avec la plus grande attention on puisse les découvrir; j'ai vû plusieurs enfans de pere & de mere très-sains naitre tous avec les nerfs les plus délicats; & quatre fils de la même femme qui avoit le genre nerveux très-bon, naître si convulsibles, que sans pouvoir soubçonner aucun embarras, aucun irritant dans l'estomach & dans le bas ventre, ils étoient dès le moment de leur naissance dans des con-

vulſions preſque continuelles ; les trois premiers périrent dans les ſix premieres ſemaines de leur âge ; le quatrieme eut auſſi des convulſions dont il ne mourut pas ; il vécut huit ou neuf mois ; il ſe rempliſſoit même pendant ce tems-là, & devint plus gras & plus gros que les enfans de cet âge ne doivent l'être ; mais c'étoit un rempliſſage & non pas une vraye nutrition ; ſes nerfs trop foibles faiſoient mal cette fonction ; auſſi il ne prenoit point de forces, & ſes fibres reſtoient ſans conſiſtance ; enfin cette maſſe molle vint à ſe fondre tout-à-coup, il tomba dans un vrai maraſme nerveux très-prompt ; & preſque ſans aucune évacuation, il parvint en quelques jours à un état de dépériſſement que l'on ne peut pas dépeindre ; la peau de ſon corps & de ſes membres reſſembloit à de petits ſacs vuides ; & alternativement paralyſé & convulſé, tout ce dépériſſement fut l'affaire de ſix jours. On a vû en Hollande une petite fille née de parens ſains, qui dès ſa naiſſance eut de la diſpoſition à la phrénéſie (*l*).

(*l*) *De* MELLE *de vi vitali.*

Je dois remarquer ici que si les nerfs sont chez beaucoup de gens la partie foible, il y en a aussi chez qui ils sont partie forte, & toutes les causes qui généralement amenent les maux de nerfs chez les autres se trouvent réunies chez eux, sans que jamais on voye aucun des accidens qui annoncent que les fonctions de ces parties sont lésées ; j'en ai vû plusieurs exemples, & j'ai été sur-tout étonné de celui d'une femme qui avoit été foible, & languissante toute sa vie, dont je devins le Médecin dans le tems où elle approchoit de la crise de la cessation des régles, époque où les maux de nerfs se développent quelquefois avec tant de force ; je l'ai vûe dix-sept ans languissante, éprouvant toutes les maladies qui jettent dans celles des nerfs, exposée à plusieurs impressions morales & physiques qui les font naitre, sans que jamais j'aye pû découvrir un seul symptôme qui annonçât la plus légere irrégularité dans leur action ; ils étoient absolument invulnérables & très-propres à toutes leurs fonctions; la tête étoit très-bien organisée, les facultés promptes, tous

les sens très-bons. Et cette observation rappelle celle de PECHLIN, qui prouve qu'il y a des organisations de cerveau si bien faites & si fortement constituées, que rien de ce qui en altere les fonctions chez les autres, ne peut les déranger; il parle fort en détail d'un jeune homme âgé d'environ vingt-ans, abîmé par tous les symptômes du scorbut, qui accabloit son corps sous la quantité des alimens les plus gras, les plus tenaces, les plus indigestes, pris sans regle, à toutes heures six ou sept fois par jour, & noyés dans des quantités de vin & de bierre, sans que jamais sa tête en reçût la moindre altération; on n'a vû personne qui eut plus de génie, de mémoire, de savoir, de justesse, de netteté, il savoit tout, il parloit de tout presque sans avoir aucune application; dans le même endroit, un enfant âgé seulement de douze ans, pâle, cachectique, vermineux, mangeant deméfurement, étoit un autre prodige de mémoire, d'intelligence & de science (*m*). Ces exem-

(*m*) Lib. 3. Obs. 4.

ples servent à répondre à une question que WEPER s'étoit proposée, & qui étoit très-sensée; (n) Pourquoi, dit-il, un âcreté insensible produit-elle souvent tant de maux de nerfs, tandis que d'autres fois des âcretés corrosives n'en produisent aucun? C'est qu'il y a des nerfs si délicats que le plus petit stimulus en trouble entierement les fonctions, & d'autres si peu mobiles que rien ne peut alterer leur marche. D'ailleurs il faut bien faire attention que la même cause d'irritation produit quelquefois des spasmes, d'autres fois de la douleur, d'autres fois de la fiévre; quelques malades sont plus sujets à la fiévre, d'autres aux douleurs, d'autres aux spasmes; mais il n'en est pas moins vrai que le même stimulus chez la même personne, peut produire successivement ces trois effets; l'alternative surtout entre le spasme & la douleur est très-fréquente. Il n'est donc pas douteux que les nerfs ont une fermeté ou une foiblesse native, & que quand on reconnoit ce dernier état, un des

(n) *De morbis Capitis*. p. 540.

premiers ſoins de l'éducation doit être de le corriger, elle le peut, ſi elle eſt bien dirigée; au lieu qu'une mauvaiſe éducation l'augmente ſenſiblement, le donne même lorſqu'il n'exiſte pas & doit être miſe au rang des cauſes principales des maux de nerfs; mais comme les erreurs de l'éducation phyſique portent ſur l'abus des choſes non naturelles dont je parlerai dans les articles ſuivants, & dont les effets ſont d'autant plus marqués, qu'ils ont lieu ſur des ſujets plus jeunes, je me bornerai ici à quelques obſervations générales. La premiere, c'eſt que les vices du lait jettent ſouvent un germe de maux de nerfs que rien ne peut détruire; un lait âcre les tient à cet âge tendre dans un état d'irritation continuelle, qui nuit à leurs forces, & que rien ne peut reparer, ſi l'on n'y remédie pas d'abord; & le ſeul moyen efficace d'y remedier, ſi l'on s'en apperçoit à tems, c'eſt-à-dire avant que le tems du nourriſſage ſoit fini, c'eſt de donner à l'enfant un lait frais & le mieux choiſi poſſible, & de le faire nourrir plus longtems que l'on

n'auroit fait ſans cela. La ſéchereſſe & la rudeſſe de ſa peau, ſon peu de ſommeil, ſon inquiétude continuelle, ſont les caracteres qui annoncent un lait âcre & nuiſible ; on peut auſſi l'inférer du peu d'avidité pour le ſein, & de la facilité avec laquelle on les accoutume à d'autres alimens. Au ſevrage, ils proſperent ſouvent beaucoup, ils peuvent devenir aſſez forts, & avoir les apparences d'être robuſtes, mais malgré ces apparences, à moins que les ſuites de l'éducation n'y ayent remédié, les nerfs en général, & ſur-tout ceux de l'eſtomach & des inteſtins reſteront toujours d'une très-grande ſenſibilité.

La ſeconde obſervation que je ferai, c'eſt que la grande quantité d'alimens ; les alimens nourriſſans, gras, pateux ; les appartemens & les habillemens chauds, l'habitude d'avoir la tête fort couverte, le peu d'action, donnent aux enfans une molleſſe de fibres, qui paroit d'abord réuſſir à merveille ; ils grandiſſent, ils groſſiſſent, ils prennent de l'embonpoint, ils ont de belles couleurs ; ils paroiſſent à merveille, mais toute cette ſtructure

peu conſiſtante eſt ſans durée, la nutrition a été abondante, mais peu ferme; les nerfs ſont la partie qui a le plus ſouffert, & ſouvent à l'âge de ſept ou huit ans, ces enfans tombent dans des maladies affreuſes, combinées de putridité & de convulſions, qui paroiſſent particulieres à ce genre d'éducation; s'ils ſurvivent, ils tombent à un âge plus avancé, dans les maux de nerfs les plus fâcheux; les femmes ſe fanent avec la plus grande facilité, & deviennent vaporeuſes à leur premiere couche; les hommes ſont hypocondres à vingt ans. Sans réunir toutes ces circonſtances, il ſuffit de tenir les enfans trop au chaud, de les faire veiller trop tard, de les empêcher de prendre aſſez d'exercice, ou de leur faire craindre les variations de l'air, pour les diſpoſer à une délicateſſe de nerfs qui fera leur malheur dans la ſuite.

La troiſieme remarque, c'eſt que la pernicieuſe habitude de trop ſerrer les jeunes filles équivaut ſeule à toutes les autres erreurs de l'éducation; tous les organes digeſtifs comprimés & leur action affoiblie par la

respiration dérangent absolument la nutrition; il en résulte une multitude de maux qui sont étrangers à cet ouvrage, mais le plus marqué est une mobilité extrême dans le genre nerveux qui se développe principalement vers l'âge de quatorze ou quinze ans; & améne à cette époque les foiblesses, les défaillances, les étouffemens, l'insomnie, les convulsions, la mélancolie, & un marasme mortel au bout de quelques années (*o*). J'ai développé fort au long dans l'ouvrage sur la *santé des gens de lettres*, le danger d'une application précoce, ainsi je n'entrerai ici dans aucun détail, & je me contenterai de faire remarquer que le trop d'application entraîne les mêmes maux; la gêne même & la con-

(*o*) " Toutes les maladies de l'estomach, „ la cessation totale & continue du flux „ menstruel avec toutes ses suites, un air „ bouffi, des éresipelles, tous les maux „ hystériques, évanouissements, mélancolie „ profonde, accouchemens difficiles, & même „ quelquefois des apoplexies sont la „ suite de cette pression déraisonnable. „ ZIMMERMAN t. 2. p. 550. Voyez WINSLOW, PLATNER.

contrainte produisent cet effet; la liberté de l'enfance trop gênée amene l'ennui, & de l'ennui naissent l'inaction, le dégoût, la tristesse, les mauvaises digestions, une transpiration irréguliere, la formation des âcretés, tous les maux de nerfs. La dureté avec les enfants, cette sécheresse, cette aigreur, ce ton d'autorité absolue qui ont présidé longtems à l'éducation, qui n'y président encore que trop dans plusieurs maisons où l'on croit qu'il est de la dignité paternelle de paroître froid & sec, sont une des causes de l'affoiblissement du genre nerveux, & j'ai vû une malade abîmée de vapeurs, qui étoit convaincue qu'elle ne les devoit qu'à l'émotion, la crainte & le chagrin continuels dans lesquels une belle-mere l'avoit tenue pendant plusieurs années; mais cette cause appartient proprement aux causes morales qui ne sont pas l'objet de ce chapitre.

Le feu de la premiere jeunesse doit avoir son effort, & j'ai vû un grand nombre de femmes dont on ne pouvoit attribuer les maux de nerfs qu'à

ce qu'elles avoient été forcées de paroitre grandes filles trop tôt.

§. 25. La crue trop prompte eſt encore une des cauſes les plus ordinaires des maux de nerfs ; cette nutrition trop rapide n'a point de fermeté ; les fibres reſtent toujours lâches ; les humeurs ne ſont pas ſuffiſamment élaborées, les fibres nerveuſes n'acquierent point le ton qu'elles devroient avoir, ni les eſprits animaux leur conſiſtance ; les muſcles conſervent trop d'irritabilité, & n'acquierent pas aſſez de denſité ; les ſujets reſtent toujours foibles, languiſſans ; leurs nerfs ſont très-mobiles ; & j'ai vû des jeunes perſonnes tomber par cette cauſe dans des états de convulſions, d'hyſtérie, d'hypocondrie les plus fâcheux ; le cœur eſt l'organe qui, dans ces cas là m'a parû le plus affecté ; & ces perſonnes ſont très-ſouvent en proye aux palpitations les plus incommodes ; toutes les fonctions ſe font foiblement, on tombe ſouvent dans le maraſme, & lors même que l'on ne ſuccombe pas, la ſanté s'en reſſent toute la vie. Une des perſonnes chez qui j'ai vû les maux de nerfs les plus

violens, eſt une dame allemande qui à douze ans avoit la hauteur d'un homme ordinaire, & un embompoint exceſſif; dans ces cas, les fibres des muſcles, des viſceres, des nerfs trop lâches, les fluides trop peu denſes & trop peu élaſtiques, le gluten trop irritable, auroient beſoin pour ſe rétablir d'une action du cœur & des vaiſſeaux plus forte; mais ces parties ſont également trop foibles, ainſi ce n'eſt preſque que de l'art que l'on doit attendre quelque choſe, & ſi l'art ſe trompe, les ſuites de ſes erreurs ſont terribles. Peut-être que les premiers dérangemens auroient été aiſés à guérir, ſi l'on avoit ſuivi une meilleure méthode, mais je ne ſais ſur quels principes on la traita: par les ſaignées & par les purgatifs, la cauſe augmenta, les accidens devinrent plus graves, & la malade conſervera néceſſairement toute ſa vie une trop grande délicateſſe.

Les léſions conſiderables dans la conformation de la charpente oſſeuſe endommagent en général toutes les fonctions, & ſur-tout les fonctions vitales plus que les fonctions nerveu-

ſes ; cependant à la longue, le vice des fonctions entraine celui des nerfs ; & j'ai vû des femmes conduites par cette cauſe à des maux de nerfs très-fâcheux, que les ſecours diététiques peuvent adoucir, mais dont il faut connoitre la cauſe premiere pour ne pas fatiguer les malades par des remedes inutiles, & qui continués longtems deviendroient nuiſibles. Je finirai cet article, en remarquant que toutes les erreurs dans les choſes non naturelles, dont je vais parler, ont des ſuites d'autant plus fâcheuſes que l'on y eſt expoſé plus jeune.

ARTICLE II.

Des mauvais effets de l'air.

§. 26. Tout ce que j'ai dit dans la premiere partie des effets funeſtes d'un air vénéneux, prouve combien l'air peut avoir d'influence ſur le genre nerveux; l'effet de ces différentes variations relativement à la peſanteur, à la chaleur, à la ſéchereſſe, aux exhalaiſons dont il peut être impregné, ont été appréciées par pluſieurs écri-

vains diététiques ; mais M. BERRYAT, Médecin à Auxerre, eſt le ſeul qui ait ſuivi pendant longtems l'effet de l'augmentation ou de la diminution du poids de l'air ſur les perſonnes attaquées de maux de nerfs, & ſur-tout ſur une jeune perſonne qui éprouvoit de très-violentes convulſions depuis dix ou douze ans, & il étoit parvenu à pouvoir aſſigner ſon état d'après la hauteur du baromètre (*p*). Sans avoir ſuivi des obſervations avec cette même attention, on remarque tous les jours qu'il y a des pays & des ſaiſons où les maux de nerfs ſont plus fréquens. Les climats d'une température ſéche plutôt chaude que froide, ſont en général très-favorables aux nerfs, & quoique quelquefois ces pays offrent les maladies nerveuſes les plus effrayantes, cependant à l'ordinaire les nerfs y ſont fermes, peu délicats, la mobilité rare; tel eſt l'état de la plûpart des pays qui ſont dans la Zone tempérée, au midi duquarante-cinquieme degré ; ſi ſous cette lattitude, on trouve quelques endroits où ils ſoyent

(*p*) *Mémoires préſentés.* t. 2. p. 456.

plus fréquens, il faut en chercher la cause dans quelque circonstance particuliere à ce canton. On trouve des maladies de nerfs horribles dans quelques endroits de la Zone torride, qui sont tout-à-la fois très humides, & très-chauds, & où la fibre est par là même lâche, où les humeurs sont extrêmement âcres, & où elles se raréfient quelquefois tout-à-coup très-fortement. Les climats très-froids donnent à la fibre une fermeté & aux humeurs une densité qui fait que les maux de nerfs n'y sont jamais que les effets de quelque cause accidentelle; mais la vraie patrie de la délicatesse du genre nerveux, est entre le quarante-cinquieme & le cinquante-cinquieme degré de latitude; & dans cet espace, ils sont plus fréquens, à proportion que différentes circonstances concourent plus ou moins à aider les effets de l'air qui est très-dissemblable dans ces différens endroits. M. HUXAM a vu que les saisons humides les occasionnoient (q), & sans doute, l'humidité, & sur-tout l'humidité jointe à la chaleur sont les

(q) Observat. t. I. p. 47.

diſpoſitions de l'air qui agiſſent le plus, comme cauſes prédiſpoſantes. MM. BISSET & LIND ont donné là deſſus l'un & l'autre de très-belles obſervations (r) cependant la chaleur eſt auſſi une cauſe occaſionnelle. Un obſervateur exact & véridique remarqua que pendant l'été de 1706 qui fut d'une chaleur exceſſive, pluſieurs perſonnes qui n'avoient jamais eû de vapeurs, en furent attaquées, & celles qui y étoient ſujettes en furent beaucoup plus travaillées (s). M. ZIMMERMAN a ſouvent obſervé que pendant les grandes chaleurs, les perſonnes vaporeuſes tombent, ſans aucune autre cauſe, dans de grandes foibleſſes, des évanouiſſemens fréquens, des convulſions, des diarrhées qui ne finiſſent que quand le tems ſe raffraichit (t). M. DODART avoit vû un jeune homme qui perdoit toutes ſes idées, & tomboit dans l'imbécilité, quand il faiſoit chaud (u). Les

(r) BISSET *Medical conſtitut of Great Britain.* p. 15. 16. 127. 130. LIND *on diſeaſes of hot climates.* p. 170. 258. &c.

(s) VIRIDET, *Traité des vapeurs.* p. 48.

(t) Exper. t. 2. p. 148.

(u) Mémoires de l'Académie des Sciences.

grandes chaleurs de l'été, & en été le milieu du jour sont fâcheux pour les femmes qui ont les nerfs très-délicats, sur-tout si elles ont en même tems la fibre molle; elles voudroient retrancher deux ou trois mois de l'année, ou au moins dans ces trois mois sept ou huit heures par jour : depuis les neuf ou dix heures du matin jusques à cinq du soir, sans force, étouffantes, angoissées, tristes, inquiétes; elles ne se lévent que pour désirer d'être à la fin du jour. Si dans ces circonstances, il survient un vent du nord, il leur rend la vie & le bonheur; celui du midi chargé de parties humides & chaudes, détruit toutes leurs forces & les met au désespoir : leur poulx qui, du reste est presque toujours d'un huitieme plus vite en été qu'en hyver, est vite, petit & souvent irrégulier; aux approches d'un orage un peu fort, elles ont une vraie fievre nerveuse; il est bien certain que l'état de l'atmosphere dans ces momens peut agir sur des nerfs même qui ne sont pas excessivement délicats, & j'ai vû très-souvent un homme bien portant, & qui assurément ne craint pas les tonneres

me les annoncer vingt-quatre heures à l'avance par des palpitations qui ne l'ont jamais trompé ; on a déjà vû toutes les influences du ſirocco ; & il eſt aiſé de comprendre qu'une conſtitution de l'air qui peut faire périr en quelques heures les feuilles des arbres, corrompre les viandes, gâter le lait, doit être capable de ſtimuler bien puiſſamment le genre nerveux. Pendant les grandes chaleurs, les accès d'épilepſie ſont ordinairement plus fréquens.

Mais le froid eſt auſſi ſouvent une cauſe occaſionnelle très-forte ; HIPPOCRATE a déjà vû que le froid appliqué aux nerfs nuds dans les playes & dans les ulceres leur nuiſoit, &pouvoit produire des convulſions (x) ; GALIEN a auſſi vû le froid produire l'apoplexie

(x) *Aphor*. l. 5. aph. 17. 18. 19. 20. & ailleurs. CELSE l. I. ch. 2. C'eſt d'après cette idée ſans doute qu'un habile chirurgien de Cologne, il y a près de deux cents ans, faiſoit tenir ſous les playes & les ulceres pendant le panſement un réchaud plein de braiſe, méthode dont FABRI de *Hilden* qui avoit été ſon éléve, a vû lui-même les excellents effets ; qui a été rappellée de

& toutes les eſpeces de *tetanos* (*y*). On le remarque ſouvent en Angleterre ; on a vû dans le nord de l'Allemagne, le ſpaſme de la machoire, de violentes convulſions, l'emproſtotonos en être la ſuite (*z*); & il régne quelquefois tout-à-coup dans le Malabar un vent exceſſivement froid, dont on ne peut pas même ſe défendre dans les maiſons, & qui occaſionne de violentes convulſions. (*a*) Mais c'eſt ſur-tout chez les perſonnes, qui ſans avoir la fibre lâche, ont une grande délicateſſe dans le genre nerveux, les humeurs âcres, la peau très-ſenſible, que les effets du froid ſont pernicieux ; il arrête la tranſpiration, & le ſpaſme des nerfs cutanés ſe communiquant à tous les autres, toutes les fonctions ſouffrent, la reſpiration eſt gênée, l'eſtomach ſe ſerre & ne digere plus ; la ſécrétion

tems en tems, & dernierement dans quelques hôpitaux françois.

(*y*) *De morborum differentiis*, ch. 5. chant. t. 7. p. 6.

(*z*) MARX *de ſpaſmis*. §. 29.

(*a*) CARTHEUSER *de morbis endemicis*. p. 181.

de la bile s'arrête, les régles ſont retardées; ſi elles fluent, elles ſe ſuppriment, le ſommeil ſe perd, on éprouve un mal-aiſe, on pourroit dire, de la douleur dans tout ſon corps; & ces mêmes perſonnes ſe portent parfaitement bien à l'époque de ces grandes chaleurs qui tuent celles dont la délicateſſe du genre nerveux ne tient qu'à la foibleſſe de la fibre. Il y a beaucoup de femmes dans ce cas, qui pour ne pas ſouffrir ſont obligées de ſe renfermer dans les appartemens pendant quatre mois de l'année, & qui malgré cette précaution, ne ſe mettent point entiérement à l'abri des effets du froid. M. ZIMMERMAN a vû une femme vaporeuſe âgée de ſoixante trois ans qui, après s'être refroidie les bras, prit ſubitement des ſpaſmes ſi affreux dans tout le corps, qu'il lui paroiſſoit qu'on lui arrachoit tout-à-la fois toutes ſes chairs & tous ſes membres; elle avoit en même tems des douleurs ſi affreuſes dans l'eſtomach & les inteſtins, que malgré ſa fermeté, elle ſe tordoit dans ſon lit comme un ver, (*b*) & j'ai vû ſouvent un homme âgé

(*b*) *Expérience* t. 2. p. 156. 15 17.

& qui avoit les nerfs délicats, à qui le froid de pieds donnoit constamment une espece de spasme cutané, qui gagnant avec un sentiment de froid & de mal-aise jusques au sommet de la tête, redescendoit sur le front, & lui obscurcissoit considerablement la vue, jusques-à-ce qu'il fût rechauffé. VIRIDET avoit observé que l'hypocondrie étoit très-fréquente, sur-tout en hyver, sur les hautes montagnes de ce canton: il en vit plus de trente dans un seul hyver à Gessenay; "plusieurs, dit-il, étoient „ tourmentés de spasmes affreux qui „ devinrent même mortels;" c'étoit principalement parmi ceux qui n'étoient pas natifs de cet endroit, & qui étoient par là même plus affectés par la vivacité de ce climat, où l'air, dit-il, est chargé de tant d'acides; & il ajoute une autre raison très-sensée & très-importante; ceux du pays auroient le même sort, si par le lait, les hordeats & les avenats, ils n'enveloppoient ces puissans acides. (c) C'est une observation faite depuis long-

(c) *Traité des vapeurs.* p. 184.

tems, & vérifiée tous les jours, que dans les grands froids, les personnes qui ont les nerfs très-délicats, quelquefois même tous les malades, ne peuvent pas dormir.

Les influences de l'air se font souvent sentir évidemment aux nerfs dans les tems des épidémies ; on a observé dans les hôpitaux beaucoup plus de maladies convulsives dans un tems que dans un autre ; & M. WERLHOFF remarque avec étonnement que dans le seul mois de mai de l'an 1733, il vit huit femmes attaquées, pour la premiere fois, d'une mélancolie hystérique, accompagnée de délire, (*d*), ce qui ne pouvoit dépendre que d'un vice dans l'air. J'ai vû en 1765, dans le tems que nous avions une épidémie nombreuse de maladies putrides, qu'il y eut beaucoup plus de convulsions, de vapeurs, de paralysies que dans tout autre tems; VILLIS & SYDENHAM avoient déjà observé des fievres épidemiques qui attaquoient principalement les fonctions des nerfs, & ça été un des caracteres essentiels

(*d*) *Commerc. litterar.* p. 184.

de celle qui a régné ici pendant le printems & l'été de 1776. Son premier caractere a été d'attaquer principalement les jeunes gens depuis l'âge de quatre ans jufques à celui de vingt ; le fecond étoit d'affecter fingulièrement leurs nerfs ; avec une fievre très-modérée, plufieurs rêvoient affez continûment, mais foiblement ; chez d'autres, fans rêveries marquées, la façon de penfer étoit fi changée, qu'ils étoient finguliers, triftes, oublieux, apathiques, vaporeux ; plufieurs ont eû des rêveries très-fortes, très-foutenues qui ont duré longtems après la fievre ; dans le même tems plufieurs autres perfonnes font tombées dans un état de rêveries prefque fans fievre, qui n'en étoit que plus fâcheux ; enfin un troifieme caractere qui rapprochoit encore cette fievre des maux de nerfs, c'eft qu'elle ne foutenoit prefque aucun remede violent, elle ne vouloit que le traitement le plus doux, &, comme dans l'épidémie de SYDENHAM, fes fuites ne fe diffipoient parfaitement que quand on quittoit les remedes.

ARTICLE III.

Des alimens & des boissons.

§. 27. Les erreurs dans l'usage des alimens, excepté dans l'enfance, ne sont une cause prédisposante des maux de nerfs, qu'autant que par des erreurs réiterées, sur-tout dans la quantité, on vient à ruiner l'estomach, & à détruire entierement la faculté digestive; on tombe alors dans les maux de nerfs, parce que l'on ne digere plus. Mais s'il n'y a pas d'aliment usuel dont un usage modéré dispose aux maux de nerfs, il y a quelques alimens qui affectent très-facilement les nerfs délicats, & quelquefois même les nerfs les plus forts; j'ai vu un grand nombre de femmes à vapeur que le persil met dans un état si violent qu'on les croiroit presqu'empoisonnées; & l'on trouve dans le journal de médecine (*e*) l'histoire d'un cas dans lequel cette plante occasionna des convulsions. Les fraises & les écrevisses sont deux autres alimens qui

(*e*) Tom. 23. p. 145.

produisent cet effet sur un assez grand nombre de gens; & chez tous ceux qu'elles incommodent, elles occasionnent presque les mêmes symptômes essentiels, qui sont une grande angoisse dans l'estomach, & une ébullition plus ou moins abondante, plus ou moins générale, & accompagnée de démangeaisons quelquefois insupportables. M. *Van* SWIETEN a vû les yeux d'écrevisses même produire cet effet, & l'explication qu'il en donne sert à expliquer tous les faits de cette espece. Feu M. VIRIDET, ce sage praticien de Morges à qui l'on doit deux ouvrages trop peu connus, & qui sont pleins d'observations pratiques utiles, a vû les bouillons d'écrevisses produire des effets très-irritans (*f*). Les moules produisent aussi souvent des effets semblables & même très-graves, mais

(*f*) *Dissertation sur les vapeurs.* 12. Yverdon 1726. p. 179. une femme à qui il avoit donné une dragme de yeux d'écrevisses fut pendant la nuit dans la tension de toutes les parties de son corps; j'ai connu deux hommes qui pouvoient manger des écrevisses, mais la soupe aux écrevisses les incommodoit extrêmement.

comme il eſt très-vraiſemblable que ce n'eſt que les moules malades, on doit les regarder alors comme un poiſon, & non pas comme un aliment. RIEDLIN parle de deux hommes à l'un deſquels l'uſage des corneilles donnoit un ſpaſme dans les pieds (*g*), & celui des alouettes donnoit à l'autre un ſpaſme dans les bras (*h*). J'ai vû une femme chez qui les fraiſes n'ont produit un mauvais effet qu'un ſeul été, qui ſuivit une maladie catharrale aſſez légere, mais qui lui avoit laiſſé le genre nerveux fort affecté ; toutes les fois qu'elle en mangea, elle éprouva tous les mal-aiſes d'un accès de vapeur. VIRIDET a été témoin d'un fait qui mérite d'être rapporté; quatre ſœurs qui aimoient paſſionnément ce fruit & qui en avoient mangé ſans aucun inconvénient juſques à l'âge de puberté, en furent depuis lors très-incommodées ; elles appercevoient une grande démangeaiſon au goſier, & par-tout le corps ; après cet accident qui leur étoit com-

(*g*) *Lin. Medic. ann.* prim. p. 30.
(*h*) *Iter medicum.* p. 17.

mun, l'aînée tomboit dans un assoupissement accablant; la puînée étoit saisie d'une éréſypelle par tout le corps; la troisieme avoit un bruit d'oreille qui finissoit par un autre semblable à celui d'une montre quand la chaîne rompt; tout le corps de la quatrieme s'enfloit, & elle restoit dans cet état pendant plus de trente heures; chez ses sœurs il ne duroit que dix ou douze (*i*).

Ces cas sont rares & dépendent d'un petit nombre d'alimens qu'il est aisé d'éviter, mais quand une fois les nerfs sont affectés, & sur-tout quand la délicatesse de ceux de l'estomach est parvenue à un certain degré, tous les alimens peuvent devenir la cause occasionnelle la plus fréquente de leurs dérangemens, soit par leur quantité, soit par leur qualité; cette sensibilité des nerfs de l'estomach est quelquefois portée au point que le repas le plus léger, le plus simple, a les effets les plus violens & les plus douloureux, pour peu qu'il se trouve au dessus des forces digestives; le travail qu'éprouve l'estomach

(*i*) *Traité du bon chile*, t. I. p. 142.

devient un foyer d'irritation pour tout le genre nerveux; on étouffe, on évanouit, on est tout à la fois dans l'assoupissement le plus angoissant, & dans l'impossibilité de dormir; le spasme même peut aller jusques à donner toutes les apparences d'une apoplexie; je connois un homme dans la fleur de l'âge, qui a les nerfs délicats, & qui a été sujet pendant quelques années à un asthme convulsif qui, dès qu'il a un peu trop mangé, est excessivement mal à son aise, inquiet, silentieux, & colere. Quand l'estomach est si délicat, il n'y a qu'un très-petit nombre d'alimens qui soient tolérables, tous les autres incommodent; & en général ce sont ceux qui sont ou flatueux ou acides qui sont les plus dangereux; dans le premier genre, les simples haricots sont ceux qui incommodent le plus, & j'ai vû plusieurs fois qu'ils occasionnoient un accès de vapeur avec une angoisse, une tristesse, & des larmes intarissables; les fruits comme flatueux & comme acides deviennent également irritans, & j'ai plusieurs exemples de femmes qui ne pouvoient soutenir d'autre légume que les pom-

mes de terre (*k*), ce farineux doux, peu savoureux, il est vrai, mais très-digestible, & qui est de tous les légumes celui dont on peut généralement manger la plus grande quantité, sans en ressentir aucune incommodité. La polente, qui est la farine du mays, ou bled de Turquie, est encore un farineux doux, digestible, & qui est souvent une ressource pour des personnes dont l'estomach sensible se refuse à presque tous les alimens; mais elle doit être fraiche; conservée plus de quelques semaines, elle prend une âcreté qui la rend moins agréable & moins saine. Il faut rappeller ici une observation importante faite par un très-bon observateur (*l*), c'est que l'action des nerfs est bien moins marquée chez les peuples qui vivent de farineux; cette observation nous fournit cette conséquence bien simple, c'est qu'en général les farineux seront indiqués toutes les fois que l'action des nerfs est trop vive.

Le mouton est pour d'autres le mets

(*k*) *Solanum tuberosum.*
(*l*) M. BOMARE Dic. d'h. n. art. farine.

le plus convenable; & il faut faire attention que ſouvent les alimens trop délicats, trop légers, les bouillons, les alimens aqueux ſont nuiſibles, quand les fibres de l'eſtomac ſont déjà trop molles, ſes muſcles trop irritables, ſes nerfs irrités par quelque humeur trop âcre: les alimens ſolides, réſiſtans, quelquefois même gras & preſque indigeſtes pour des eſtomacs ordinaires, ſont ceux que ces eſtomacs digerent le mieux; j'ai fait vivre une femme, dont les nerfs étoient naturellement fort délicats, & dont ceux de l'eſtomac avoient acquis une délicateſſe telle que tous les alimens & ſurtout ceux qu'on appelle les plus légers, qu'elle avoit tous eſſayés, la faiſoient ſouffrir conſidérablement, & qu'elle les rendoit tous, en lui conſeillant de ne vivre que de croutes dorées & de pâté froid; elle ne prit rien d'autres pendant quatre mois, & elle put enſuite y joindre l'uſage des fruits. Ch. PISON avoit déjà très-bien vû que dans pluſieurs cas de mobilité, les mets délicats, les bouillons, les alimens aqueux étoient nuiſibles, & qu'un régime ſec

étoit plus convenable (*m*) ; mais on avoit ensuite donné trop d'extension à ce conseil, en voulant, d'après le systême que tout étoit atonie, reduire toutes les personnes qui ont le genre nerveux délicat à un régime sec, sans faire attention que dans un autre endroit, ce même PISON, trop éclairé pour admettre des régles générales, défendoit la viande, les œufs, le vin, & tous les stimulants (*n*). D'autres circonstances exigent d'autres alimens ; j'ai soigné une jeune personne dont la mobilité étoit portée presqu'au plus haut degré, & qui ne pouvoit pas manger une seule bouchée de viande, ni boire une demi-tasse de bouillon, qu'elle n'éprouvât une toux & une oppression qui la mettoient dans un état violent ; les alimens végétaux, surtout les farineux cuits avec du lait la fatiguoient moins ; & j'ai été obligé de tenir pendant neuf mois une femme de la plus grande mobilité, & dont j'aurai occasion de reparler, qui avoit en même tems beaucoup d'obstructions & pour qui je crai-

(*m*) *De morb. a coll. seros.* p. 163.
(*n*) Ib. 330.

gnois un ulcere à la matrice, au lait d'aneſſe & aux fruits fondans pour toute nourriture; elle n'en ſoutenoit aucune autre ſans éprouver des étouffemens convulſifs, & ſa ſeule boiſſon étoit l'eau fraiche. J'ai connu un malade dont les nerfs de l'eſtomach & des inteſtins avoient acquis une telle ſenſibilité par des remedes violens, que tous les alimens lui occaſionnant les plus vives douleurs, il fut obligé après une multitude d'eſſais de ſe reduire à vivre pendant nombre d'années d'un peu de pain ſans ſel, de bouillon de tripes, & de courge ſimplement bouillie à l'eau & auſſi ſans ſel; tout autre aliment, toute autre boiſſon que l'eau, étoit un ſtimulus qui lui donnoit des douleurs & de l'angoiſſe; dans pluſieurs cas, le lait eſt le ſeul aliment que les nerfs puiſſent ſoutenir, & l'on verra ailleurs que s'il eſt quelquefois l'aliment le plus convenable, il eſt auſſi ſouvent le meilleur remede.

§. 28. Les ſucreries ſont un des alimens les moins convenables dans les cas de mobilité, & Forestus cet habile obſervateur Hollandois, l'un des hommes auxquels la pratique doit le

plus, a vû une femme à qui elles donnoient toujours un accès de vapeur (o). C'eſt dans ces circonſtances d'extrême ſenſibilité que l'on ſe laiſſe quelquefois aller à deux uſages qui ſont tous deux très-fâcheux; l'un c'eſt de ſe réduire à ne vivre que de bouillon très-fort qui, dans le moment même ranime, & fait quelquefois moins ſouffrir que d'autres alimens, mais dont l'effet conſtant eſt d'augmenter au bout de quelque tems l'irritabilité & la foibleſſe; l'autre, c'eſt de ſoulager ces mal-aiſes ſi fréquens après le repas, par des liqueurs ou des élixirs chauds, qui pendant quelque tems donnent un bien-être momentané, mais aggravent preſque toujours le fond du mal.

Parmi les alimens qui nuiſent au genre nerveux, il faut néceſſairement placer l'ergot ou bled cornu, qui a été ſouvent cauſe épidémique des maladies nerveuſes les plus graves, que j'ai décrites avec ſoin dans un petit ouvrage imprimé il y a ſeize ans, & qui ſe trouvera dans le chapitre 23 de cet ouvrage.

(o) Lib. 28. Obſ. 28.

Des boiſſons.

§. 29. Il n'en eſt pas des boiſſons comme des alimens ; elles ſont non-ſeulement fréquemment cauſes occaſionnelles, mais auſſi cauſes prédiſpoſantes. L'abus du vin dont l'effet eſt de produire une tenſion dans les vaiſſeaux du cerveau, le dérangement des facultés & des ſens, le vertige, le tremblement, la foibleſſe de tous les muſcles, conduit néceſſairement aux maux de nerfs & ſur-tout au tremblement, à la paralyſie, à l'hypocondrie, quand on ne vient à en faire excès que peu-à-peu ; mais ſi on ſe livre à ces excès tout-à-coup, il en réſulte des épilepſies, des manies, des convulſions de toute eſpece. On peut enviſager l'état d'un homme yvre comme une apoplexie, dont la cauſe paſſagere & mobile ſe diſſipe entierement au bout de quelques heures ; auſſi elle ne laiſſe pas d'abord des ſuites fâcheuſes ; mais à la longue les nerfs perdent toute leur force, les eſprits animaux toute leur énergie ; les vaiſſeaux du cerveau quoique les plus fins de tous, ſont dans le même état que les plus conſidera-

bles, comme eux ils passent de l'état de ditension à celui de relâchement ; ils tombent à la fin dans une totale atonie, & les liquides devenus d'abord visqueux, tombent ensuite dans une totale dissolution ; & cet état de foiblesse laisse dans l'abattement, la tristesse, les vapeurs les plus angoissantes. Quand il a été souvent repété, les vaisseaux ne peuvent plus recouvrer leur ton sans secours, & le buveur reste anéanti jusques à ce qu'il ait repris du vin ou des cordiaux plus chauds; l'effet même rend la réitération de sa cause nécessaire, & rien n'est plus triste& plus fâcheux que l'état d'un homme qui s'est abruti par le vin *(p)*; mais avant que d'en être à ce point, & heureusement il n'est plus commun aujourd'hui d'y arriver, on peut éprouver par un excès même peu considérable de cette liqueur tous les maux de nerfs. J'ai connu plusieurs hommes qu'un léger excès en boisson le soir, jette le lendemain dans la foiblesse,

(p) M. VAN SWIETEN a donné un tableau très-exact de l'état des yvrognes de profession, *aphor.* 629.

la pusillanimité, le désespoir & les pleurs d'une femme hystérique. La belle observation de M. GAUBIUS qui parle d'une femme que la boisson des liqueurs jettoit dans un désespoir affreux, sans aucune autre marque de rêverie, ce qui rendoit la découverte de la cause très-difficile, se présente à tous les Médecins ; & je connois un ouvrier qui n'a d'autre rêverie que celle de se croire meurtrier & poursuivi, & de vouloir absolument se sauver par les fenêtres. Il est donc certain que l'excès du vin peut donner tous les maux de nerfs aux personnes même les moins faites pour en avoir ; mais ces premiers maux de nerfs se dissipent avec l'action du vin ; ce n'est qu'en la réitérant souvent qu'elle vicie absolument tout le genre nerveux, & les maladies qui en résultent sont d'une opiniâtreté qui ne résiste que trop souvent aux remedes les plus appropriés. Je dois ajouter qu'indépendamment de son action immédiate sur le cerveau, le vin devient cause de maux de nerfs, en détruisant totalement les digestions

qui périssent toujours au bout de quelques années de boisson.

§. 30. Quand la mobilité est une fois établie, le vin est une des causes occasionnelles les plus ordinaires & les plus sures; & je n'ai pû parvenir à guérir un très grand nombre de femmes, & même d'hommes, qu'en leur défendant absolument cette boisson. Cette réflexion tous les jours rebatue, que l'on a l'estomac foible, & qu'il faut du vin pour le fortifier, est une idée presque constamment fausse; l'eau est beaucoup plus digestive, le vin ne l'est que très-rarement, & seulement dans certains cas comme remede; & au bout de très-peu de jours, toutes ces personnes qui avoient craint d'abandonner le vin, digérent beaucoup mieux, souffrent moins, ont plus d'appétit, & recouvrent la gayeté & le sommeil. Dès que les nerfs sont parvenus à un certain degré de délicatesse, le vin les irrite presque toujours, & cela d'autant plus surement, que comme ceux de l'estomac sont ordinairement ceux qui en ont le plus, l'irritant se trouve appliqué sur la partie foible;

quelquefois il irrite sur le champ; & j'ai connu une femme à qui le quart d'un verre de vin de Cheres donne des étouffemens effrayants; d'autres fois il n'irrite qu'après s'être aigri, mais alors ses effets irritans n'en sont que plus durables, parce que cette disposition à la fermentation acide s'efface très-lentement. Les vins trop spiritueux occasionnent la premiere espece d'irritation; les vins acescents produisent la seconde. Ceux qui nuisent le moins sont les vins d'Alicante, les vrais muscats de France, & ceux de Grèce & de Syracuse; mais en général, excepté dans les cas où l'on a besoin d'un cordial prompt, & où il faut l'employer comme remede du moment; & dans ceux où l'atonie est la cause premiere du mal, & où il y a dans l'estomac plus de foiblesse que de mobilité, les personnes sujettes aux maux de nerfs doivent renoncer entiérement à l'usage ordinaire du vin. PISON le défendoit comme très-contraire (q); MANDEVILLE a très-bien remarqué

(q) Ibid. p. 164. Ailleurs il l'appelle un poison. p. 154.

que s'il faisoit quelquefois du bien dans les cas de maux de nerfs, ce n'étoit qu'à ceux qui n'en faisoient point un usage ordinaire (*r*); & M. LINCH (*s*) remarque que les acides étant une des premieres causes de ces maux, il faut nécessairement pour les guérir renoncer au vin. On trouve dans un ouvrage moderne une observation bien propre à démontrer ses effets irritants; j'ai connu, dit l'Auteur, un homme qui, s'il en buvoit le matin à son déjeuner, ne pouvoit faire de longues courses sans être fatigué; il éprouvoit un serrement dans les entrailles & des lassitudes dans les jambes; il devenoit jaune au point de faire croire qu'il regorgeoit de bile: il substitua le lait au vin, il en devint plus agile & plus fort, c'est-à-dire qu'il faisoit de très-longues courses sans en être fatigué; ses entrailles avoient le jeu plus libre, il n'y avoit plus ni serrement, ni flatuosité (*t*). HOFFMANN

(*r*) Ibid. p. 375.
(*s*) LINCH. p. 237.
(*t*) *Traité des principaux objets de mé-*

faisoit même quitter la biere pour ne boire que de l'eau (*u*); cependant la biere, si elle est assez forte pour n'être pas flatueuse & relâchante, est une boisson douce, nourrissante, fortifiante, dont plusieurs personnes qui ont le genre nerveux très-délicat & que le vin irrite, se trouvent très-bien, & qui en général doit toujours être préférée au vin.

§. 31. Les liqueurs ont les inconvéniens du vin, comme spiritueux, & comme destructives des digestions; mais elles n'ont pas l'inconvénient de s'aigrir comme le vin, & quelques personnes dont la fibre très-lâche exige habituellement une boisson plus tonique que l'eau & à qui le vin donne des aigreurs, se sont quelquefois bien trouvées de mettre dans leur eau quelques goutes d'une liqueur agréable; & dans ces cas, c'est l'eau de canelle qu'il faut préférer.

§. 32. Les eaux chaudes de la nature du thé, c'est-à-dire les infusions

decine. par M. ROBERT. 12. 1766. t. 2. p. 65.

(*u*) Obs. 5.

chaudes de fleurs ou d'herbes sont assurément une des principales causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs; cette manie avoit été portée à la fin du siecle passé, & les cinquante premieres années de celui-ci à un excès qui étoit véritablement destructif. Cette quantité d'eau chaude ruinoit les digestions, soit en affoiblissant l'action des fibres qu'elle relâche, soit en affoiblissant l'action des sucs digestifs, de quelque espece qu'ils soyent, qui trop délayés n'ont plus la même efficace; portée dans les intestins, elle a les mêmes inconvéniens; le chile trop aqueux affoiblit aussi l'action de tous les vaisseaux & donne un sang trop fluide, trop peu travaillé; toutes les sécrétions s'en ressentent; le cerveau dont les vaisseaux sont naturellement lâches s'en ressent plus que les autres; les esprits animaux n'ont plus les mêmes qualités; ainsi l'action du sensorium est altérée, le mouvement des esprits animaux se trouve par là affoibli ou vicié, & les esprits animaux sont moins propres à leur office. Le désordre des digestions allant en augmentant, tous les accidens croiss-

ſent par cette ſeule cauſe. Un ſecond inconvénient tout auſſi grand, c'eſt que l'eau chaude détruit cette fine mucoſité qui tapiſſe l'œſophage, l'eſtomac, les inteſtins, tous les vaiſſeaux, & qui affoiblit l'impreſſion de tous les alimens & de toutes les boiſſons ſur l'eſtomac, du chile ſur les inteſtins, du ſang ſur les vaiſſeaux, & de toutes les humeurs ſur les organes qui les ſéparent, & ſur les reſervoirs qui les conſervent; de là il réſulte que tout ce qui n'étoit qu'un ſtimulus doux, deſtiné à animer l'action des organes, devient un irritant qui produit la douleur, la mobilité, le dérangement de toutes les fonctions, les convulſions, le ſpaſme, le tremblement & la paralyſie qui ſont ſi ſouvent la ſuite du ſpaſme; les humeurs mal préparées ſont âcres; les nerfs par-tout dépouillés ſont trop ſenſibles; les fibres muſculaires par une ſuite du vice du gluten, & parce qu'elles ſont auſſi trop à nud, ſont trop irritables; ainſi il y a irritation & par là même douleur, ſur-tout à l'eſtomac, mal-aiſe, angoiſſe, foibleſſe, inſomnie, maigreur, mobilité,

petite fievre, humeur, tristesse, urine excessive, sueurs trop aisées, diarrhée, ou constipation, pertes blanches; & successivement, si le mal est porté à son comble, tous les maux de nerfs & tous ceux ensuite du relâchement des fibres.

§. 33. Tous ces inconvéniens attachés à la simple boisson de l'eau chaude, sont ou augmentés ou diminués par la nature des fleurs ou des herbes infusées; celles qui sont un peu mucilagineuses, telles que le tilleul, les violettes, diminuent l'effet dissolvant, & la destruction du mucus; il en résultera donc moins d'irritation & de maux de nerfs; celles qui sont aromatiques, telles que la mélisse, la sauge, n'entraîneront pas aussi promptement l'affoiblissement des digestions, & l'atonie de tous les vaisseaux; ainsi en connoissant les principes de chaque plante, on peut toujours apprécier le résultat de ses effets, quand elle est noyée dans beaucoup d'eau chaude; mais de toutes ces boissons, celle dont on fait le plus d'usage, celle qui a introduit l'abus, celle qui le soutient en beaucoup d'endroits, c'est le thé, dont j'ai apprécié les effets ailleurs,

& qui n'étant ni mucilagineux, ni aromatique, est certainement le plus nuisible. Si on corrige l'effet relâchant en le chargeant beaucoup, ce qui le rend véritablement astringent, on augmente son effet corrosif, dont les suites sont encore plus fâcheuses, & l'on a une observation qui prouve que le thé est nuisible aux nerfs par lui même, indépendamment de toute eau chaude; une jeune fille de douze ans très-bien portante, perdit assez promptement l'appétit, devint pâle, languissante, les muscles du visage du côté gauche devinrent parâlitiques, & sa langue commençoit à s'embarrasser; après les recherches les plus exactes, il fut verifié que tous ces accidens dépendoient d'une assez grande quantité de thé qu'elle avoit mangé pendant six semaiues; & ils céderent à la cessation de la cause, & à quelques remedes. M. ANDRÉE, célébre Médecin à Londres, à qui l'on doit cette observation, est persuadé qu'un plus long usage auroit détruit absolument sa constitution; il ne craint pas d'affirmer que son usage est une des principales causes des tremblemens, des vertiges,

des insomnies, des paralisies, & de tous les accidens hystériques & hypocondriaques si fréquens à Londres (*x*).

§. 34. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs du caffé, qui est en général moins cause prédisposante que cause occasionnelle, & de toutes les eaux chaudes, il n'y en a aucune qui ne puisse le devenir, dès que les nerfs de l'estomac sont devenus très-mobiles; une tasse de thé donne à plusieurs femmes hystériques, à des hommes hypocondres, un mal-aise, une anxieté, des baillemens, des étouffemens extrêmement forts; le caffé donne une agitation générale, des palpitations, & quelquefois une tristesse profonde & un vrai désespoir, effet diamétralement opposé à celui qu'il produit souvent, quand pris après le repas, il aide l'estomac à se débarrasser plus promptement du travail de la digestion, & dissipe la pesanteur, l'engourdissement, le mal-aise, l'espece d'ennui qui en étoit la suite. M. VIRIDET parle d'un Médecin qui s'étant livré à cet usage, éprouva longtems des

(*x*) *Coses of the epilepsy histeries fits. &c.* p. 248.

ſpaſmes dangereux, & d'une femme qui tomba dans un dégoût tel qu'elle ne pouvoit preſque plus prendre autre choſe; ſans maladie, ſon poulx devint plus petit, puis intermittent, ſon cœur ſe ſerra, & elle mourut tout-à-coup; une autre femme qui, à l'excès dans la quantité joignoit un trop grand degré de torrefaction, tomba dans des coliques cruelles qui ne ceſſoient que par un ſpaſme univerſel, & au ſpaſme ſuccédoient les coliques (y). J'ai vû une femme Alſacienne, qui me conſultoit pour un aſthme, à qui une petite doſe de caffé donnoit de la triſteſſe, une angoiſſe au creux de l'eſtomac, & un ſerrement juſques à la gorge, avec une ſéchereſſe de bouche qui l'empêchoit abſolument d'avaler; & je connois un homme fort robuſte, le moins fait en apparence pour avoir des maux de nerfs, qui en étoit le plus éloigné, & que trop de caffé, pris d'abord dans la vue de prévenir l'embonpoint, & enſuite par un habitude qui dégénere ſi aiſément en prétendu beſoin, a jetté dans une telle mobilité, que la plus petite cauſe morale

(y) *Traité des vapeurs.* p. 48.

ou physique lui donne un étourdissement effrayant; il a gâté sa santé & son embonpoint lui reste. Il suffit quelquefois d'abandonner le caffé, pour détruire une disposition spasmodique. J'ai vû un homme âgé de plus de soixante & dix ans, qui sentoit depuis près de deux ans une grande roideur dans le pouce qui l'empêchoit d'écrire, & qui augmentoit successivement; il quitta le caffé qui étoit son déjeuner ordinaire pour le chocolat, dont il n'eut pas fait usage pendant huit jours, qu'il se sentit soulagé, & au bout de quelques semaines, il put écrire aisément. M. POME a vû une jeune religieuse, d'un tempérament bilieux, sanguin, & d'une constitution des plus robustes, attaquée subitement, après avoir fait un usage immodéré du caffé, de la cardialgie la plus cruelle avec des évanouissemens convulsifs (z); & les personnes sujettes aux convulsions qui dépendent de la mobilité du genre nerveux, ne peuvent point en prendre, sans avoir des accès plus ou moins forts. Quel-

(z) *Traité des affections vaporeuses des deux sexes.* t. I. p. 157.

que vanté qu'il ſoit dans la migraine, il a ſouvent ſes dangers, comme on le verra dans le chapitre où je traiterai de cette maladie, & je connois deux femmes chez qui il la rend infiniment plus forte, lorſque des ſoins empreſſés & nuiſibles, comme on en trouve par-tout, les ont obligées à en prendre; il donne même toujours un mal de tête à quelques perſonnes; celles qu'il ſoulage ſont celles chez qui le mal de tête dépend d'embarras dans l'eſtomac, ou de matieres glaireuſes qui retardent les digeſtions; & l'on peut donner comme une des regles qui ſouffrent le moins d'exception, que les eaux chaudes diſpoſent aux maux de nerfs, & en déterminent les accès, quand les cauſes ſubſiſtent déja.

ARTICLE IV.

Du ſommeil & de la veille, de l'exercice & du repos.

§. 35. Les dangers des veilles forcées étant à peu près les mêmes que ceux de trop d'exercice, & le trop de ſommeil étant un repos exceſſif, on peut très-bien réunir ces quatre

causes dans cet article. L'inaction en jettant tous les vaisseaux dans le relâchement, tous les fluides dans un état de viscosité, en ralentissant toutes les sécrétions, devient un germe de toutes les especes de maux chroniques (*a*). Mais les maux de nerfs sont sur-tout l'un des premiers effets de cette inaction, & cela est si vrai que les paysans les plus robustes occupés tout-à-coup à des arts sédentaires, deviennent vaporeux. Mais le sommeil prolongé qui est une inaction complette, produit ces maux-là avec bien plus de certitude encore; le sang dans le sommeil s'accumule dans le cerveau, s'il y est trop longtems; les vaisseaux trop distendus s'affoiblissent, & perdent tout leur ton; le sang même se décompose, la sérosité s'en sépare, l'organisation souffre, les esprits animaux se vicient; & depuis les plus légeres vapeurs jusques à la folie, tous les maux de nerfs peuvent en être la suite, on peut dire que

(*a*) Madame de SEVIGNÉ avoit bien raison en disant : je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur selle. Lett. 83. t. I. p. 287.

le ſommeil eſt une paralyſie paſſagere, dans laquelle l'action volontaire de tous les muſcles ceſſe; ſi elle ſe prolonge, on éprouve tous les maux qui réſultent d'une paralyſie véritable (*b*); on tombe dans une foibleſſe réelle, & ſi l'on dort un peu trop longtems, on eſt dans le beſoin de dormir davantage. M. BOERHAAVE a connu un Médecin qui ſe livrant par goût au ſommeil, & ayant d'abord dormi quelques jours de ſuite, avoit déja perdu à ſon réveil beaucoup de ſes connoiſſances, enſuite ayant continué à ſe retirer dans une chambre tranquille & obſcure, il devint tout-à-fait fou, & le fut juſques à ſa mort (*c*). L'état de foibleſſe qui

(*b*) Une obſervation qui me paroît prouver la diminution prodigieuſe de l'action dans le ſommeil, & il eſt important en pratique d'apprécier cette différence, c'eſt qu'un homme qui s'endort en plein air, quand le thermomêtre eſt à 8 ou 9 degrés, en deſſous de 0 y meurt ordinairement, tandis que l'homme en action peut ſoutenir un froid de trente degrés & au de là.

(*c*) *Prælect.* ad § 590. t. 4. p. 512. Ne peut-on pas ſoubçonner que ce grand goût pour le ſommeil étoit maladif & dépendoit de quelque compreſſion dans le cerveau?

fait le ſommeil, eſt ſans doute cauſe de ce que ſouvent les maladies ſpaſmodiques prévalent pendant le ſommeil, & que les accès que l'on éprouve alors ſont plus violens qu'en d'autres tems. Je connois un malade très-mobile, qui très-ſouvent, & ſur-tout à l'approche des tems pluvieux, éprouve au moment où il va s'endormir, de violentes ſecouſſes convulſives, ſur-tout à l'eſtomac & dans la poitrine, quelquefois dans tout le corps, qui le réveillent, & le reprennent deux, trois, juſques à quatre fois; & M. MARTIN, Médecin de Lauſanne, avoit vû un malade, ſans doute très-pléthorique, qui avoit des mouvemens convulſifs, s'il reſtoit au lit après ſon premier ſommeil *(d)*.

§. 36. Quoique l'exercice ſoit le vrai préſervatif des maux de nerfs, il peut cependant être porté à un excès qui épuiſant & irritant tout à la fois, peut occaſionner de vrais maux ſpaſmodiques; VILLIS en cite déjà des exemples; *(e)* PERRY le confirme

(*d*) *Mémoires de l'acad. des Sc.* 1732.
(*e*) *De morbis convulſiv.* ch. 5. p. 46.

(*f*), & j'ai vû en 1766 un homme fort, robuste & à la fleur de son âge, attaqué de douleurs cruelles dans tout le corps & de crampes violentes aux mains & aux jambes, qui l'empêchoient de les ouvrir & de les étendre, dont le mal dépendoit de cette cause; il avoit eu différentes attaques de ces mêmes accès depuis deux ans, & le premier l'avoit attaqué, en arrivant chez lui après une trop forte journée par des mauvais chemins à demi-gêlés. Il avoit même éprouvé sur la fin de la route des douleurs par tout le corps, & des contractions douloureuses des doigts qu'il sentit ne point dépendre du froid qui n'étoit pas assez fort. (*g*) Mais ces cas sont rares, & en général on doit placer l'exercice parmi les remedes, plutôt que parmi les cau-

(*f*) *On nervous discases.* p. 197.

(*g*) On pourroit peut-être placer ici une observation de VIRIDET, *traité des vapeurs.* p. 126. Un vieillard, dit-il, qui avoit souffert extraordinairement sur les galeres, tomboit dans des oppressions & d'autres spasmes que l'on ne pouvoit calmer qu'en agitant continuellement les parties qui en étoient attaquées.

ſes des maux de nerfs ; ſi les veilles qui ſont une eſpece d'exercice conduiſent cependant à tous ces maux, c'eſt que les veilles ſont l'action & l'action trop ſoutenue du cerveau même; c'eſt qu'elles le font agir dans le tems qu'il devroit ſe réparer ; c'eſt qu'étant l'inſtrument de la fabrique des eſprits animaux, & leur moteur, ſi une action continuelle empêche cette reparation, ſon organiſation s'altere, ſes fonctions ſe dérangent ; la ſtructure du ſenſorium qui, comme je l'ai déja dit, a beſoin d'être reparé, s'altere ; les eſprits animaux deviennent trop âcres, les nerfs même trop ſecs; c'eſt ici une des cauſes qui produit l'eſpece des vapeurs dont M. POME s'eſt principalement occupé ; les veilles volontaires aménent cet état que je viens de décrire, & cet état donne les veilles involontaires, dont je parlerai dans un autre article, & qui ſont une des maladies les plus opiniâtres. J'ai fait moi-même la triſte épreuve que ſix ſemaines de veilles preſque continues, à l'âge de dix-neuf ans, ôtoient pour toujours le retour d'un ſommeil auſſi long, auſſi ſuivi

& auſſi paiſible que l'on doit l'éprouver, quand on ſe porte d'ailleurs bien, & que l'on prend de l'exercice. Les veilles nuiſent non-ſeulement en agiſſant ſur le cerveau, mais en nuiſant à la nutrition qui ne ſe fait bien que pendant le ſommeil; elles entretiennent trop d'action dans la machine, & elles ont même tous les inconvéniens d'une action exceſſive. Cette augmentation dans la viteſſe du poulx que l'on éprouve tous les ſoirs, & que le ſommeil calme, ne ceſſe plus ſi l'on ne dort pas; le ſang s'échauffe, la tranſpiration ſe fait moins bien, la peau ſe ſéche; il naît de l'âcreté dans les humeurs; cette mucoſité qui tapiſſe toutes les cavités diminue; ainſi il en réſulte que les nerfs ſont plus mobiles, qu'ils ſe trouvent par-tout plus à nud, & que les humeurs ſont plus âcres; ce ſont les trois diſpoſitions les plus propres à faire éclorre tous les maux de nerfs. J'ai vû une femme très-bien portante, que quelques ſemaines de veilles jetterent dans des vapeurs qui ne ceſſerent que quand la nature eut porté à la peau l'humeur âcre qui étoit une ſuite de ces veil-

les. Le premier accident nerveux que les veilles occaſionnent, c'eſt le tremblement auquel ſuccédent la mobilité, les palpitations, & enfin une convulſibilité qui dégénere quelquefois en vraies convulſions.

ARTICLE V.

Des excrétions & des rétentions.

§. 37. Si les humeurs qui doivent être évacuées ſont retenues, ou ſi celles qui devroient reſter ſont évacuées, il en réſulte également pluſieurs maladies; parmi leſquelles celles des nerfs ſont les plus fréquentes & les plus nombreuſes.

La trop grande évacuation de la ſalive, en affoibliſſant les digeſtions, conduit à l'hyſtérie & à l'hypocondrie. (*h*) M. BOERHAAVE qui attribue à la maſtication continuelle du betel le nombre d'hypocondres que l'on trou-

(*h*) M. BURTON, un des meilleurs auteurs diététiques, eſt perſuadé qu'en trop crachant, on peut ſe procurer tous les maux de nerfs. *On non-naturals*, p. 296.

ve aux Indes, nous apprend que l'usage des pastilles aromatiques s'étant introduit à la cour de France dans le siecle dernier, il en étoit aussi résulté plusieurs hypocondries; & j'ai vû ici en 1766 un jeune libraire de Lyon, à qui l'on avoit conseillé les pilules de Keyser pour des dartres, & qui ayant beaucoup salivé, eut le genre nerveux si fort affecté par cette évacuation, qu'il éprouvoit presque continuellement les mêmes suffocations que les femmes à vapeurs, & qu'il pleuroit involontairement; outre cela il se croyoit à chaque instant prêt à mourir; il ne voyoit autour de lui que des cadavres, & ce spectacle étoit accompagné d'un sentiment d'angoisse affreux. On trouve dans TURNER (*i*) une observation assez semblable, c'est celle d'un homme hypocondre, qui croyant être infecté, fut traité par un charlatan qui le fit violemment saliver; il sortit du traitement maigre, foible, & avec la tête entierement tournée; il est vrai que dans ces cas-là, il faut ajouter au mal que fait la

(*i*) *Traité des mal. vener.* t. I. p. 187.

ſalivation, celui qui réſulte de la fievre, de l'inflammation, des douleurs, de l'inſomnie, & des autres circonſtances maladives qui accompagnent une forte ſalivation ; on peut regarder ceux qui en ſortent, comme relevans d'une maladie très-grave ; mais il n'en eſt pas moins vrai que l'abondance de la ſalivation eſt la cauſe principale du mal ; le libraire dont je viens de parler avoit ſalivé prodigieuſement, preſque ſans douleur & ſans fievre.

§. 38. La conſtipation eſt une cauſe occaſionnelle très-fréquente des maux de nerfs ; quand on y eſt ſujet, elle les aggrave ; les excrémens retenus deviennent un ſtimulus pour des nerfs délicats, qui les irrite aſſez puiſſamment pour donner des accès de vapeurs, d'hypocondrie, d'étouffemens ; il eſt important de la prévenir, & il eſt d'autant plus néceſſaire d'y faire attention, qu'elle eſt très-ordinaire chez ces malades ; c'eſt un effet de la maladie qui, réagiſſant ſur elle, en devient une nouvelle cauſe. Dans les maladies qui ont leur ſiege dans la tête, dans les épilepſies, les paraliſies, les vertiges, les craintes d'apoplexie, il eſt

également

également important de prévenir la constipation, qui agit non-seulement comme irritant, mais qui détermine une plus grande quantité de sang au cerveau, parce que la gêne de la circulation dans le bas ventre produit nécessairement un reflux dans les parties supérieures. Mais si la constipation est souvent cause occasionnelle, il est rare qu'elle soit cause prédisposante, & si dans un corps dont les nerfs seroient bien constitués, la constipation venoit à les déranger, ce ne seroit qu'après avoir occasionné d'autres maladies qui en sont les suites plus immédiates, & qui détermineroient les maux de nerfs.

§. 39. La diminution & l'augmentation de l'urine sont aussi deux causes qui peuvent occasionner des maux de nerfs. Quand quelque vice dans les reins empêche cette sécrétion, ou quand l'urine retenue dans la vessie y devient âcre, il en résulte, soit par l'irritation qu'elle produit sur la vessie même, soit par celle qu'elle occasionne dans d'autres parties (*k*), il en résulte,

(*k*) *Urinæ suppressio tremores inducere*

dis-je, des irritations nerveuſes que j'ai vû occaſionner chez le même malade, (un tailleur allemand, âgé d'environ ſoixante ans, & aſſez ſain, mais buveur) deux accès d'aſthme convulſif & un accès d'épilepſie. On m'appella après ce dernier; je trouvai le malade profondément aſſoupi; d'après tout ce qu'on me diſoit des accès précédens & de ſa ſanté ordinaire, ne ſachant à quoi attribuer ſes maux, & voulant m'aider de tous les ſignes poſſibles, je demandai à voir l'urine; on en chercha inutilement, & il fut aiſé de vérifier qu'il n'en avoit point rendu depuis plus de deux fois vingt-quatre heures; je fis chercher un chirurgien qui ayant introduit la ſonde, en tira une grande quantité ſi fœtide que l'on fut obligé d'ouvrir promptement la chambre & de la parfumer; le malade revint bientôt à lui, quelques taſſes d'infuſion de tamarins le remirent parfaitement, & l'ayant revû quelques mois après, il m'aſſura n'avoir jamais eû aucun retour de

ſolet, *materia ad cerebrum dilatâ* GORTER comp. tr. 22.

mal. J'ai vû des mouvemens convulſifs & une toux convulſive invéterés, ſe terminer par de violentes ardeurs d'urine & ſe reproduire quand elles ceſſoient; le changement étoit ſur-tout rendu ſenſible par la ceſſation de la toux qui étoit preſque continue, & qui ceſſoit dans l'inſtant même où l'ardeur commençoit,& recommençoit dès que l'ardeur ceſſoit; cette alternative dura pendant quelques ſemaines, mais les ardeurs d'urine ne duroient que trois ou quatre jours, & la toux douze ou quinze. J'ai vû ſouvent chez d'autres malades que des urines très-chargées les mettoient à leur aiſe; ſi elles étoient moins colorées ſans être plus abondantes, tous les nerfs étoient dans un état d'irritation qui prouvoit que l'urine chargée entrainoit des parties âcres qui les irritoient. ANDRÉE cite un cas analogue à celui dont je viens de donner l'hiſtoire qui ſera placé ailleurs; & M. MORGAGNI a auſſi remarqué qu'une trop grande quantité d'urine, en laiſſant les ſels moins délayés, augmente les convulſions qui dépendent d'âcre-

té (*l*). La quantité excessive d'urine nuit encore en jettant dans un véritable épuisement, & l'épuisement conduit à la mobilité; aussi l'hypocondrie est une des premieres suites du diabetès, mais en général cette cause est assez rare.

§. 40. Si la transpiration qui est plus considerable que les urines, vient à se déranger, & elle se dérange très-aisément, ce dérangement a des suites bien plus funestes; son organe continuellement exposé à l'action de tous les agents externes, souffre très-fréquemment, & dès que ses fonctions sont viciées, la masse des humeurs se trouve surchargée de parties âcres & irritantes qui deviennent un stimulus capable de produire une foule d'effets fâcheux; mais pour me borner à ceux qui intéressent singuliérement le genre nerveux, il occasionne ou une mobilité générale, en tenant par-tout les nerfs dans un état d'irritation, ou des convulsions plus ou moins violentes de tout le corps ou de quelqu'orga-

(*l*) *De Sedib. & caus. morb.* ep. 9. §. 7. & 11.

ne particulier. L'accident qui en résulte le plus fréquemment, c'est une espece d'oppression convulsive, ou une angoisse sourde, que les malades ont peine à peindre, mais que j'ai vû souvent chez les femmes qui ont les nerfs fort délicats, & qui tombent dans cet état dès que le grand froid, l'humidité, une émotion, les veilles, ou quelqu'autre circonstance ont arrêté la transpiration.

C'est à la diminution de cette évacuation, sans cause apparente, qu'il faut sans doute attribuer des maux de nerfs qui viennent peu-à-peu sans qu'il soit possible de démêler ce qui les occasionne; un paysan âgé de cinquante-six ans, qui ne paroissoit point usé, vint me consulter en 1765 pour des mouvemens convulsifs dont il avoit commencé à être attaqué depuis quatre ans, & qui successivement étoient devenus plus forts; il les éprouvoit sur-tout dans les bras & dans les jambes, quelquefois dans tout le corps; ils le saisissoient tout-à-coup, ordinairement quand il étoit en repos, ou dans une action très-modérée, jamais quand il marchoit, plus souvent

& plus fortement au lit, & durant plus ou moins longtems, mais toujours sans douleur, sans que cela l'eut affoibli, & sans aucun dérangement dans sa santé. Il ne s'étoit livré à aucun excès, il n'avoit eu aucune maladie, ni aucun chagrin, n'avoit fait aucune chute, n'avoit reçu aucun coup, n'avoit rien changé à son genre de vie, en un mot je ne pus découvrir aucune cause apparente de ce mal; je ne vis qu'une transpiration diminuée, & par là même un sang un peu âcre qui put l'occasionner, les remedes dirigés sur cette indication le soulagerent assez promptement.

Les coliques convulsives chez les personnes qui y sont sujettes, sont une autre suite de la même suppression qui se présente très-souvent.

Quand on est accoutumé à des sueurs abondantes, leur suppression occasionne des accidens plus prompts & plus violens que celle de la transpiration ordinaire. J'ai vû une paysanne forte & robuste, âgée de cinquante trois ans, & se portant très-bien, mais sujette depuis la suppression des regles à des sueurs considerables tous les

matins, qui ayant gliſſé dans un ſentier au commencement d'une pluye qui la ſurprit, ſe fit aſſez mal au pied pour ne pouvoir pas achever ſa route ſeule, & attendit plus d'une heure, expoſée à une groſſe pluye, ſans qu'il parut perſonne qui pût lui aider; les ſueurs ordinaires ne revinrent point les trois matins ſuivans; elle paſſa le troiſieme jour dans un malaiſe & une foibleſſe très-grande, & la nuit elle éprouva de violens mouvemens convulſifs dans les muſcles de la mâchoire, du cou, du dos, des bras, avec la plus grande gêne dans la reſpiration; ſa peau étoit en même tems de la plus grande ſéchereſſe. Une boiſſon abondante d'eau & de lait pendant quelques jours, quelques bains tiédes, &, deux ſoirs de ſuite, une doſe de laudanum liquide de SYDENHAM rétablirent entierement les ſueurs, & lui rendirent la ſanté; VILLIS a déja une obſervation aſſez ſemblable; (m) & l'on en trouve dans le ſepulchretum de BONNET deux très-frappantes; l'une eſt celle d'un jeune

(m) *De morb. convulſ.* ch. 5. p. 6.

homme de quatorze ans, dont la ſueur, à la fin d'un troiſieme accès de fievre, fut arrêtée par imprudence, & qui tomba dans des convulſions de la bouche, du cou, de toutes les autres parties; il eut un violent tetanos, pluſieurs parties ſe paralyſerent, il perdit abſolument la parole & reſta dans cet état plus de quinze jours; une fievre continue l'en tira. La ſeconde eſt celle d'un homme maſqué, qui ayant fort chaud ſous le maſque, ne put pas s'eſſuyer, la ſueur ſe refroidit, & il eut des convulſions dans les muſcles de la bouche (*n*). La tranſpiration du poumon peut ſans doute auſſi être léſée, & une Dame dont je reparlerai plus d'une fois qui étoit ſujette aux maux de nerfs les plus fâcheux, & ſur-tout à une gêne habituelle de la reſpiration, qu'elle ſentoit être ſpaſmodique & qui étoit accompagnée d'un ſentiment de ſechereſſe dans la poitrine, ſe trouva tout-à-coup ſingulierement ſoulagée par les vapeurs des bains publics de Plombieres; elle ſentoit le jeu de ſa reſpi-

(*n*) T. I. p. 333.

ration devenir plus aiſé, elle l'eut enſuite plus facile, & la poitrine moins ſéche.

§. 41. Les évacuations trop abondantes par les ſelles mènent auſſi aux maux de nerfs. En général les perſonnes très-robuſtes ſont diſpoſées à la conſtipation, des organes digeſtifs très-forts développent tout ce que les alimens ont de nutritif, & les vaiſſeaux abſorbans ayant toute leur énergie en tirent tout ce qu'ils peuvent fournir; il reſte très-peu de matiere excrémentitielle, & les inteſtins n'étant ni trop ſenſibles ni trop irritables ne ſont pas ſtimulés par ce peu d'excrémens, & ne ſont pas obligés de les expulſer trop ſouvent; dans ces cas, les alimens ſont véritablement utiles, & augmentent les forces; mais ſi par des diſpoſitions différentes, on a de fréquentes déjections, les alimens nourriſſent beaucoup moins, on eſt moins reparé, la fibre acquiert moins de forces, les humeurs ſont moins élaborées, elles reſtent crues & irritantes, la ſéparation des eſprits animaux eſt moins abondante, ils ſont moins qualifiés; ainſi

la mobilité eſt plus grande, & il eſt très-ordinaire de voir les perſonnes trop relâchées avoir le genre nerveux fort délicat ; quoiqu'il y ait cependant auſſi ſouvent une conſtipation opiniâtre dans les maux de nerfs. Quand le mal dégenere en véritable diarrhée, les maux de nerfs peuvent devenir très-conſiderables par le relâchement général & l'épuiſement abſolu dans lequel on tombe ; une diarrhée très-forte a les mêmes dangers qu'une hémorragie ; & elle nuit auſſi en dépouillant les inteſtins de leur mucoſité, qui eſt ſouvent très-longtems à ſe reparer, ou ne ſe repare jamais ; les nerfs de ces parties reſtent par là même dans un état de ſenſibilité habituelle, qui influe ſur celle de tous les autres. On voit ſouvent après une diarrhée abondante une mobilité ſi grande que le jour, le bruit, les odeurs ſont inſupportables ; l'eſtomac ne ſupporte plus rien, & les inteſtins acquierent une telle ſenſibilité, que tout ce qui y paſſe fait ſouffrir des douleurs vives & occaſionne des convulſions ; d'ailleurs l'état de langueur des nerfs de l'eſtomac

& des inteftins entraine celui de ceux de tout le corps ; le dégoût, les maux de cœur qui accompagnent fouvent cette maladie ; l'infomnie qui en eft une fuite, contribuent à jetter les nerfs dans un dérangement total ; & on ne guérit jamais leurs maladies auffi longtems que la diarrhée fubfifte, à moins qu'elle ne foit critique & n'emporte la caufe de la maladie, comme on le voit quelquefois.

§. 42. De toutes les évacuations, il n'y en a point, foit qu'elle foit exceffive, foit qu'elle foit infuffifante qui ait des fuites plus funeftes que celles des humeurs deftinées chez l'un & l'autre fexe à la reproduction de l'efpece. J'ai donné avec le plus grand détail le tableau de ces maux dans un ouvrage où ces détails étoient néceffaires, ils feroient déplacés ici, & je me bornerai à rappeller en peu de mots les principaux accidens qui font la fuite de ces excès vénériens, & à préfenter quelques obfervations fur les fuites de l'exceffive continence. Je ferai ici une obfervation, c'eft que le vrai fperme donné aux feuls mâles, étant bien plus travaillé & d'u-

ne bien plus grande importance que l'humeur que perdent les femmes, les maux qui résultent de ces excès sont en général bien plus fréquens chez les premiers (o); mais cette humeur étant très-susceptible chez les femmes de devenir âcre, les accidens qui en résultent sont ordinairement plus violens que chez les hommes.

Les principaux symptômes qui sont la suite de ces excès, & qui dépendent & de l'évacuation même & des mouvemens convulsifs qui l'accompagnent, sont l'extrême mobilité, l'affoiblissement général, celui de l'ouïe & de la vue, la diminution de toutes les facultés, les vapeurs, l'hypocondrie, la paralysie, les convulsions, l'épilepsie même. M. ZIMMERMAN a vû une jeune femme qui s'étoit blessée plusieurs fois après des coliques spasmodiques très-fortes, & qui avoua enfin que ces coliques étoient la suite des devoirs conjugaux remplis trop souvent par son mari, ce qui lui oc-

(o) J'ai cependant été consulté pour un mari & une femme, chez qui les mêmes excès occasionnoient les mêmes accidens, peut-être même plus forts chez la femme.

casionnoit une extrême foiblesse, & ensuite ces douleurs atroces & insupportables (*p*).

Les désordres qui résultent de l'humeur trop amassée, corrompue, devenue âcre, sont ordinairement plus prompts, plus violens, & portent singuliérement à la tête; ce qui fait qu'ils sont presque toujours accompagnés, ou d'une profonde hypocondrie avec une pudeur excessive aussi longtems que l'on conserve la raison, ou d'une folie déclarée avec l'impudicité la plus effrenée quand cette raison est perdue; les accidens dépendent & de l'irritation physique sur les nerfs, & de ce que l'état de desir continu, dans lequel elle jette le cerveau, entraine tous les inconvéniens qui résultent de l'insomnie, de la tension d'esprit soutenue, de l'inquiétude, de la honte, du désespoir.

Les maux qui dépendent de cette derniere cause, plus secrets encore que ceux qui dépendent des excès, n'en sont pas moins réels, & n'en méritent pas moins les soins des Mé-

(*p*) *Exper.* t. 2. p. 363.

decins; les malades même ont d'autant plus de droit à intéresser, que c'est toujours le sentiment de la vertu & du devoir qui les a jetté dans cet état, dont le tableau forme un argument si fort contre ces établissemens où le premier engagement est de sacrifier à jamais des désirs, dont on ne connoit pas la force à l'âge où l'on promet de les vainere. On verra dans le chapitre de la folie, l'histoire bien frappante d'un Curé de Guyenne que la fougue du tempérament reprimée par la force de la volonté, jetta dans le délire le plus complet. Les accidens sont cependant en général plus fréquens chez les femmes, par la raison déja alleguée, & parce qu'elles ont plus de mœurs. Sans parler des histoires peut-être trop exagerées des femmes de Milet, & de celles de Lyon dans le quatrieme siecle, on a une observation bien atteſtée que la fureur uterine peut être épidémique; STEGMAN la vit à Mansfeld; en Juin, Juillet, Août 1698, il y eut des manies "des mélancolies & des fureurs uterines, » qui régnoient épidémiquement dans

„ cette ville ; je vis, ajoute-t-il dix-„ huit de ces dernieres" (q), & les ſuccès du mariage chez quelques femmes attaquées de maux de nerfs prouvent l'exiſtence de cette cauſe ; SCHMID vit une femme accablée de toutes ſortes d'accidens hyſtériques, qui avoit été ſaignée cent ſeptante ſix fois, & avoit pris beaucoup d'autres remedes inutilement, que le ſeul mariage guérit (r) ; mais on a abuſé de ce petit nombre d'obſervations, pour en conclure que le mariage eſt le remede à tous les maux des jeunes perſonnes ; on verra ailleurs qu'il n'y a rien de plus faux, & dans le même endroit où SCHMID rapporte l'obſervation que je viens de citer, il ajoute celle de l'inutilité du mariage chez une autre femme hyſtérique.

ARTICLE VI.

Des regles.

§. 43. Une autre évacuation qui a une influence très-marquée ſur les nerfs, c'eſt celle des regles. Elles

(q) Amb. STEGMAN *hiſtor. epid. Mansfeld.* ann. 1698. Vid. SYDENHAM oper. omn. t. 2. p. 125.

(r) *Medicina Septentrion.* t. 2. p. 48.

occaſionnent fréquemment des maux de nerfs dans cinq cas différens : 1°. chez les jeunes perſonnes avant que de s'établir ; 2°. chez les perſonnes délicates toutes les fois qu'elles reviennent ; 3°. quand elles ſe ſuppriment tout à-coup ; 4°. à l'époque naturelle de leur ceſſation, environ l'âge de cinquante ans ; 5°. quand elles ſont trop abondantes & dégenerent en pertes (s). Je dois parler ici des quatre premiers cas ; le dernier rentrera dans l'article des hémorragies en général.

§. 44. L'approche de l'âge de puberté eſt un tems de criſe pour les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, mais il eſt beaucoup plus marqué chez les jeunes filles, par trois raiſons ; la premiere, c'eſt qu'il y a un développement plus conſiderable à faire, une évacuation qui leur eſt particuliere à amener, & que le développement des ſeins qui eſt quelquefois douloureux, ajoute au travail du développement de l'uterus ; la ſeconde,

(s) HIPPOCRATE avoit déja dit l. 5. aph. 57. que les regles trop & trop peu abondantes étoient également une cauſe en maladie.

c'eſt qu'ayant naturellement le genre nerveux plus délicat, elles ſont extrêmement travaillées par ces développemens qui ſont peu ſenſibles chez les jeunes garçons dont les nerfs n'ont pas la même mobilité ; la derniere c'eſt que leur genre de vie concourt à augmenter les accidens, au lieu que celui des jeunes gens d'un autre ſexe eſt un remede continuellement appliqué. Chez les jeunes filles, l'eſtomac eſt ordinairement dérangé, elles ont peu d'appétit, & digerent mal, ſouvent elles vivent d'alimens âcres ; ces mauvaiſes digeſtions amenent la foibleſſe ; la foibleſſe jette dans l'inaction ; les ſécrétions & les excrétions ſe dérangent ; ainſi tout ſe réunit pour affoiblir le genre nerveux. Le concours de ces circonſtances fait que leurs nerfs acquierent ſouvent la plus grande mobilité ; & il n'eſt pas rare de voir à cette époque ces jeunes perſonnes éprouver des accidens hyſtériques très-forts, qui vont en augmentant juſques-à-ce que les regles ayent parû, & qui ſont ſouvent rendus plus graves par les ſecours ; parce que pour remedier aux premiers acci-

dens, ou pour hâter l'évacuation ; on se permet quantité de remedes violens, qui affoiblissent & troublent la machine dans un tems où elle est en action, où elle acheve ses développemens, où elle prend son accroissement, en un mot, où elle a le plus besoin de toutes ses forces, & de l'emploi le plus harmonique de ses forces; & ce traitement devient le germe d'une langueur qui durera aussi longtems que la vie.

Je dois l'avouer ici, c'est les erreurs dans le traitement des maladies ~~de cet âge~~ qui ont occasionné le plus de dérangement dans la santé des femmes. J'ai peu vu de convulsions plus fortes que celles de deux personnes, l'une âgée de quinze ans, l'autre de seize, qui l'une & l'autre avoient joui jusques à quatorze ans d'une très-bonne santé; à cette époque elles étoient tombées dans un état de foiblesse, de langueur, de sensibilité; chez l'une on avoit tout attribué à la pléthore, & on l'avoit saignée, évacuée, mise au régime le plus foible; chez l'autre on avoit accusé la foiblesse de la nature, & on

l'avoit aidée par les toniques, les ſpiritueux, les volatils ; le réſultat avoit été le même, une exceſſive mobilité, & des convulſions qui ne s'adoucirent que par la ceſſation abſolue des remedes pendant quelque tems, & la repriſe des remedes très-doux dans la ſuite ; il ſeroit inutile d'accumuler les obſervations de cette eſpece, elles ſont trop fréquentes, mais je dois faire remarquer, que ſans qu'il y ait de faute dans le traitement, les jeunes perſonnes prennent ſouvent des convulſions à cette époque, mais qui ſont peu fâcheuſes, & dont elles ſe guériſſent radicalement ; & je répeterai ici ce que j'ai dit ailleurs, c'eſt qu'il y a des jeunes filles qui ne ſont point du tout pléthoriques, qui ne ſont que délicates, qui ne ſont pas dans le cas d'avoir beſoin de regles, & que l'on tue en voulant les forcer. J'en ai vû chez qui elles ne s'établiſſoient qu'à l'âge de vingt-deux, ou vingt-trois ans ; il y en a pour qui elles ſont toujours une évacuation fâcheuſe, qui ne ſont bien qu'à leur approche, parce qu'alors elles ont autant de ſang qu'il leur en faut, & qui ſont mal d'abord après, parce qu'elles ſont épui-

ſées ; il faudroit pour qu'elles fuſſent très-bien, leur donner périodiquement un peu de ſang, plutôt que de leur en ôter.

§. 45. Après avoir eû bien de la peine à s'établir une premiere fois, les regles continuent ſouvent à être accompagnées d'accidens très-graves ; l'engorgement des vaiſſeaux, à l'approche des regles, forme un foyer d'irritation qui devient un ſtimulus aſſez fort pour occaſionner des douleurs très-aigues, dont je parlerai ſous le nom de *coliques menſtruelles*, & ces douleurs occaſionnent quelquefois de très-fortes convulſions. J'ai vû pluſieurs malades chez qui elles commençoient plus de vingt-quatre heures avant l'arrivée des regles, & chez qui elles duroient ſouvent pluſieurs heures, preſque ſans interruption ; quand elles ſont auſſi fortes, elles laiſſent preſque toujours les nerfs dans un état de foibleſſe & de mobilité qui diſpoſe à toutes les maladies nerveuſes.

Je reparlerai de ces coliques en traitant des ſpaſmes de l'uterus, mais il faut remarquer que parmi les femmes

qui n'ont pas de douleurs à cette époque, il y en a cependant qui sont moins bien à l'approche des regles que dans d'autres tems, & cela est même général pour le plus grand nombre; elles ont un peu de pesanteur, d'engourdissement, d'assoupissement, moins de force & de gayeté; ces accidens dépendent peut-être un peu de la pléthore générale, mais principalement de la pléthore de l'uterus; & ce qui le démontre, c'est qu'une évacuation très-peu considerable par les regles les soulage d'abord: ce qui prouve aussi que le genre nerveux est très-intéressé dans ces circonstances, c'est que les femmes sont beaucoup plus sensibles à cette époque à toutes les impressions morales & physiques, plus susceptibles surtout de tristesse, d'ennui, de vivacité, de frayeur; plus sensibles à la fatigue, au froid, à la chaleur; leur estomac est aussi beaucoup plus délicat, & demande beaucoup plus de ménagemens.

§. 46. Mais les accidens nerveux les plus graves sont ceux qui viennent de la suppression des regles,

quand une fois elles ont été regulié-rement établies. Les causes de cette suppression ont lieu ou entre deux époques, & alors les regles manquent quand elles devroient revenir, & c'est alors seulement que les symptômes se développent; ou elles agissent quand les regles sont déjà établies ; & les symptômes se déclarent presque toujours sur le champ, & sont bien plus violens que dans le premier cas, surtout si la suppression se fait dans les premiers jours ; c'est encore un de ces cas dans lesquels les erreurs du traitement sont si funestes.

Si la suppression est la suite d'une affection nerveuse, d'une maladie spasmodique, & que sans faire attention à cette cause, on veuille forcer le retour des regles par des remedes violens, on jette les malades dans un état fâcheux, qu'HIPPOCRATE a déja connu, quand il a dit que si les convulsions ou les défaillances surviennent pendant les regles, c'est un mal (*t*), puisqu'en effet cela les supprime

(*t*) L. 5. aph. 56. Il a indiqué dans plusieurs autres endroits les accidens qui résultent de leur suppression. V. *de Superf.*

presque toujours ; & les suppressions qui arrivent à cette époque produisent des maladies quelquefois si bizarres que ce sont sans doute des maladies de cette espece qui ont persuadé autrefois, dans les siecles d'ignorance où les maladies étoient mal observées & mal connues, que les malades étoient possedés, & ce que j'aurois eu peine à croire, si je n'avois pas la lettre qui l'atteste, l'ont persuadé encore depuis peu à toute une famille très distinguée dans une Province d'un Royaume voisin. Mlle la C. de *** âgée de vingt ans traversoit une rue dans le tems de ses regles, un gros paquet de linge tombe à côté d'elle, elle est effrayée, les regles se suppriment, & elle prend des palpitations & quelques défaillances; entr'autres remedes irritans, on lui fit boire pour rappeller les regles beaucoup d'eau de Balaruc; l'effet de ce traitement fut tel qu'elle tomba dans des convulsions, d'une force, d'une

N°. 24. *de morb. mul.* l. I. N°. 10. *de virg. morb.* N°. 2. CELSE les indique aussi l. 2. ch 7. p. 59. & ces différens passages se trouvent réunis dans les comment. de RIEGER t. 2. p. 129.

longueur, d'une fréquence & d'une bisarrerie si extraordinaires, qu'après avoir épuisé tous les secours physiques de la Province, & avoir fait inutilement quelques consultes ailleurs, on ne vit qu'une cause surnaturelle & très-mal-faisante qui pût operer une telle maladie; on accuse le Diable, & après mûre deliberation, après avoir bien décidé que tous les secours de la médecine seroient inutiles, on convient que l'exorcisation est la seule voye de salut; le jour est marqué, les Ecclésiastiques du voisinage sont convoqués, l'heure approchoit, la cérémonie alloit commencer, quand M. le M. D. ami de la maison arrive par hazard; on étoit déja réuni dans le lieu où la cérémonie alloit s'exécuter, il ne trouve qu'un domestique de qui il a beaucoup de peine à sçavoir ce qui se passe d'extraordinaire; enfin instruit, il court à son ami, raisonne avec lui, lui fait sentir toute l'extravagance de cette opération, & en obtient le tems nécessaire pour m'écrire. Je ne vis que les suites naturelles d'une irritation excessive, occa-

ſionnée par des remedes violens ; je crus qu'il falloit traiter la malade comme une perſonne empoiſonnée ; j'ordonnai l'uſage du lait pour tout aliment, tout remede, toute boiſſon ; & les accidens ne tarderent pas à diſparoitre ; ils n'auroient jamais eu lieu, ſi on ſe fut borné après la frayeur, à quelques bains tiedes, un régime doux, quelque boiſſon délayante & un peu diaphoretique, & à un exercice fréquent ; c'eſt preſque le ſeul traitement qui convienne dans ces cas. J'ai vû une fille de dix-huit ans qui, fatiguée pendant deux mois à ſoigner un malade, n'eut pas ſon retour au tems marqué & reſta languiſſante ; une ſeconde époque ayant également paſſé ſans évacuation, elle commença à avoir de fréquens vertiges avec des envies de vômir continuelles, mais inutiles ; bientôt les vertiges furent ſuivis d'évanouiſſemens, & les évanouiſſemens de mouvemens convulſifs, ſur-tout dans les muſcles de la poitrine & des bras, qui allarmoient tous les aſſiſtans, qui duroient quelquefois deux heures & revenoient trois ou quatre fois dans le

jour ; elle fut ſoulagée au bout de quelques jours ; mais elle ſe trouva plus mal à l'approche du troiſieme retour, qui manqua encore, & elle ne fut entierement guérie que quand les regles ſe furent rétablies le quatrieme mois. Les exemples de cette eſpece ſont ſi fréquens qu'il ſeroit inutile d'en citer un plus grand nombre ; & je paſſe à la ceſſation que l'âge amene naturellement, plus ſouvent à l'âge de quarante-ſept ou quarante-huit ans, qu'à celui de cinquante ; pluſieurs fois dès l'âge de quarante ; même chez quelques femmes, ſans cauſe maladive, beaucoup plus tôt ; j'ai connu trois ſœurs qui les avoient perdues à trente-ſix ans, époque où elles avoient auſſi ceſſé chez leur mere ; quelques femmes les conſervent juſques à cinquante-deux ou cinquante-trois ans, mais ces cas ne ſont pas fréquens, & l'on peut établir qu'en général les regles ſubſiſtent trente & un ou trente deux ans.

On a regardé l'époque de leur ceſſation comme un âge très-dangereux pour les femmes, & il a ſans doute ſes dangers, mais je ſuis perſuadé

qu'ils ſont bien moins grands qu'on ne le croit ordinairement, & quoiqu'il meure pluſieurs femmes à cet âge, ce n'eſt point par néceſſité, mais, comme je l'ai dit ailleurs, parce qu'il eſt très-aiſé de leur faire du mal. Depuis vingt-cinq ans, je n'ai vu mourir aucune femme des ſuites de cette époque, & j'ai tout lieu de croire, d'après un grand nombre d'obſervations, que les accidens de cet âge ſont le plus ſouvent l'effet de la négligence ou du traitement, & qu'on peut les prévenir. J'ai déjà donné dans l'avis au peuple quelques préceptes généraux dont l'expérience a prouvé l'utilité à beaucoup de femmes; mais comme cette matiere eſt très-intéreſſante, qu'elle n'eſt point étrangere à un traité des maux de nerfs, puiſque c'eſt une époque où réellement ils s'affectent très-aiſément, & que juſques à l'excellent mémoire de M. FOTHERGILL, inſeré dans un ouvrage très-intéreſſant, mais peu répandu hors de l'Angleterre (*u*), on n'avoit rien de

(*u*) *Medical obſervations and inquiries.*

bon sur cette matiere, puis d'ailleurs que cet habile Médecin n'a pas envisagé son sujet sous le même point de vue que moi, on me permettra, non point de traiter cette matiere en détail, mais de donner quelques principes dont la vérité m'est démontrée par l'expérience, & dont l'application simple & facile peut prévenir un grand nombre d'accidens fâcheux. Je donnerai en même tems l'essentiel des observations de M. FOTHERGILL.

§. 47. Destinées à nourrir un enfant dans leur sein & de leur substance, les femmes ont dû être formées de façon qu'il pût s'amasser chez elles un excédent de nourriture, & qu'il s'amassât dans l'endroit où l'enfant doit se nourrir, & leur organisation répond parfaitement à ces deux fins ; les vaisseaux plus lâches dès le moment de leur naissance que ceux des hommes, operants une action moins forte, la déperdition chez elles est moins considérable, & la pléthore bien plus aisée ; les arteres de l'ute-

vol. 5. Lond. 1776. *of the management proper at the cessation of the menses*. p. 160.

rus plus lâches encore que les autres font que l'excès de ſang s'y porte plutôt qu'ailleurs, c'eſt le magazin pour la nourriture du fœtus ; mais on n'a pas toujours un enfant à nourrir, & ſi les humeurs accumulées dans l'uterus n'avoient point eu d'écoulement, ſa tenſion auroit augmenté au point de dégénerer en maladies très-graves ; il falloit donc que le ſang pût s'y amaſſer, & en même-tems s'évacuer, quand il ne ſeroit pas néceſſaire & qu'il y en auroit aſſez pour devenir incommode ; c'eſt à quoi la nature a pourvu, en faiſant les veines de l'uterus moins foibles proportionnellement que les arteres. Quand celles-ci ſont diſtendues à un certain point, & que cette ſurcharge leur devient incommode, ſtimulées par ce ſang même, elles augmentent la force de leur contraction ; & trouvant de la réſiſtance dans les veines, ce ſuperflu s'évacue par les ramifications de ces arteres qui s'ouvrent dans la cavité même de l'uterus, quelquefois peut-être du vagin, & qui à l'ordinaire ne donnent que cette fine ſéroſité qui fait la tranſpiration interne

de toutes les cavités (x). Cette pléthore locale étant évacuée, les arteres dilatées reprennent leur diametre, l'écoulement finit & tout rentre dans le premier état; mais les mêmes causes subsistant, le même effet se reproduit au bout d'un terme qui est assez généralement chez toutes les femmes, celui de vingt-neuf à trente jours.

Cette évacuation commence quand une femme a presque fini sa crue, qu'elle peut préparer plus de sang qu'il ne lui en faut pour sa propre nourriture; elle finit environ l'âge où l'on cesse de pouvoir fournir à l'entretien d'un enfant, & où l'on ne peut préparer à vivre que pour soi: on forme moins de sang & les arteres de l'uterus en acquerant plus de force, sont moins disposés à en recevoir l'excédent; l'évacuation finit; & comme le remarque très-bien M. Fo-

(x) On sent bien que je ne suis point entré dans les détails anatomiques & physiologiques nécessaires à une tractation entiére de cette fonction, mais je ne l'ai pas dû, & je renvoye à la Physiol. de M. HALLER.

THERGILL, si la diminution dans la provision pour les regles & l'affaissement ou la diminution des vaisseaux qui doivent en recevoir ou en évacuer l'excédent, avançoient dans la même proportion, cette évacuation finiroit sans aucun accident, & c'est ce qui arrive à la plus grande partie des femmes qui passent cette époque sans s'en appercevoir; vérité qu'il est important d'inculquer, puisqu'il n'est pas douteux que la seule idée de ce danger, le nom *d'âge critique* donné à cet âge, jette dans l'esprit de presque toutes celles qui en approchent, une crainte qui les occupant continuellement, leur fait un mal très-réel; & de celles qui sont mortes dans ce tems là, il y en a peut-être plus de la moitié dont on peut dire, à la lettre, qu'elles sont mortes de peur.

Ce qui avoit fortifié cette crainte fondée d'abord sur quelques faits, c'est l'opinion chimérique, que le sang menstruel étoit vénéneux, & que retenu il agit comme un poison; cette opinion que l'on ne trouve point chez les anciens Médecins grecs, mais qui est une erreur que nous tenons

des Arabes, qui vivant dans un pays très-chaud, pouvoient avoir eû quelques exemples de ſang menſtruel croupi dans la cavité de l'uterus & altéré, & qui avoient amplifié cette idée, s'eſt encore chargée de toutes ſortes de contes entre les mains des femmes du peuple; ce ſang eſt le même que tout autre, auſſi longtems qu'il eſt dans ſes vaiſſeaux; quoiqu'il s'y amaſſe, il n'y croupit pas, & quand il y croupiroit, il ne s'y corrompoit pas au point de devenir vénéneux; ſi quelques femmes ſe plaignent dans le tems des regles de quelques ſymptômes qui indiquent de l'âcreté, ils dépendent, non point de ce que le ſang qui ſe porte à l'uterus eſt âcre, mais 1°. ou de l'âcreté générale de la maſſe du ſang; ou 2°. de ce que le ſang qui croupit épanché dans l'uterus ou dans le vagin, s'y altére & peut réellement acquerir un degré d'âcreté aſſez conſiderable. Ce n'eſt donc point comme poiſon qu'il nuit, & les accidens de cet âge tiennent uniquement à ce que le rapport entre la maſſe du ſang & les réſiſtances de l'uterus diminuent;

mais cette cauſe ſimple peut ſe combiner de pluſieurs façons, & il en réſulte des effets aſſez variés que l'on peut reduire aux ſuivans : 1°. des engorgemens dans l'uterus même, ou dans les parties qui en dépendent ; 2°. des engorgemens dans les autres viſceres du bas ventre ; 3°. une pléthore générale ; 4°. l'irritation du genre nerveux ; 5°. des hémorragies.

Les engorgemens ont lieu, quand la plethore ſubſiſte, que les arteres principales conſervent leur foibleſſe, & que les arteres exhalantes ou les veines acquierent plus de roideur ; les perſonnes qui ont toujours eû les regles douloureuſes, ſont ſujettes à cet engorgement, ſoit de l'uterus, ſoit des trompes, des ovaires, & même des organes extérieurs, parce que la réſiſtance à l'afflux du ſang ne diminuant pas, & celle à l'évacuation augmentant, il faut néceſſairement qu'il ſe forme un engorgement ; & ſes ſuites ſont toutes celles qui peuvent venir d'une telle cauſe ; les plus légeres ſont un léger mal-aiſe, un peu de douleur, un léger ſentiment de peſanteur au bas du ventre ; les plus

graves font les ulceres, les fcirres, les cancers & les compreffions fur les parties voifines, d'où réfulte une nouvelle caufe de dérangemens.

Si la plethore fubfifte, & que les vaiffeaux de l'uterus fe refufent à la recevoir, ce font fouvent les vaiffeaux des vifceres voifins qui s'engorgent; on voit à cette époque des hémorroïdes, des douleurs dans les reins & un piffement de fang; rarement un engorgement douloureux des vaiffeaux de la veffie; mais ce qui eft plus fréquent, c'eft l'engorgement du foye qui produit quelquefois la jauniffe & peut même dégénerer en fcirre; & fur-tout l'engorgement des vaiffeaux de l'eftomac & des inteftins; auffi il eft de la derniere importance, quand les malades font attaquées de fortes coliques à cet âge, de faire bien attention à cette caufe; fi on la perd de vue, comme cela n'eft que trop fréquent, il en réfulte dans les perfonnes robuftes & vives, des coliques inflammatoires; chez d'autres la maladie noire; très-fouvent un grand dérangement d'eftomac & un affoibliffement fenfible des digeftions.

Quand la pléthore exiſte, ſans qu'aucune partie ſe ſurcharge particuliérement, il en réſulte une pléthore générale, & tous les organes peuvent en être affectés, & ſouvent le ſont ſucceſſivement, ſuivant que les cauſes occaſionnelles déterminent plus ou moins de ſang ſur telle ou telle partie; les vertiges, les maux de tête, tous les accidens de la pléthore, du cerveau, les palpitations, l'eſſouflement, le rhumatiſme ſont les ſuites de cet état; & quelquefois cette communion d'office qu'il y a entre l'uterus & les ſeins fait que quand l'évacuation périodique diminue, les ſeins ſe gonflent (y), s'engorgent & peuvent devenir ſcirreux.

(y) Ce gonflement des ſeins, joint à la ſuppreſſion des regles & au dérangement de l'eſtomac, a ſouvent perſuadé à pluſieurs femmes que cette ſuppreſſion dépendoit d'une groſſeſſe; elles l'ont eſpéré non-ſeulement pendant neuf mois, mais quelquefois pendant plus d'un an. Un peu d'attention à l'état de l'uterus explique aiſément tous les ſymptômes de ces prétendues groſſeſſes qui ſont le fruit de l'âge, & on comprend aiſément

Les nerfs souffrent dans cette circonstance par plusieurs raisons, dont les principales sont *a* l'espece d'irritation continuelle, fort légere il est vrai, qu'il y a dans l'uterus ; on a vu que quelques femmes souffrent à l'approche des regles, jusques à ce que l'évacuation soit faite, & dans ce cas, la matrice est souvent pendant des années dans un état assez ressemblant à celui dans lequel elle est avant les regles. *b.* Quand les humeurs sont longtems dans un même organe, elles acquierent un peu d'âcreté, & cette âcreté repompée, irrite sans être un poison. *c* Il ne peut point arriver de changement dans la circulation d'un organe considérable, que ce changement n'ait de l'influence sur toute la machine ; tous les organes sont du plus au moins irrités, & il en résulte une plus grande mobilité par une suite de ce principe constant, que quand les nerfs sont déjà légerement irrités par une cause

comment quelquefois elles dégénerent en maladies très-graves, & comment d'autres fois elles se dissipent sans accidens, sans évacuations, sans remedes.

quelconque, la plus petite cauſe ajoutée produit un effet conſiderable *d.* L'eſtomac eſt ſouvent affecté, ſoit à raiſon de la pléthore particuliere, ſoit à raiſon de la pléthore générale, ſoit parce que quand l'uterus eſt affecté, l'eſtomac ſouffre conſtamment, & le dérangement de l'eſtomac nuiſant à la digeſtion, les nerfs s'en reſſentent. *e.* La pléthore affectant le cerveau, ſes fonctions en ſouffrent néceſſairement: *f* enfin preſque toutes les ſécrétions ſe trouvant un peu léſées, & ſur-tout la tranſpiration, les humeurs acquierent néceſſairement une âcreté qui devient une cauſe de mobilité, & qui produit pluſieurs effets qui lui ſont propres.

Enfin, les hémorragies ſont un des autres accidens de cette époque, dont les effets ſeront appréciés dans celui des articles ſuivans où je parlerai des hémorragies en général. Je remarquerai ſeulement ici que comme les regles peuvent être beaucoup plus abondantes chez quelques femmes que chez d'autres, ſans cependant l'être trop, on doit ſe ſervir, pour décider ſi elles ſont exceſſives,

des caracteres affignés par HOFMANN : elles font trop abondantes, dit-il, quand elles laiffent dans un état de grande foibleffe, qu'il en réfulte un dérangement dans les autres fonctions, comme du dégoût, des crudités, un gonflement de l'eftomac, un mauvais teint, un poulx foible, un fommeil inquiet & fatiguant (z).

On dira fans doute, puifque la fuppreffion des regles peut produire tant de maux, n'a-t-on pas raifon de la regarder comme une époque très-dangereufe ? Je répons à cela, 1°. que l'obfervation dépofe qu'une multitude de femmes, fans aucun fecours, la paffent fans s'en appercevoir; que chez celles qui s'en trouvent très-mal, il eft prefque toujours poffible d'en découvrir la caufe dans les erreurs de leur conduite, & dans celles de leur traitement; enfin que conduites d'après des principes fûrs, il n'en meurt point à moins qu'elles n'euffent d'autres maux ; 2°. Que comme on prévoit la caufe, que fes effets fe déclarent lentement, peu-à-

(z) *Medecin. ration.* t. 4. p. 2.

peu, qu'ils ſont rarement continus, mais ſe manifeſtent, ceſſent, reparoiſſent, on a ordinairement tout le tems de les combattre. 3°. Que ſouvent la nature, elle-même ſe ménage des criſes qui remettent l'équilibre dans la machine. Une courte hiſtoire des principaux ſymptómes que l'on éprouve à cette époque & des criſes qui ſurviennent quelquefois, prouvera la vérité de mes deux dernieres aſſertions. Il eſt très-rare que la ſuppreſſion ſe faſſe tout-à-coup, elle s'annonce preſque toujours quelques mois, ſouvent quelques années à l'avance par quelques-uns des accidens ſuivans, car aucune femme ne les a ſans doute jamais tous réunis. Les premiers ſymptómes ne ſont quelquefois qu'un peu de mal-aiſe à l'époque des regles, d'autres fois la quantité de l'évacuation diminue, ou les époques s'éloignent, & ſouvent ſans qu'il en réſulte aucune incommodité; quelquefois il y a quelques légeres indiſpoſitions pendant ces retards; comme un peu de peſanteur, de dégoût, de gonflement, d'inſomnie ou d'aſſoupiſſement; ſi les intervales ſont longs & que l'on ne

faſſe rien, ces ſymptômes peuvent augmenter; on voit alors paroitre tous les accidens hyſtériques poſſibles, depuis les feux au viſage, les chaleurs après le repas, les petites ſueurs momentanées, juſques aux défaillances & à l'apoplexie hyſtérique. ANDRÉE vit une femme très-forte, qui à l'âge de quarante ſix ans, ſans aucune autre cauſe que le retard ou plûtôt l'irrégularité des regles depuis quelque tems, fut tout à coup attaquée de convulſions les plus fortes, très-courtes à la vérité, mais revenant ſi fréquemment qu'on n'oſoit pas la ſaigner, crainte d'être ſurpris par un accès (*a*). On éprouve aſſez ſouvent une grande triſteſſe, un dégoût, une apathie, quelquefois des abſences de mémoire, d'autres fois de légers délires. J'ai vû la femme la plus raiſonnable, la plus ſpirituelle, une

(*a*) Cas 13. p. 166. Il ordonna la ſaignée & il avoit raiſon, mais il ordonna les purgatifs qui étoient bien moins indiqués, parce que quoiqu'ils diminuent la maſſe des humeurs, ils le font en irritant, & ils nuiſent plus à ce titre, qu'ils ne font de bien en évacuant.

femme rare, rêver presqu'imperceptiblement, & avec le calme & la gayeté qui lui étoient naturels, mais presque continuellement pendant deux ans; elle avoit en même tems une inquiétude de corps si forte qu'elle ne pouvoit pas rester assise plus de quelques minutes, elle souffroit horriblement si elle s'obstinoit, elle ne pouvoit ni rester dans son lit, ni souvent y dormir; elle se remit parfaitement par le régime le plus simple & le plus doux. Chez quelques femmes, les regles au lieu de diminuer, deviennent ou plus abondantes ou plus fréquentes, quelquefois même, elles dégénerent en pertes, qui leur donnent de l'épuisement, des foiblesses, une toux séche, des syncopes, des palpitations, une mobilité excessive, & des insomnies qui sont un des symptômes les plus opiniâtres. Sans un changement sensible dans le tems & la quantité des regles, il survient des symptômes locaux, tels que des pertes blanches, abondantes & âcres, des pesanteurs dans toute la région du bas ventre, un sentiment de pesanteur en marchant, une chaleur habituelle dans

ces parties, des démangeaiſons, des boutons, des tumeurs, en un mot tous les ſignes d'engorgement aux parties externes; des teneſmes, de fréquentes envies d'uriner; un engourdiſſement habituel des extrêmités, une enflure des jambes, & tous ces ſymptômes augmentent à l'approche des regles, & diminuent quand elles ont paſſé. Les femmes qui ont les nerfs délicats & les humeurs âcres ſont ſujettes à éprouver des enflures, tantôt particulieres, aux mains, aux bras, aux jambes, tantôt preſque générales, accompagnées d'un mal-aiſe univerſel qui durent quelquefois des ſemaines, & qui n'ont de danger qu'autant que l'on ſe méprend ſur leur nature, & qu'on les traite comme des enflures hydropiques. En général, toutes les indiſpoſitions habituelles ſont plus fortes à cet âge-là, & les attaques en ſont plus fréquentes; & c'eſt ſouvent par l'augmentation de ces maladies que les femmes périſſent.

Quand la nature ſe ſuffit à elle-même, ou quand après avoir négligé ces accidens, on y remedie à tems, le

mal après être parvenu à un certain période, s'arrête, & va en diminuant, jusques à ce qu'au bout d'un certain tems, l'équilibre soit rétabli, & alors les fibres se trouvant généralement plus fortes, & cette évacuation, qui périodiquement tous les mois altéroit un peu leur santé, n'existant plus, les femmes prennent très-souvent beaucoup plus de force & une santé beaucoup plus robuste que celle dont elles jouissoient auparavant.

Des femmes hystériques jusques à cet âge cessent de l'être; celles qui craignoient tout, ne craignent plus rien; j'ai dit ailleurs qu'après s'être servies de lunettes pendant dix ans, elles pouvoient souvent les quitter; & j'ai vû une Dame sujette à un spasme de l'œsophage qui la saisissoit souvent en mangeant, & l'empêchoit absolument de rien avaler pendant quelques heures, le perdre après la cessation de ses regles.

Quand les pertes reviennent périodiquement à de certaines époques, elles doivent peu allarmer, & moyennant qu'elles ne jettent point dans une foiblesse assez grande pour déran-

ger les fonctions, c'eſt une des terminaiſons les plus favorables ; mais celles qui ſans être périodiques, reviennent tout à coup avec une grande abondance & ceſſent auſſi ſubitement, ſont l'effet d'un ſpaſme général dont il eſt plus difficile de prévoir les ſuites, & qui par là même demande plus d'attention ; les premieres arrivent chez les femmes pléthoriques, bien conſtituées, les autres chez les femmes plus mobiles, ſouvent ſans pléthore réelle ; les premieres ſont ſouvent un bien ; les ſecondes peuvent ſouvent être un mal. M. FORTHERGILL remarque avec raiſon que les hémorragies les plus dangereuſes ſont celles qui dépendent d'un âcre cancereux dépoſé ſur la matrice : il a vû une fievre intermittente à cette époque, dont chaque accès amenoit une hémorragie ; & j'ai vû cinq femmes qui avoient à chaque époque quelques jours de fievre plus ou moins forte, au bout deſquels elles étoient très-bien ; chez deux, la fievre fut quelque fois aſſez forte pour exiger une ſaignée ; chez les autres, de ſimples délayans, les nitreux & les lavemens

joints à une diette auſtere ſuffiſoient ; j'en ai vû une chez laquelle cet état a duré trois ans & l'a laiſſée à merveille ; j'ai vû quelquefois, dans le tems où les fievres intermittentes étoient épidémiques, que cette époque finiſſoit par une fievre de cette eſpece, qui diſſipant le ſuperflu, fondant les engorgemens, rétabliſſant l'équilibre, augmentant la tranſpiration, les laiſſe très-bien,

§. 48. Quand les fibres acquierent aſſez de force pour ne plus laiſſer former de pléthore, & que l'harmonie eſt rétablie dans les fonctions, tout eſt fini, la diſpoſition a changé, la malade n'a plus beſoin d'aucune évacuation extraordinaire ; mais cela n'arrive pas toujours, ce beſoin de quelqu'évacuation reſte, & alors la nature y pourvoit ordinairement, en ſubſtituant quelqu'autre évacuation, par une ſuite de cet admirable méchaniſme qui fait, quand il eſt ſurchargé, ſe débarraſſer de cette ſurcharge. Pluſieurs femmes tombent dans des diarrhées quelquefois périodiques, d'autresfois irrégulieres, mais fréquentes ; d'autres éprouvent des hémoragies par les narines ; mais l'évacuation cri-

tique qui furvient le plus fouvent, c'eft la fueur; elle revient comme la diarrhée, ou réguliérement à l'époque des regles pendant quelques jours; ou plus rarement, mais pour un plus long terme & plus abondante; ou enfin tous les matins réguliérement pendant plufieurs années; il arrive même quelquefois qu'à cette époque la fueur étant devenue habituelle, fa ceffation entraine de plus grands maux que celle des regles mêmes. J'ai vû une femme qui tomba dans des fueurs, qui revenoient trente-cinq ou quarante fois par jour, & ne duroient qu'une minute ou deux, mais fi abondantes qu'elle étoit toute mouillée; il y avoit huit mois qu'elles duroient, elles avoient commencé quatre jours après le premier retard des regles qui n'avoient jamais reparu, & elle étoit reduite à un état de maigreur & de foibleffe, qu'il eft rare de trouver fans une vraye confomption. Une crife d'un genre bien différent, fi on peut lui donner ce nom, c'eft celle qui arrive à quelques femmes très-bien-portantes, qui ont le fang très-doux, l'eftomac très-bon, & chez lefquelles

la nutrition ſe ſoutient ; les regles diminuent inſenſiblement ſans aucun accident, & à meſure qu'elles diminuent, l'excédent de la nourriture ſe changeant en graiſſe, elles prennent pendant quelques années un embonpoint, qui, s'il n'eſt que médiocre, leur aſſure toujours une excellente ſanté pour longtems, & reparant en quelque ſorte les outrages du tems, remplit la peau, prévient les rides, & rend pluſieurs femmes mieux pour la figure après cette époque qu'elles n'étoient quelques années auparavant; mais quelquefois il eſt exceſſif & devient un fardeau, qui au bout d'un certain tems peut dégenerer en maladie; quand cet embonpoint n'eſt pas général, mais que la graiſſe ſe dépoſe uniquement ſur l'omentum, il n'y a que le ventre qui groſſiſſe; ſi la malade s'effraye, & que le Médecin ſe trompe, elle craint une hydropiſie, il trouve des obſtructions, & le traitement lui donne bientôt une maladie réelle.

Si les humeurs ſe portent à la peau, ſans être aſſez atténuées pour s'évacuer par la ſueur, il peut en réſulter

des maladies de la peau très-longues & très-opiniâtres.

Les éréſypelles du viſage ſont encore une maladie qui eſt fréquente dans ce tems là: j'ai vû une femme qui en eut quinze les deux premieres années; elles devinrent plus rares les deux années ſuivantes, & elle n'en eut qu'une, qui fut la derniere, la cinquieme année; mais elle n'avoit aucun autre mal, & quand l'éréſypelle qui n'étoit pas fort conſidérable étoit paſſé, elle ſe portoit à merveille. Je parlerai du traitement qui convient à cette époque dans le chapitre du traitement général.

ARTICLE VII.

De la pléthore & des hémorragies.

§. 49. Après avoir enviſagé les choſes non-naturelles, entant que leurs abus peuvent occaſionner des maux de nerfs, je paſſe aux principales cauſes maladives qui les produiſent tous les jours : dans l'ordre que je leur ai aſſigné plus haut, la pléthore eſt la premiere, & je traiterai dans ce

même article des ſuites des hémorragies. Ces deux cauſes, quoique diamétralement oppoſées, conduiſent l'une & l'autre aux maux de nerfs, & les plus anciens Médecins l'on déjà vû (*b*).

J'ai dit plus haut que la pléthore qui naiſſoit de la ceſſation ou de la ſuppreſſion des regles pouvoit occaſionner différens maux de nerfs, & ſi l'on fait attention qu'il va, proportionnellement, une plus grande quantité de ſang au cerveau qu'aux autres parties, on comprendra aiſément que quand la pléthore exiſte, c'eſt le cerveau, & par là-même les nerfs qui doivent être le plus ſenſiblement léſés; l'engorgement de la ſubſtance corticale influe néceſſairement ſur la médullaire dont les nerfs ne ſont qu'une continuation; la preſſion produit ſes effets; l'inégalité de la preſſion en produit d'autres; l'irritation du ſenſorium commun a les ſiens; ainſi du vice dans la ſéparation, & de celui dans la détermination des eſprits animaux, réſultent néceſſairement toutes les maladies de la tête & toutes celles des

(*b*) HIPPOCRAT. aph. 39. *l.* 6. *Convulſio fit aut a repletione aut ab evacuatione.*

nerfs. „ Leurs fonctions seront ou „ empêchées, ou troublées, ou augmentées ; de là naitront toutes les affections de l'ame, des sensations plus „ vives, des fureurs, des convulsions, „ des paralisies, la privation des sens, „ le carus, l'apoplexie & la mort (c) "; & de quelque cause que vienne la pléthore, soit qu'elle se soit formée peu-à-peu, soit qu'elle soit la suite de quelque hémorrhagie habituelle supprimée, telles que les saignemens de nez, les regles, les hémorroïdes, soit qu'elle soit occasionnée tout-à-coup par l'excès du vin, soit qu'elle ne soit que partielle & déterminée à la tête par quelque circonstance particuliere, telle que la chaleur du feu, l'action du soleil, il peut en résulter les accidens nerveux les plus forts. J'ai vû chez une jeune femme, très-sanguine & accoutumée à de fréquens saignemens de nez qui s'arrêterent, des convulsions très-fortes revenir très-souvent pendant plusieurs mois à la suite de cette suppression, n'être affoi-

(c) BOERHAAVE *de morbis nervor.* p. 133.

blies que par les ſaignées & ne céder qu'au retour des hémorragies. On verra dans le chapitre de l'épilepſie cette maladie produite pluſieurs fois, & renouvellée très-ſouvent par les cauſes qui portent le ſang à la tête ; & M. BOËRHAAVE parle d'un homme à qui l'excès du vin de Bourgogne avoit occaſionné un ſpaſme ſi général, qu'il étoit roide comme une ſtatue : une ſaignée de deux livres, en le délivrant de la pléthore & en diminuant la preſſion qu'éprouvoit le cerveau, le rétablit ſur le champ (*d*).

§. 50. Mais indépendamment de la preſſion que la pléthore produit ſur ce viſcere, & de l'irrégularité qu'elle occaſionne dans les mouvemens des nerfs, elle nuit encore par la gêne qu'elle apporte à toutes les fonctions, gêne qui a toujours quelqu'influence ſur le genre nerveux par la compreſſion qu'elle produit ſur les rameaux des nerfs, dont cette compreſſion trouble les fonctions, & par les engorgemens douloureux qui deviennent

(*d*) *De morb. nervor.* p. 134.

un foyer d'irritation, dont ſouvent toute la machine ſe reſſent; mais quand la pléthore agit de cette façon, ſes effets rentrent dans ceux de la douleur dont je parlerai ailleurs.

§. 51. J'ai déja dit que les hémorragies exceſſives changeoient la conſtitution, rendoient mou, efféminé, puſillanime; le ſang qui eſt le ſtimulus du cœur manquant, ſes contractions ſont foibles, l'action de tous les vaiſſeaux eſt languiſſante, on tombe dans une atonie générale, la nutrition ſe fait mal, toutes les ſécrétions ſont alterées, & celle des eſprits animaux eſt celle qui ſouffre le plus; parce que c'eſt celle qui pour ſe faire bien, exige plus de perfection dans toutes les fonctions; elles peuvent même produire la mobilité la plus exceſſive & les convulſions les plus fortes. Une évacuation très-médiocre, ſi elle ne convient pas, peut auſſi avoir des effets très-marqués ſur les nerfs. J'ai vû un homme de trente ans bien portant, mais dont la fibre étoit un peu lâche, qui ayant été ſaigné ſur la fin d'un rhume, éprouva, au moment où la ſaignée fut faite, une eſpece de

fourmillement dans tout le corps, qui fut immédiatement ſuivi d'une crampe générale & très-douloureuſe; tous les muſcles ſe roidirent, & il ſe plaignit d'un ſerrement entre la poitrine & le ventre qui le ſuffoquoit; ces accidens ſe diſſiperent naturellement au bout de quelques minutes, mais ils ſe ſont reproduits toutes les fois qu'il a eû quelques ſujets de chagrin; & M. VIRIDET dit qu'ayant fait tirer huit onces de ſang à un homme, qui ſe leva contre ſon avis, il fut ſaiſi d'une convulſion ſi violente par tout le corps, avec la bouche & les yeux ouverts, que les ſecours ordinaires n'opererent rien; & cet état ne ceſſa qu'en appliquant de l'eſprit de vin immédiatement ſur l'épiglotte (*e*); il vit auſſi une autre femme qui avoit le ſang ſcorbutique à qui on eut à peine tiré cinq onces de ſang pour un violent mal de dents, qui duroit depuis cinq jours, qu'il lui ſurvint un mouvement convulſif de toutes les parties du corps (*f*). M. *Van* SWIETEN

(*e*) *Des vapeurs*, p. 36.
(*f*) Ib. 133.

a vu une femme à qui des pertes de ſang dans une groſſeſſe, donnerent dabord des défaillances réiterées, enſuite de ſi fortes palpitations, que ne pouvant faire aucun mouvement ſans en éprouver, elle fut obligée de paſſer douze ans au lit (*g*). Une Demoiſelle âgée de dix-neuf ans, bien portante juſques à cet âge, fut attaquée de maux de tête violens pour leſquels on lui tira au bout de ſix ſemaines quatorze onces de ſang; cette ſaignée la jetta tout-à-coup dans une mobilité exceſſive, tout la faiſoit treſſaillir, lui donnoit des palpitations, des étouffemens, des angoiſſes; cet état très-fâcheux duroit encore au bout de dix ans, & pendant tout ce tems elle n'avoit pas été tolerablement pendant dix mois. Peut-être la ſaignée eût été utile d'abord, peut-être qu'elle eût été utile encore quand on la fit, ſi elle n'eut pas été trop forte; mais il ne faut jamais oublier que la ſaignée, qui convient parfaitement au commencement d'une maladie qui vient de pléthore, peut nuire quand la longueur du mal a affaibli; tout com-

(*g*) T. 4. p. 489.

me le retour des regles qui peut guérir d'abord les maux qui dépendent de leur suppression, les aggrave quand la malade est déja tombée dans la foiblesse, la langueur, l'épuisement, & qu'elle a plus besoin de nourriture que d'évacuations. Des hémorroïdes trop abondantes jetterent une femme de quarante-cinq ans dans une mobilité excessive, accompagnée de beaucoup de peines & d'angoisses, & sur-tout d'une agitation singuliere dans toute la surface du corps; & une autre femme, à peu près du même âge, avoit, après des pertes uterines, une telle mobilité que la plus légere affection lui donnoit une agitation extrême pendant plusieurs heures, une très-mauvaise nuit, une pesanteur & une chaleur à la tête excessivement incommodes. Quelquefois cet excès de mobilité porte principalement sur quelques organes; une femme que des pertes avoient rendue très-foible & très-mobile, & à qui elles avoient laissé du dégoût, avoit contracté surtout une telle sensibilité des nerfs de l'estomac, qu'il suffisoit qu'elle entendit parler d'alimens pour vômir. Une

évacuation peu abondante par les sangsues appliquées au fondement d'une jeune personne hypocondre, ne fit qu'ajouter une extrême mobilité à l'hypocondrie ; & en général après des hémorragies même moderées, on est exposé à des spasmes dans les intestins qui donnent souvent de la tristesse, des gonflemens ; la sensibilité de l'épigastre devient telle que l'on ne peut supporter aucune ligature, & j'ai vû une femme qui étant venue me consulter pour des obstructions du foye, dix-sept jours après une fausse couche dans laquelle elle avoit beaucoup perdu, avoit cette sensibilité de l'épigastre & des hipocondres si forte, qu'en la touchant assez légérement au creux de l'estomach, je lui procurai une syncope convulsive, & elle fut quelques heures avant que de recouvrer une entiere respiration.

§. 52. Mais comment les hémorragies jettent-elles dans la mobilité ? Elles occasionnent cet effet de plusieurs façons : 1°. en produisant l'atonie, qui devient palpable après les hémorrhagies, dès qu'elles sont au point d'affoiblir, & est quelquefois si marquée

que VIRIDET a vû les chairs devenir molles comme des éponges (h) après une fausse couche; 2°. en affoiblissant sensiblement l'action du cœur; 3°. en changeant la nature du sang; tout cela se fait très-promptement; 4°. en dérangeant les digestions & souvent toutes les sécrétions; 5°. vraisemblablement en augmentant l'irritabilité; comme on ne peut presque pas en douter, si l'on fait attention que les animaux à sang froid, qui ont toujours moins de sang, sont presque tous plus irritables que les animaux à sang chaud; que les jeunes animaux chez qui le sang est moins dense, c'est-à-dire, plus rapproché de l'état du sang après les hémorragies, le sont plus que les vieux; que les parties des animaux morts avec tout leur sang, sont ordinairement moins irritables que celles de ceux qui sont morts après des hémorragies; & enfin que les remèdes qui aident à la reparation du sang rouge diminuent l'irritabilité.

(h) p. 136.

ARTICLE VIII.

De la grossesse, des couches, du nourrissage, & des pertes blanches.

§. 53. Il paroitra, peut-être qu'il eut été plus naturel de parler de la grossesse immédiatement après avoir parlé des régles; mais comme la pléthore est une des principales causes du désordre que les grossesses mettent dans les nerfs, j'ai cru devoir en parler avant de parler des grossesses.

Si quelquefois le mariage peut remédier aux accidens nerveux qui sont la suite du besoin physique de l'amour, comme on en a des exemples déjà cités plus haut (*i*), si une couche remédie aux coliques & même aux convulsions qui attaquent souvent à chaque retour des régles, & si à ces titres le mariage est quelquefois utile dans les maux de nerfs, beaucoup plus souvent la grossesse les irrite chez les femmes qui les ont délicats, & souvent elle les rend tels

(*i*) M. le Traducteur Italien de l'Onanisme en rapporte un exemple.

chez celles qui ne les avoient jamais senti. Ces assurances bannales, que se permettent même quelquefois des Médecins éclairés, que le mariage remediera à tous les maux dont se plaignent les jeunes personnes, sont, ou une fade plaisanterie ou une bévue bien grossiere, puisqu'un très-grand nombre de femmes sujettes aux maux de nerfs en fixent l'origine à une grossesse, ou à une couche; & cette erreur est d'autant plus impardonnable, que GALIEN avoit déjà dit positivement, que si le mariage étoit utile à quelques femmes, il étoit nuisible à d'autres (*k*), & qu'à moins de vouloir fermer absolument les yeux, on ne peut point n'être pas frappé du nombre de personnes auxquelles il nuit. M. MANDEVILLE dit positivement, en parlant des jeunes personnes à qui on le conseille, que le remède peut quelquefois devenir pire que le mal (*l*). Il est sur-tout aussi dangereux que ridicule de le conseiller

(*k*) *De loc. affect.* l. 6. c. 5. CHART. t. 7. p. 518.

(*l*) Ibid. p. 307.

comme remede aux filles très-jeunes & qui n'ont pas encore fait leur crue; un état qui suppose un superflu de nourriture, qui affoiblit, qui dispose aux maux de nerfs les femmes même les plus fortes, doit nécessairement affoiblir celles qui s'y engagent avant que d'être nourries elles-mêmes, avant que leurs fibres ayent toutes leurs forces & leurs nerfs toute leur consistance. On verra dans le Chapitre de la *mobilité* à quel degré cette maladie fut portée chez une femme mariée à quinze ans, & dont M. LORRY a conservé l'histoire pour prouver le danger du mariage aussi jeune; danger que M. HOFFMANN avoit déja indiqué dans ses recherches sur l'âge le plus propre à cet état (*m*).

§. 54. Sans parler des regrets &

(*m*) *De aetate conjugio opportunâ* §. 16. oper. omn. fol. tom. 9. p. 346. M. JUNKER a aussi combattu cette opinion qui fait regarder le mariage comme le remede de tous les maux des jeunes filles. *De commodis ambiguis matrimonii hystericarum*, Halæ 1755. *On en promet beaucoup, on en espere beaucoup, & l'événement en est fâcheux.* Pref.

des autres caufes morales qui très-fouvent alterent les nerfs dès les premieres femaines du mariage, & font les caufes du changement que l'on remarque fouvent chez de jeunes femmes, même avant la groffeffe, cet état amene néceffairement des conditions phyfiques qui influent fur le genre nerveux.

§. 55. Une premiere caufe d'irritation pour les nerfs, c'eft celle que reçoit l'uterus, & qui chez quelques femmes eft fi marquée, que dès l'inftant de la conception, elles éprouvent des fymptômes évidemment nerveux; & c'eft à cette premiere caufe, qui dépend de l'irritation que produit le fperme abforbé, & des changemens peu fenfibles, mais continus, qui furviennent dès ce moment dans les ovaires, les trompes, l'uterus, qu'il faut rapporter les mal-aifes, les naufées, l'infomnie, les foibleffes que les femmes éprouvent fouvent dès ces premiers momens, avant que la pléthore puiffe y avoir aucune part; effets qui dépendent de ce *confenfus*, ou de cette *fympathie*, qu'il y a entre tous les nerfs, mais qui eft plus particuliere entre certains

nerfs, & très-étroite entre ceux de l'uterus & de l'eſtomac, comme on le verra plus bas.

Une ſeconde cauſe, c'eſt la pléthore qui ſe forme preſque conſtamment chez toutes les femmes groſſes, & qui eſt évidente chez la plûpart; on a vû plus haut comment la pléthore influoit ſur les nerfs; & je puis ajouter ici une autre cauſe beaucoup moins remarquée, & qui a échappé à preſque tous les Médecins; c'eſt une eſpece de légere diſpoſition à l'épaiſſiſſement inflammatoire du ſang, qui ſe marque par l'état de celui qu'on leur tire; par une fréquence aſſez ſenſible du poulx, avec un caractere de dureté, que j'ai vû chez pluſieurs femmes être une marque ſûre de groſſeſſe; par une diſpoſition aux furoncles; par la difficulté avec laquelle les plus légeres excoriations ſe cicatriſent; par la couleur des urines; par la ſéchereſſe de la peau; par le bon effet des ſaignées; cet état forme une irritation habituelle dans tous les vaiſſeaux, qui ne contribue pas peu à rendre les femmes enceintes très-mobiles. C'eſt encore à cette cauſe qu'il

faut principalement attribuer les insomnies dont elles sont souvent travaillées, qui seules suffiroient pour les jetter dans toutes sortes de maux de nerfs, & qui sont si habituelles chez quelques femmes, qu'à ce seul symptôme, elles jugeroient avec certitude de leur grossesse.

Ce n'est qu'à la pléthore que l'on doit attribuer les convulsions très-fortes qu'éprouvoit pendant trois grossesses consécutives une femme dont parle M. LECAT, & qui n'en eut aucun accès dans une grossesse suivante, pendant laquelle tout son corps devint exactement de la couleur d'un nègre (n); couleur que j'ai vue une fois sur tout le ventre & toute la poitrine, une autrefois sur toutes les cuisses de deux femmes. La pléthore dans la premiere grossesse, en distendant les vaisseaux, irritoit tous les nerfs; dans la derniere, la nature débarrassa les vaisseaux de ce sang surabondant, elle en forma une échymose cutanée générale, & l'irritation des nerfs cessa; elle auroit pû,

(n) *Mem. de Prusse*, t. 2. pref. p. 72.

au lieu de cette hémorragie dans le tiſſu cellulaire, produire des hémorragies du nez qui auroient prévenu & les convulſions & la noirceur.

Une autre cauſe, c'eſt la compreſſion ſur les viſceres du bas ventre, d'où il réſulte de la gêne dans les ſécrétions & les excrétions; celle de la bile eſt le plus ſenſiblement dérangée, & cet âcre mêlé aux humeurs, devient pour les nerfs un puiſſant ſtimulant.

Cette compreſſion peut auſſi quelquefois devenir douloureuſe, & cette douleur ſe joignant à celles que la diſtenſion de l'uterus peut occaſionner, & à celles qui dépendent des coups que l'enfant donne à l'uterus, & qui ſont aſſez vifs pour faire évanouir pluſieurs femmes, devient une quatrieme cauſe de maux de nerfs.

Le dérangement des digeſtions & les goûts dépravés, qui chez les femmes qui s'y livrent, entrainent ſouvent des erreurs véritablement dangereuſes, ſont une cinquieme cauſe phyſique; & ſi à toutes ces cauſes, qu'il m'a parû important de faire connoitre avec quelque détail, parce que

l'on ne peut espérer d'être utile aux femmes dans leurs grossesses, qu'autant que l'on cherche à démêler quelle est celle de ces causes qui contribue le plus à leur dérangement; si à toutes ces causes, dis-je, on joint cette espece de crainte si ordinaire dans les premieres grossesses, & qui chez quelques femmes existe dans toutes, & leur fait craindre de mourir dans leur couche, on comprendra aisément comment les nerfs se dérangent si aisément à cette époque, & pourquoi c'est si souvent d'une grossesse que les femmes les plus attaquées de ces maux en dattent le commencement. Quelquefois ces dérangemens ne sont qu'une extrême sensibilité, une mobilité trop grande; toutes les affections morales & physiques les affectent trop; elles s'inquiétent, elles se chagrinent; d'autres fois le mal est plus fort, elles sont sujettes à des évanouissemens complets, ou à de légers mouvemens convulsifs; quelquefois à des spasmes particuliers; j'ai vû une femme qui dans ses grossesses perdoit souvent la vue; une autre qui devenoit sujette au cochemar; on verra plus bas que

l'épilepſie même peut être un effet de la groſſeſſe, & M. LEVRET cite le cas d'une femme qui, après avoir eu dans une premiere groſſeſſe des étouffemens hyſtériques, eut tous les jours dans la ſeconde, au bout de quelques ſemaines, un accès de convulſions dans les muſcles extérieurs, car aucun viſcere ne fut jamais attaqué ; ces accès duroient pluſieurs heures ; au milieu de la groſſeſſe, au lieu d'un accès par jour elle en eut deux, ſi longs, qu'entre les deux, ils duroient plus de 18 heures par jour, & ils étoient ſi réguliers, pour le moment de leur arrivée, qu'ils ſervoient à faire juger de la juſteſſe des montres. Toutes les fonctions ſe faiſoient très-bien, & de tous les organes internes, ceux de la voix paroiſſoient les ſeuls affoiblis ; il n'y avoit rien d'extraordinaire du côté de la matrice ; les douleurs de l'enfantement commencerent pendant un accès, mais les convulſions diminuoient à meſure que les douleurs augmentoient, & elles finirent entierement une heure avant l'accouchement. Les ſaignées du bras furent

le ſeul remede, & l'on en eſſaya beaucoup, qui procura quelque ſoulagement au commencement; à la fin elles devinrent inutiles (*o*). Cette obſervation décrite par l'auteur avec beaucoup de ſoin & de détails eſt intéreſſante, premierement parce qu'elle démontre mieux qu'aucune autre combien la groſſeſſe diſpoſe les nerfs aux convulſions, puiſqu'il s'agit d'une femme bien portante, dont la groſſeſſe n'eſt accompagnée d'aucun autre ſymptôme, qui en un mot n'a aucune maladie, ſi ce n'eſt d'ètre enceinte, & qui paſſe dans les convulſions la moitié du tems que cet état dure; en ſecond lieu parce qu'elle raſſure ſur le danger dont on croit les femmes enceintes menacées, quand elles ont des convulſions; danger qui décide quelquefois à hazarder pour les en délivrer des remedes plus dangereux que le mal, dont le danger eſt réel ſans doute juſques à un certain point, puiſque les convulſions peuvent & nuire à l'enfant & hâter l'accouchement, mais qui n'eſt pas auſſi grand

(*o*) *Abus des regles générales*, p. 15.

qu'on l'imagine ordinairement, puisque des femmes épileptiques ont souvent plusieurs accès dans leurs grossesses, sans que cet état en soit troublé : j'ai vû plusieurs femmes enceintes avoir différentes attaques de convulsions sans aucun accident, & j'ai été consulté, mais pour d'autres maux, par une dame à qui quatre grossesses, les seules qu'elle ait eu, donnoient une si grande convulsibilité que la plus légere frayeur, & même les rêves effrayants lui occasionnoient des convulsions assez fortes, dont avant & après ses grossesses elle n'avoit jamais eu la moindre atteinte ; & cela sans qu'il en résultât aucun accident fâcheux pour elle ou pour ses enfans. Enfin cette observation prouve encore que ce changement que l'état de l'uterus produit dans les nerfs, les dispose réellement à la convulsibilité; car en appréciant les effets de la saignée, on voit évidemment que l'on ne peut pas l'attribuer à la pléthore, puisqu'il n'y avoit aucune douleur dans l'uterus, aucun symptôme d'irritation dans les vis-

ceres voisins, point de vômissement, point de colique, point de constipation; cet état singulier ne dépendoit point non plus de causes morales; & il ne reste réellement d'autre cause à lui assigner, que ce changement opéré dans tous les muscles qui tirent des nerfs de la moëlle épiniere par le changement que la grossesse produisit dans les nerfs de la matrice; effet qui est singulierement bien démontré par deux observations que l'on trouve dans les Mémoires des Curieux de la nature, l'une est celle d'une femme qui, hors de ses grossesses, avoit de fréquens accès d'épilepsie, & qui n'en éprouvoit plus aucun dès qu'elle étoit enceinte (*p*); la seconde est celle d'une femme de Ferrare, chez qui l'épilepsie étoit un signe certain de grossesse; elle en avoit régulierement deux accès par mois pendant que cet état duroit, & jamais en d'autres tems (*q*). Des détails exacts sur le tempérament de ces deux femmes serviroient sans dou-

(*p*) A. C. N. Decur. 2. ann. 8. p. 229.
(*q*) A. C. N. Decur. 2. ann. 10. p. 160.

te à expliquer ces deux faits ; on peut présumer que la premiere avoit la fibre & le sang lâches; que la seconde avoit la fibre forte, beaucoup de sang & un sang dense.

Les grossesses nombreuses, sur-tout s'il n'y a pas des intervalles assez considerables pour laisser reprendre complettement les forces entre deux, conduisent très-souvent à des maux de nerfs qu'une ou deux grossesses, ou le même nombre de grossesses, mais plus éloignées, n'auroient pas produit; & ces maux sont très-opiniâtres, parce que toutes les fibres se trouvent alors dans un état de relâchement considérable.

Des couches.

§. 56. Si la grossesse dispose aux maux de nerfs, le tems de la couche est une autre époque de la vie dans laquelle ils naissent bien plus souvent; je parlerai des convulsions qui attaquent pendant le travail & après la couche, dans le chapitre des *spasmes de la matrice*; mais je crois devoir indiquer ici les principales raisons de

la délicateſſe des nerfs à cette époque, ces raiſons ſont, 1°. la groſſeſſe qui a précédé & qui leur en a déjà donné beaucoup ; 2°. la crainte augmentée à l'approche du terme ; 3°. les douleurs ; 4°. les efforts qui étant des eſpeces de mouvemens convulſifs qui intéreſſent ſouvent tous les muſcles, laiſſent les nerfs ſenſiblement plus délicats ; 5°. l'affoibliſſement qui eſt la ſuite de la perte, & qui dans les accouchemens longs eſt augmenté par la fievre, la diette, l'inſomnie ; 6°. les cauſes morales de joye, de plaiſir, de peine, d'inquiétude; 7°. les changemens qui arrivent à cette époque dans la machine, qui doit prendre un nouvel arrangement; changemens qui ne ſe font jamais ſans intéreſſer le genre nerveux; 8°. l'état de moiteur dans lequel les femmes ſont ordinairement pendant pluſieurs jours & pendant lequel toutes les impreſſions ſont plus fortes ; 9°. la fievre de lait, les douleurs qu'occaſionne le gonflement des ſeins, ſouvent celles des premiers jours de l'alaitement.

§. 57. Il eſt aiſé de comprendre comment toutes ces circonſtances diſpoſent

les nerfs à la plus grande mobilité; aussi les femmes les plus fortes passent quelquefois dans quelques heures à une sensibilité extrême; le jour, le bruit, les odeurs, la poussiere, les jettent dans le mal-aise & dans la douleur; elles ne peuvent ni voir, ni parler, ni entendre; le retard d'un bouillon pour quelques minutes les fait évanouïr; ce bouillon trop fort ou trop abondant, leur donne la plus grande angoisse; & l'on sent aisément qu'un très-léger principe d'irritation, ou formé intérieurement ou dépendant de causes externes, peut occasionner les accidens nerveux les plus violens & les plus fâcheux; parce que toute la machine étant dans un état de foiblesse, tous les organes résistent bien moins au désordre que produit l'irritation des nerfs, qu'ils ne font dans le tems de la santé; aussi quoique la grossesse soit, comme je l'ai dit, une époque féconde en maux de nerfs, & que l'état de couche ne dure presque qu'autant de jours que la grossesse de mois, dans le nombre de maux de nerfs que j'ai vû il y en a bien autant qui remontent à des

des couches qu'à des grossesses, & ce sont ordinairement ceux qui sont accompagnés des accidens nerveux les plus graves & les plus fâcheux. La sensibilité est si grande que le simple air frais produit des accidens violens : VANDERVIEL a vû une femme qui pour être sortie le quatorzieme jour de ses couches, fut attaquée de paralysie d'un côté des muscles du visage, & de mouvemens spasmodiques de l'autre (r); & MURALT a vû un accès de convulsions pour avoir été à selle dans un endroit frais le sixieme jour des couches (s). La même sensibilité s'étend aux impressions morales ; les plus foibles ont souvent les plus grandes influences ; & un léger chagrin à cette époque peut devenir mortel. On en trouve un exemple frappant dans M. MORGAGNI (t). Il est vrai que quoique plusieurs circonstances se réunissent pour rendre les nerfs délicats à cette époque, cette disposition est fort aug-

(r) *Observat. cent* 2. obs. 12. t. 2. p. 102.
(s) *Medecin. Septentr.* t. 2. p. 48.
(t) *De sedibus & caus.* t. 2. p. 242.

mentée ou diminuée par le traitement; je donnerai dans un autre chapitre celui qui est le plus propre à prévenir ce grand affaiblissement du genre nerveux, qui ayant commencé dans la grossesse, & augmenté pendant le tems de la couche, fait souvent de nouveaux progrès dans le tems de l'allaitement.

Du nourrissage.

§. 58. Il est dans les plans de la nature que les meres nourrissent leurs enfans, elle a tout arrangé pour cela; elle leur en fait un devoir, & elle les a attachées à ce devoir par le plaisir; toutes les reflexions, toutes les déclamations, on peut dire toutes les injures des moralistes contre celles qui ne le font pas, sont inutiles; pour prouver qu'on le doit quand on le peut; c'est une vérité dont personne ne doute; mais elles ne prouveront jamais que toutes les femmes le puissent, ni qu'elles le doivent quand elles ne le peuvent pas, & dire, cela doit être, donc cela est, est un sophisme dans lequel tombent trop souvent des auteurs qui

écrivent ſur des matieres de faits, ſans en avoir vû aſſez grand nombre, & qui égarent ceux qui s'en laiſſant impoſer par un appareil philoſophique & un ton décidé, ſe refuſent à ce qu'ils voyent, quelquefois à ce qu'ils éprouvent, pour ſe laiſſer guider par les opinions erronées de quelques hommes, qui dans leur enthouſiaſme pour le bien, ne veulent pas permettre qu'aucun individu s'éloigne des loix générales du beau plan de la nature; & plus d'une femme a été la victime de ſon opiniâtreté à nourrir, quoiqu'elle en fût incapable. Nourrir eſt la fonction d'une femme bien portante, & tout comme beaucoup de femmes languiſſantes aggravent leurs maux par leurs groſſeſſes, elles peuvent auſſi les augmenter par le nourriſſage. J'ai dit plus haut combien il étoit ridicule & dangereux de croire que le mariage guériſſoit toutes les filles de leurs maux, il ne l'eſt pas moins de penſer que tous ceux des ſuites de couches viennent de ce qu'on ne nourrit pas. Le lait fourvoyé produit de grands maux; j'en ai parlé ailleurs, mais le nour-

rissage en produit de très-considerables; & si l'on fait attention que par tout on voit les femmes les plus fortes, les plus robustes, les mieux portantes s'affoiblir en nourrissant, on comprendra combien cette fonction, quelque naturelle qu'elle soit, peut épuiser, & quoique l'on ne s'en apperçoive pas chez la généralité des femmes, cet effet doit être très-marqué sur celles qui sont foibles. Quelques observations bien simples, mais frappantes, démontreront, en faisant voir ce qu'il faut pour pouvoir être bonnes nourrices sans en être incommodées, que plusieurs femmes ne peuvent pas l'être. 1°. Une bonne nourrice doit nécessairement prendre plus d'alimens qu'elle ne faisoit & les bien digerer ou s'affoiblir (*u*); ainsi une femme qui a l'estomac foible, mauvais, lent, une femme qui a des obstructions & qui est incapable de digerer

(*u*) M. SIMPSON ayant pesé une nourrice bien portante, & qui avoit assez de lait, & l'ayant repesée six semaines après, il trouva que dans cet intervalle elle avoit perdu seize livres. YOUNG *de lacte*, Edinb. 1761. p. 6.

ce qu'il lui faut pour vivre, le sera bien plus encore de digerer ce qu'il faut pour la subsistance d'un enfant. On me dira qu'en commençant à nourrir, elles prennent de l'appétit, & que souvent elles digerent beaucoup mieux qu'auparavant; je conviens que cela est vrai pour beaucoup de femmes, & ce changement heureux, que j'ai vû sur-tout chez les femmes d'un tempérament un peu lâche, & que j'attribue au plaisir moral d'être mere & à l'action des nerfs qui est certainement augmenté par la titillation que la succion produit, & qui chez plusieurs femmes est accompagné d'un sentiment délicieux, ce changement, dis-je, est le caractere le plus certain que l'on peut être nourrice & bonne nourrice; mais les femmes chez lesquelles on le trouve ont beaucoup d'appétit, beaucoup de lait, un lait doux, un excellent sommeil; loin de s'affoiblir, elles se portent mieux, elles engraissent, quelquefois même leurs humeurs plus raffraîchies devenant plus douces, les maux de nerfs diminuent, & ce sont ces femmes là qui ont souvent moins de vapeurs & de maux

de nerfs quand elles nourriſſent, que quand elles ne nourriſſent pas ; mais il s'en faut beaucoup que toutes ſoyent dans ce cas ; il y en a plusieurs dont l'eſtomac réellement trop mauvais pour être rétabli par les deux cauſes dont je viens de parler, ſe refuſe à la digeſtion de ce ſurplus d'aliment néceſſaire ; le beſoin d'en prendre davantage s'annonce cependant par un ſentiment d'anéantiſſement; mais ces alimens mal digerés, & corrompus, les jettent dans le dégoût, elles mangent tous les jours moins, & il arrive, ou qu'il ſe forme moins de lait, & l'enfant ſouffre, ou que la formation du lait continuant à être auſſi abondante, l'enfant proſpere & la mere tombe dans la maigreur, l'inſomnie, la foibleſſe ; ſes nerfs étant dérangés par le manque de matiere nutritive qui empêche une ſéparation ſuffiſante des eſprits animaux, & irrités par l'âcreté des humeurs, la triſteſſe, les étouffemens, l'inſomnie, les convulſions, en un mot tous les maux de nerfs, arrivent ſucceſſivement; je trouve même dans un bon ouvrage l'hiſtoire d'une femme

qui dès qu'elle avoit nourri pendant quelques-tems, tomboit dans la démence (x); & une autre dont les maux de nerfs extrêmement variés m'ont fourni plusieurs faits qui se trouveront dans différents endroits de cet ouvrage, n'en accusoit d'autre cause qu'une grossesse à l'âge de seize ans, & ensuite un nourrissage qui l'avoit mise dans l'état de la plus grande foiblesse, & de la mobilité la plus excessive; elle éprouvoit des maux de nerfs affreux, & entr'autres accidens elle avoit un mouvement continuel dans les yeux avec des douleurs aigues, que la plus forte compression ne diminuoit point; le mal commençoit par la convulsion de la poitrine, & ensuite il survenoit tout-à-coup des douleurs atroces de la tête, ou de tout le corps; aussi cette cause n'a point échappé à ceux qui se sont occupés avec attention des maux de nerfs, & HIGMOR, l'un des premiers qui ayent bien vû les différentes causes de l'hystérie & de

(x) BRACHELIUS V. thes. medic. pract. t. 7. p. 434.

l'hypocondrie, est aussi le premier qui ait placé le nourrissage parmi les causes de cette premiere maladie (y). M. GAUBIUS qui a écrit avec tant de sagesse, & si bien pesé tout ce qu'il a écrit, est positif sur les dangers de cette évacuation, " l'excrétion du „ lait, supérieure aux forces de cel- „ le qui nourrit, cause, après avoir „ ôté au corps sa nourriture, la foi- „ blesse, la pâleur, la maigreur, le „ désordre dans la circulation, la fie- „ vre lente, la phthysie, les sueurs „ abondantes & les fausses couches; „ la force nerveuse s'affoiblit aussi; „ elles tombent dans une grande ir- „ ritabilité, le manque de courage, „ la foiblesse, les palpitations, le ver- „ tige, l'affoiblissement des sens, sur- „ tout de la vue, & tous les symp- „ tômes vaporeux (z)."

Ces exemples sont si fréquens, ils ont si souvent obligé à quitter avec le plus grand regret les nourrissages commencés avec le plus grand plaisir, & continués avec le plus grand

(y) p. 39.
(z) *Pathol. Instit.* §. 565.

courage, que vouloir soutenir que le nourrissage est toujours possible & utile, parce qu'il est dans les vues de la nature, est une idée aussi fausse que de soutenir qu'il n'y a point de maladies, parce que nos corps sont organisés pour se bien porter. L'impossibilité de nourrir est une maladie qui dépend de plusieurs causes ; j'en ai déjà assigné une qui dépend de l'état des organes digestifs, il y en a une seconde qui dépend de la poitrine ; si elle est foible, elle est ordinairement bientôt fatiguée par le nourrissage ; si la quantité de chile est augmentée, le poumon se trouve souvent dans l'état dans lequel il est quelques heures après le repas chez les personnes hectiques, état qui dépend du passage du chile dans le poumon pour lequel il est un irritant, & entant qu'il fait pléthore, & entant que c'est une humeur crue ; on sait combien ces retours périodiques de fievre chileuse laissent les malades foibles, & l'on comprend combien, chez une nourrice, cet état souvent & fortement réitéré peut affoiblir la poitrine ; si la nourrice est dégoutée & fait peu de

chile, la poitrine souffre alors par l'âcreté des humeurs, l'afautissement, la fievre. Ainsi il n'est point surprenant que l'on voye tant de nourrices, au bout de quelques mois, quelquefois de quelques semaines, se plaindre de douleurs de poitrine, tousser, maigrir, avoir alternativement chaud ou froid, prendre des feux au visage, être altérées. Si à cette époque on ne les oblige pas à cesser de nourrir, le mal peut faire des progrès si rapides que bientôt on sera à tard, & il arrivera, ou qu'elles tomberont d'abord dans l'étisie, ou qu'elles luteront pendant quelques années contre un état de langueur, & finiront par périr victimes de leur courage. Si les regles reviennent après avoir nourri quelques mois, & reviennent abondantes, il est indispensablement nécessaire de sevrer; j'ai vû plusieurs femmes dans ces circonstances prendre une toux séche, une fievre lente, des douleurs excessives, & périr si elles demandoient du secours trop tard; n'échapper même qu'avec peine lors qu'elles étoient sécourues d'abord.

Une autre observation à faire,

avant que de conseiller à une femme de nourrir, c'est que les femmes qui ont le genre nerveux très-délicat sont peu propres à être bonnes nourrices: premierement parce qu'elles sont extrêmement susceptibles d'émotions, & que les émotions altérent toujours un peu le lait & souvent le diminuent; qu'elles peuvent d'ailleurs produire des accidens fâcheux pour les meres mêmes; les vaisseaux laiteux accompagnés de beaucoup de nerfs, déjà bien connus par VIEUSSENS (*a*), sont excessivement susceptibles de serremens spasmodiques, & j'ai vû souvent des tumeurs très-fortes au sein chez les femmes, sur-tout si elles nourrissent, après la colere, le chagrin, la frayeur; M. *Van* SWIETEN avoit vû un scirre du sein qui étoit une suite de la peur, (*b*) & c'est surtout ces femmes à nerfs délicats chez qui cette disposition augmente sensiblement, quand elles veulent nourrir.

L'inquiétude, le dérangement & le

(*a*) L. 3. ch. 7. il les appelle *nervo-laiteux*.

(*b*) T. I. p. 190.

manque de sommeil sont des circonstances qui ajoutent au mal de l'évacuation laiteuse, & qui font qu'il y a un très-grand nombre de femmes qui ne peuvent point s'exposer à nourrir, & qui font très-sagement de s'en dispenser, puisque cette entreprise leur nuiroit, & que quoique l'on dise de l'horreur qu'il y a à confier son enfant à des mercenaires, quoique l'on exagére les dangers d'un lait étranger, vingt-cinq ans des observations les plus attentives, m'ont prouvé que l'on trouve un grand nombre de très-bonnes nourrices, que les enfans prospérent très-bien entre leurs-mains, que souvent il y a de l'avantage à ne point les nourrir du lait maternel, & que la plus grande marque d'amitié que quelques meres puissent leur donner à cette époque, c'est de renoncer au plaisir de les nourrir elles-mêmes, plaisir dont j'ai eu quelquefois bien de la peine à obtenir le sacrifice : & il restera toujours vrai que quoique la loi de la nature soit que chaque mere nourrisse son enfant, il y a un grand nombre de cas dans lesquels on ne

peut pas s'y astreindre sans risque pour la mere & pour l'enfant ; c'étoit déjà pour beaucoup de meres une trop grosse tâche de nourrir un enfant dans leur sein pendant neuf mois, sans le nourrir encore de leur lait ; & pour beaucoup d'enfans ça été un malheur assez long d'etre formés de mauvais sucs avant leur naissance, sans en être encore abreuvés après.

C'est une erreur de croire que l'on ne puisse pas se dispenser de nourrir sans s'exposer aux ravages du lait, puisqu'avec des attentions sur la fin de la grossesse & dans les commencemens des couches, on peut presque toujours se flatter de les prévenir. La fonction du moraliste se reduit donc dans ce cas à dire, que toute mere en état de nourrir son enfant doit le nourrir ; c'est sans doute le cri de la nature & celui du sentiment, mais c'est aussi celui de tous les Médecins honnêtes, raisonnables, éclairés, observateurs, & c'est à eux à décider si elle est en état : si sans être Médecin, & Médecin habitué à voir un grand nombre de femmes en couche, on veut affirmer que cela est toujours possible & n'a ja-

mais d'inconvénient, ce n'eſt plus ni raiſonner, ni exhorter, c'eſt faire des phraſes & rien de plus ; ces déclamations outrées, ces injures prodiguées, repétées ſi ſouvent depuis Aulu-Gelle, dont le diſcours eſt le meilleur de tous & a ſervi de magazin à tous les autres, juſques à nos jours, par des moraliſtes qui ont en tête un ordre idéel, ſouvent contradictoire à l'ordre réel, & qui n'imaginent pas même qu'il puiſſe y en avoir un autre, par des Médecins qui parlent à chaque inſtant de la nature ſans s'être jamais demandé ce que ſignifie ce mot, ou par des Médecins éclairés, mais qui ont peu vu des malades ; enfin par une multitude de gens qui ne penſant jamais, & n'ayant pas les connoiſſances néceſſaires pour penſer ſur cette matiere, repetent en écho ce qu'ils entendent dire, toutes ces déclamations, dis-je, ſont non-ſeulement inutiles, mais dangereuſes ; la femme véritablement maratre qui ayant du lait, de la ſanté, & n'en étant empêchée par aucune circonſtance, ſe refuſera au devoir & au plaiſir de nourrir ſon en-

fant, n'y fera pas ramenée par les grands mots de partage odieux & maudit par la nature, de demi-maternité, de femmes déteſtables, de monſtres affreux, d'attentat odieux & digne de toutes les exécrations de toute la terre; la femme ferme & ſenſée qui le déſireroit & qui ſent qu'elle ne le peut pas, n'y fera aucune attention; mais la femme foible que ces grands mots étonneront, l'entreprendra contre toute raiſon, & l'enfant en ſera la victime; j'en ai vû pluſieurs qui s'opiniâtrant à nourrir ſans le pouvoir, auroient fait mourir leurs enfants de faim, ſi on n'avoit pas trouvé heureuſement une nourrice qui les ſauvoit; ou ſi cédant par convenance aux repréſentations, elles ne l'entreprennent pas, elles croiront également avoir tort d'avoir cédé; que ne croit-on pas quand on s'eſt laiſſé ſurprendre par une opinion? Elles auront des remors, & leur vie ſera empoiſonnée.

Quelquefois le lait ſe porte au ſein ſi abondamment, ſoit qu'on ait nourri ou non, qu'il s'écoule ſans ſuccion, & forme ce que M. BOERHAA-

VE appelle un *diabete mammaire*, qui jette dans l'épuisement ; il en rapporte un exemple chez une femme qui avoit nourri longtems (c), & j'en ai vû deux exemples chez deux femmes qui n'avoient pas nourri ; l'une est une femme de ce pays que cet écoulement, qui dura plus de huit mois, jetta dans un épuisement dont elle ne s'est jamais relevée ; l'autre une Françoise, la même qui perd la vue dans ses grossesses, & chez qui l'abondance du lait étoit si grande qu'elle perçoit les matelats, les coitres & les paillasses, ce qui la conduisit à une mobilité excessive, qui subsistoit encore bien des années après.

Des pertes blanches.

§. 59. Une autre maladie, qui comme les précédentes est particuliére aux femmes & qui leur donne beaucoup de maux de nerfs, c'est les pertes blanches, qui étant une évacuation habituelle de la partie lymphatique du sang, affoiblissent la nutrition, rendent le sang âcre, & conduisent aux maux de nerfs par ces deux causes, le manque de

(c) Prælect. ad § 380. t. 3. p. 303.

nutrition & l'âcreté ; aussi il est très-rare de voir des femmes sujettes à cette évacuation qui n'ayent pas au bout d'un certain tems les nerfs très-délicats, & quand elle est très-abondante elle les jette dans la mobilité la plus considérable, dans une sensibilité excessive au creux de l'estomach, dans l'insomnie, les étouffemens, une inquiétude & une mauvaise humeur habituelles, la mélancolie la plus noire que j'ai vû deux fois dégénerer en vraie démence.

Les effets de cette évacuation sur les nerfs sont si marqués, que les jours, les heures même où elle est plus forte, elle occasionne d'abord un changement sensible sur les nerfs ; j'ai vû plusieurs femmes dont l'état pouvoit faire juger avec certitude si la perte étoit abondante ou légere ; & reciproquement l'état des nerfs influe si fort sur les pertes blanches, que la plus petite affection de l'ame les augmente sur le champ. J'ai vû une jeune femme qui en étoit fort incommodée, & à qui la frayeur ou le chagrin donnoient d'abord une augmentation si considerable, que c'étoit un véritab le flux qui

l'obligeoit à se tenir assise, quelquefois à se coucher, & la laissoit dans une grande foiblesse & dans une mobilité si grande pendant quelques heures, qu'une seconde affection, un bruit considerable, un événement indifférent, mais imprévû, lui donnoient un tremblement si fort qu'on pouvoit le regarder comme des convulsions ; & j'ai été consulté par une jeune femme de Lyon dont les nerfs avoient été fort affectés par trois ans de douleur continuelles à l'estomach, à qui un chagrin violent occasionna sur le champ une perte blanche abondante, qui passa peu-à-peu ; une frayeur la rappella, & elle duroit depuis longtems quand elle vint me consulter ; & une malade, dont j'ai déja parlé à l'article du nourrissage, n'avoit jamais de pertes blanches que quand elle éprouvoit quelque violente affection de l'ame.

Je finirai cet article par remarquer qu'en faisant attention que toutes les causes dont je viens de parler & celles de l'article sixieme, étant particuliéres aux femmes, il n'est pas étonnant qu'elles soyent beaucoup plus sujettes

aux maux de nerfs que les hommes ; il y a encore quelques autres causes de cette différence ; j'en ai déja indiqué quelques-unes, les autres se présenteront successivement & je les réunirai toutes dans un autre endroit.

ARTICLE IX.

De la douleur.

§. 60. Je n'examine point encore la nature, les causes, le traitement de la douleur, ce sera l'objet d'un autre article; je ne l'envisage ici qu'entant qu'elle dispose aux maux de nerfs. Elle est un irritant ; c'est peut-être le plus puissant, puisque l'action de la plupart des irritans se borne à la produire, & comme l'effet des irritans est d'augmenter le mouvement, d'abord dans la partie où se fait l'irritation, ensuite dans les parties voisines, enfin dans tout le corps, le premier effet de la douleur forte & continuée sera la plus grande chaleur, ensuite l'inflammation même de la partie ; il n'y a que trop de gens qui ont éprouvé cet effet après de fortes

douleurs de dents ; mais l'augmentation de chaleur & l'inflammation d'une partie peuvent produire une fievre générale, très-forte, accompagnée des symptômes les plus graves de la fievre ; chez les personnes qui par leur constitution sont plus susceptibles d'irritation nerveuse que d'inflammation & de fievre, la douleur produit des spasmes, des tremblemens, de fortes convulsions & tous les accidens que les spasmes & les convulsions peuvent produire ; la mort même si elle est très-vive, puisqu'une irritation très-forte des nerfs tue très-promptement. M. WHYTT vit une jeune femme délicate qu'un mal de dents jetta dans des convulsions & une insensibilité qui durerent plusieurs heures & revinrent toutes les fois que la douleur se renouvella (*d*). J'ai vû chez une femme dont les nerfs n'avoient jamais été attaqués, une douleur très-vive produire un tremblement général très-fort, qui dura plusieurs heures ; & M. JANIN dans son

(*d*) Chap. 3. p. 116.

excellent ouvrage (*e*), cite une femme dont les yeux étoient devenus si sensibles par l'inflammation, que la vivacité de la douleur occasionnée par la lumiere la fit tomber en syncope. Quelquefois ces deux genres de désordres fievreux & convulsifs se compliquent; &, sans d'aussi grands accidens, une douleur forte & souvent répétée, en ôtant l'appétit, en privant du sommeil, en dérangeant la nutrition, conduit à une extrême mobilité, à une sensibilité excessive, à une impossibilité de recouvrer le sommeil, à l'abattement, à la langueur, aux pertes blanches chez les femmes; en un mot la douleur est le destructeur de la santé, & négliger les douleurs qui ne sont accompagnées d'aucun symptôme dangereux, est sans doute une cruauté, mais c'est aussi une preuve d'ignorance, puisque si l'on avoit observé les effets de la douleur, on auroit vû, 1°. qu'elle indique toujours un dérangement dans la santé; elle est la sentinelle

(*e*) *Observat. sur les maladies des yeux*, p. 50.

que la nature a chargé de veiller à la conſervation des parties, & quand on l'éprouve, c'eſt le cri de cette ſentinelle qui avertit que l'ennemi eſt préſent. 2°. Il eſt tout auſſi abſurde de ne pas chercher à détruire la cauſe d'une douleur qui vient de dérangement intérieur, qu'il le ſeroit de ne pas ſouſtraire ſa main à l'action d'un feu qui la brule, ou d'une épine qui la déchire; elle eſt une ſource féconde de maux, elle détruit entierement la ſanté; & il n'y a rien de ſi ordinaire que de voir les femmes les plus jeunes, & les plus belles, fânées par quelques mois de douleur; au point d'être abſolument méconnoiſſables; ainſi l'on peut avec raiſon compter la douleur comme une des cauſes qui diſpoſent aux maux de nerfs, & je crois que c'eſt une des plus puiſſantes.

ARTICLE X.

Des irritans.

§. 61. On a déjà vû dans la premiere partie, que toutes les liqueurs âcres & irritantes appliquées aux nerfs

donnoient des convulſions & occaſionnoient tous les accidens qui peuvent réſulter des mouvemens des nerfs les plus violens & les plus irréguliers; on a auſſi vû, dans un article de ce chapitre, que les alimens ou les boiſſons âcres irritoient ſenſiblement le genre nerveux; il y a beaucoup d'autres cauſes irritantes & ce ſont ces cauſes, parmi les cauſes phyſiques, qui produiſent le plus de maux de nerfs. Pour apprécier mieux leurs effets, je les diſtinguerai; 1°. en humeurs âcres; 2°. en irritans méchaniques.

Je conſidérerai auſſi ſous cet article ces vices internes de quelque partie qui ayant une ſenſibilité extrême eſt irritée par des humeurs qui ne feroient point un irritant pour elle ſi elle n'étoit pas dans un état maladif; il n'y a proprement point de cauſe irritante, mais une partie ayant acquis trop de ſenſibilité, tout devient irritant, & les effets ſont les mêmes que s'il y avoit une cauſe d'irritation. Enfin je rapporterai à ce chapitre les effets des remedes âcres.

Des humeurs âcres.

§. 62. L'homme ſain a naturellement les humeurs douces ; elles ne doivent avoir d'autre vertu ſtimulante, que celle qui leur eſt néceſſaire pour exciter dans les ſolides les mouvemens qu'ils doivent exécuter, & quand elles n'ont que ce degré de ſtimulus on ne doit point les appeller âcres, puiſque quoi qu'elles puiſſent le paroitre à nos ſens, elles ne ſont cependant que ce qu'elles doivent être ; c'eſt ainſi que le fiel le plus amer pour nôtre langue n'eſt point cenſé âcre, s'il ne l'eſt qu'au point néceſſaire pour donner aux inteſtins une action ſuffiſante ; mais ſi cette vertu ſtimulante eſt portée à un trop haut degré, ou ſi elle s'altere, ſi ſans être plus ſtimulante, elle l'eſt autrement qu'elle ne doit l'être, au lieu de produire dans les parties qu'elle arroſe le mouvement naturel, elle fait naitre un mouvement plus conſidérable & maladif, qui peut produire ou de la douleur, ou de la fievre, ou de l'inflammation, ou des convulſions ; car c'eſt à ces quatre articles

que l'on peut reduire tous les effets des irritans ; ils ont même été réduits à un plus général que M. GORTER propose comme une loi de l'œconomie animale & qu'il établit dans ces termes, *dans les animaux vivans toutes les parties mobiles peuvent être forcées par l'application des stimulans à un plus grand mouvement, accompagné de resserrement* (*f*); d'où il est aisé de comprendre que si les irritans nuisent toujours dans un corps sain, il y a un grand nombre de circonstances de maladies dans lesquelles ils peuvent devenir utiles.

§. 63. Il n'est pas facile d'assigner toutes les causes qui peuvent produire de l'âcreté, & ce n'est pas ici où je dois les rechercher, mais en général on peut dire que, 1°. les digestions viciées, 2°. l'usage long ou réiteré d'alimens ou de boissons âcres, 3°. les sécrétions ou les excrétions altérées, par quelque cause que ce soit; 4°. l'infection, 5°. l'altération que les maladies laissent dans la masse des humeurs sont les principales ; il faut ajouter que sans qu'il se forme aucu-

(*f*) *Compend.* tr. 84. § 4.

ne humeur âcre, une humeur qui se fourvoye peut devenir irritante pour des organes sur lesquels elle ne doit pas naturellement agir. Les passions de l'ame portent aussi très-souvent de l'âcreté dans les humeurs, ou en affaiblissant les digestions, ou en troublant les sécrétions & les excrétions, ou enfin en altérant l'action de tous les vaisseaux, dont l'action changée altére d'abord le caractere des fluides. On a remarqué que l'hermine n'a de l'odeur que quand elle est irritée, & quoique cet effet dépende sans doute beaucoup de la transpiration augmentée, il est très-vraisemblable que les humeurs sont réellement altérées (g).

§. 64. Dès qu'il existe une humeur âcre, elle peut irriter; & ses effets varieront (h) suivant son degré d'activité, suivant ses caracteres, suivant qu'elle est plus ou moins répandue, suivant les humeurs auxquelles

(g) Hist. natur. suplem. t. 3. p. 166.

(h) *Idem irritamentum variis corporis partibus applicatum, varia producit, prout pars differentes exercet functiones, magis minusque sentit; ad motum animalem, vel vitalem villos habet.* GORTER tr. 84. § 7.

elle s'allie, suivant les organes qu'elle irrite, suivant leur receptivité, si l'on veut me passer ce terme; suivant la force avec laquelle elle est appliquée; enfin suivant que cette partie a plus ou moins d'influence sur d'autres.

On a vû dans le détail des expériences faites avec les poisons liquides, que l'effet étoit toujours proportionné à l'activité du poison, & il en est de même de l'effet des humeurs âcres; toutes choses d'ailleurs égales, si l'on pouvoit apprécier exactement les différens degrés d'âcreté, on verroit que l'effet est toujours en proportion avec chacun de ces degrés.

Les caracteres de l'âcreté varient aussi considerablement ses effets; on s'est convaincu de cette vérité par les expériences; & l'histoire des maladies prouve que cette même différence se retrouve dans les effets des humeurs âcres naturelles; elles ont toutes les effets généraux d'irritation, mais chacune a ses effets caractéristiques; l'irritation des acides n'a pas ceux des alcalis; les premiers irritent plus les nerfs, & donnent les convulsions; les seconds produisent plus souvent

la fievre. L'alun de plume, pour me servir de l'exemple de M. GORTER, occasionne un prurit insupportable, & les cantharides appliquées sur la même peau font lever des vessies. Le virus de la petite vérole & celui de la rougeole irritent, mais leur façon d'irriter n'est pas la même, ils n'irritent pas également tous les organes. Les âcres même qui produisent des maladies du même genre occasionnent souvent des symptômes très-différens; j'ai déjà dit que notre derniere épidémie de fievres putrides avoit attaqué singulierement le genre nerveux; celle de Naples, si bien décrite par M. SARCONE, avoit presque autant de caracteres de maladie nerveuse que de maladie fievreuse; les rêveries, l'horreur de l'eau, la crainte de la lumiere étoient des symptômes assez fréquens (*i*).

On comprend aisément que suivant que l'âcre est plus ou moins répandu, ses effets doivent être très-différens; tout comme quand il s'attache à

(*i*) SARCONE *histor. ragionat. de mal. osservat. in Napol.* p. 452.

une humeur ou à une autre ; mais je dois faire ici une remarque très-importante pour le traitement des maux de nerfs, c'eſt qu'une âcreté généralement répandue, & agiſſant ſur preſque tous les organes, ne produit pas des effets auſſi frappans d'irritation que quand elle n'agit que ſur un ſeul organe, dont l'état comparé à celui des autres, rend les ſymptômes de l'irritation plus apparens ; & il réſulte de là un mal réel, c'eſt que l'on ſe trompe ſur la cauſe & l'on attribue à un tout autre principe ce qui dépend de cette humeur âcre. J'ai vû ſi ſouvent des maux de nerfs longs, invétérés, opiniâtres, qui dépendoient de cette cauſe, & que l'on traitoit par des méthodes directement contraires, que je ne puis trop inviter tous les Médecins à y faire la plus grande attention. Cette humeur âcre mêlée à toute la maſſe du ſang entretient tous les nerfs dans une eſpece d'irritation continuelle, qui leur donne la plus grande ſenſibilité, & en même temps entretient une eſpece de petite fievre habituelle ; les ſymptômes nerveux ſont plus ſenſibles, on ne voit qu'eux ;

on décide que la maladie eſt une maladie nerveuſe ; mais comme on ne voit aucune partie ſingulierement attaquée, que l'action d'un ſtimulant ne ſe fait pas remarquer évidemment ſur quelqu'organe particulier, on ne penſe point à un ſtimulant, on accuſe vaguement la foibleſſe des nerfs ; on fait peu d'attention au poulx, parce qu'on ſe perſuade que dans les maladies nerveuſes il n'eſt point un caractere ſûr, ou, ſi on le trouve trop vite, on attribue cette viteſſe à une irrégularité nerveuſe, on néglige par là-même le ſeul ſymptôme qui pourroit conduire à la vraye cauſe, & on la perd entierement de vue ; on donne des toniques, des fortifians, des calmans ; le mal empire, les nerfs s'irritent davantage, les ſymptômes nerveux ſont plus apparens ; on s'affermit cependant dans ſon idée & dans ſon traitement, & tout va de mal en pis ; je le répete donc, un ſang âcre eſt ſouvent une cauſe fréquente de maux de nerfs, quelquefois ſans fievre, ſouvent avec une petite fievre trop peu conſidérable pour que les ſymptômes fievreux ſoyent apparens, & cependant ſi l'on

perd de vue cette caufe, on nuit à coup fûr au malade; elle n'exige qu'un traitement, c'eft d'adoucir cette humeur âcre & de ralentir le poulx; je parlerai des moyens dans le chapitre du traitement; on eft frappé alors de la rapidité avec laquelle le mieux arrive, & l'on remarque conftamment que les nerfs ne fe calment qu'à mefure que le poulx perd de fa viteffe.

Mais la même humeur âcre produit encore des fymptômes abfolument différens, fuivant les différens organes qu'elle attaque; & en effet on comprend très-bien que les léfions du mouvement dans chaque organe doivent avoir des effets très-variés, foit que ces léfions y augmentent fimplement le mouvement, foit qu'elles le rendent irrégulier, foit qu'elles occafionnent des ferremens. M. GORTER a peint cette variété avec beaucoup de précifion & de netteté, & fon tableau doit être placé ici, " un irritant, dit-il, appliqué " au globe de l'œil occafionne, outre " la douleur & les phénomenes gé- " néraux (qui font la rougeur, la " tumeur) des larmes abondantes;

„ l'irritation des narines, une abondante sécrétion de mucosité & l'éternuement; en mettant des choses âcres dans la bouche, on fait cracher; en irritant la gorge, on donne des nausées, & en irritant l'estomac, on produit la cardialgie, des nausées, le vômissement; l'irritation des intestins occasionne des douleurs de colique ou un flux de ventre; celle du rectum le tenesme; celle des reins la nephretique, la suppression des urines ou leur trop grande abondance; celle de la trachée artere fait tousser; celle des poumons donne l'asthme; celle du cœur & des arteres des palpitations, des mouvemens irréguliers, la fievre; celle de quelque rameau particulier arteriel, l'inflammation; dans les organes sécrétoires & excrétoires, elle augmente les sécrétions, les suspend, les trouble, & produit quelquefois des liqueurs très-surprenantes (*k*)".

On a vû plus haut que quoique la structure de tous les nerfs fut sans dou-

(*k*) *Compend.* tr. 84. § 9.

te la même, la différente façon dont ils étoient développés dans les organes, les rendoit susceptibles de différentes sensations ; & cette varieté dans l'aptitude à recevoir certaines sensations s'étend sans doute à différentes parties du même organe, comme on le voit évidemment sur la peau dont les différentes parties n'ont ni le même degré, ni le même genre de tact. C'est cette différence qui fait que ce qui est stimulant doux pour un organe, est stimulant très-âcre pour un autre qui n'est pas destiné à en être stimulé habituellement, & c'est ce qui forme la différente réceptivité des organes, & ce qui fait qu'un corps très-insipide pour les nerfs de la langue peut irriter ceux de l'estomac, au point de donner des convulsions affreuses. M. WHYTT a très bien vu (*l*) que c'est par ce principe qu'il faut expliquer pourquoi certains levains épidémiques s'attachent les uns aux yeux, les autres à la gorge, à la poitrine, à l'estomac ; il a raison de donner beaucoup de part aux

(*l*) p. 121.

nerfs dans ce phénomene, mais il faut auſſi y faire entrer la conſidération des différentes humeurs qui tapiſſent les différens organes. C'eſt cette même cauſe qui explique pourquoi certaines épidémies attaquent les unes les enfans, les autres les adultes, les femmes, les vieillards; & l'on juge aiſément que dans ces cas la variété des humeurs contribue autant à la différence de la réceptivité que la différence dans l'état d'expanſion des nerfs.

§. 65. Le même inſtrument piquant pouſſé avec plus ou moins de force, produit des effets plus ou moins conſidérables; il en eſt de même d'un irritant quelconque; une humeur âcre portée ſur les organes avec beaucoup de force, y occaſionne de plus grands déſordres que quand elle y eſt portée foiblement, & voilà pourquoi dans la plupart des douleurs tout ce qui diminue l'action les ſoulage, tout ce qui l'augmente les irrite.

D'après ces remarques générales ſur les différentes circonſtances qui peuvent varier l'effet de l'âcreté, remarques qui peuvent s'appliquer à tous les irritans, on comprendra mieux

tous les symptômes qui peuvent dépendre des humeurs âcres, dont il seroit impossible de donner une liste exacte, puisque les différentes combinaisons des causes qui les produisent, peuvent tous les jours en produire de différentes ; & d'ailleurs cette liste seroit déplacée ici. Mais que l'âcreté soit une des principales causes prédisposantes & occasionnelles des maux de nerfs, c'est ce dont on ne peut pas douter, si l'on fait attention, 1°. à tous les effets que j'ai rapporté des poisons âcres ; 2°. à ce que j'ai dit des suites de la douleur qui est toujours un des principaux effets des irritans ; 3°. à la multitude de maux de nerfs qui dépendent trop évidemment d'une humeur âcre, pour qu'on puisse se le dissimuler ; aussi M. WHYTT dit positivement, qu'il a été convaincu par le nombre de faits dont il a été témoin, que les maux de nerfs dépendent souvent d'une matiere qui irrite le genre nerveux (*m*) ; il le prouve par deux observations ; l'une est celle d'un jeune garçon qui en-

(*m*) Chap. I. §. 1. p. 144.

enſuite d'une chute ſur la tête, eut pendant pluſieurs mois une ſucceſſion d'accidens preſque tous nerveux, & même de violentes convulſions qui ne ceſſerent qu'après des évacuations de pus par les narines & par l'oreille (*n*); l'autre eſt celle d'une fille âgée de vingt-cinq à trente ans, qui ayant arrêté des ſueurs qu'elle avoit tous les matins, enſuite d'une fievre d'accès irréguliere, fut attaquée d'une toux & d'une oppreſſion convulſives, de gonflemens hyſtériques avec des urines claires, d'étouffemens, de convulſions dans les cuiſſes, dans les jambes & dans preſque tout le corps; accidens qui durerent juſques-à-ce que la matiere âcre ſe fut dépoſée ſous l'aiſſelle où elle forma une tumeur inflammatoire, qui abcéda & laiſſa la malade parfaitement bien (*o*). GALIEN avoit déjà averti, d'après PELOPS, que la corruption ſpontanée des humeurs occaſionnoit des convulſions (*p*), & l'on a remar-

(*n*) Ibid.

(*o*) Ibid. 149.

(*p*) De locis affect. l. 3. ch. 7.

qué, dès les premiers tems de la médecine, que l'éruption de quelques boutons autour des lèvres terminoit les fievres d'accès, qui font une véritable maladie de nerfs; je viens de voir une éruption femblable, mais plus étendue, terminer chez un enfant de quatre ans & demi, affez cacochyme, des convulfions qui l'avoient attaqué cinq fois dans huit jours, & auxquelles il n'avoit jamais été fujet; & les exemples de convulfions, chez de plus petits enfans, terminées par l'éruption des croutes de lait, ou de la rache, ne font pas rares. Il n'y a rien de fi ordinaire que les convulfions produites au même âge par l'humeur de la petite vérole, de la rougeole, de la fievre écarlatine, au moment où elles ont infecté toute la maffe des humeurs, & ne font point encore forties, c'eft-à-dire immédiatement avant l'éruption; le premier bouton paroît & ordinairement les convulfions ceffent. Une étrangere qui étoit venue ici chercher du foulagement pour un état de convulfion affreux, & dont je reparlerai ailleurs, n'étoit tolerablement que

quand elle avoit quelque éruption, & ses nerfs étoient constamment d'autant mieux que sa peau étoit plus malade; on verra dans le chapitre de l'épilepsie cette maladie alterner avec une éruption très-forte.

J'ai soigné dans différentes circonstances une autre femme accablée de toutes sortes de maux de nerfs, qu'elle devoit à des remedes violens pris contre les opilations, & qui après avoir essuyé tous les accidens nerveux possibles pendant plusieurs semaines, quelquefois pendant plusieurs mois, se trouvoit tout-à-coup bien dès qu'il paroissoit une petite éruption, ou plutôt une légere rougeur à la peau dans l'intérieur du doigt auriculaire gauche. Est-ce donc, dira-t-on, ce peu d'humeur âcre déposé sur une aussi petite place qui occasionnoit tous ces accidens? Non; tout comme ce n'est pas la quantité de virus déposé dans le premier bouton varioleux, à peine sensible, qui produisoit un instant auparavant ces convulsions qui alarmoient toute une famille; mais c'est que ces éruptions n'arrivent que quand la nature irritée par l'humeur âcre l'a-

préparée à être expulſée, quand le ſpaſme de la peau finit, quand la liberté de la tranſpiration recommence, & quand en même tems l'action des vaiſſeaux ſe relâche ; ces changemens ſont frappans dans les éruptions des maladies aigues ; mais quoique moins ſenſibles dans les autres, ils n'en ſont pas moins réels, & ils n'échappent pas à ceux qui ſavent obſerver ; la coction eſt en grande partie faite, l'irritation ceſſe, l'évacuation critique commence, toutes les ſécrétions ſe faiſant mieux, le calme renaît.

J'ai vû un eccléſiaſtique extrêmement gouteux, & perclus par plus de nodoſités que je n'en ai jamais vû à d'autres, ſouffrir des douleurs dans toute la peau de la tête, ſi violentes, qu'elles épuiſoient ſa patience ; elles étoient accompagnées de légeres contractions convulſives dans tous les muſcles de ces parties, qui durerent pluſieurs jours, au bout deſquels il commença à paroitre des veſſies jaunes, nombreuſes, répandues principalement ſur le front & ſur les tempes ; à meſure qu'elles paroiſſoient, les douleurs diminuoient, mais ſi on ne les ou-

vroit pas d'abord, elles rongeoient la peau, & il est resté plusieurs cicatrices très-profondes (*q*); cette observation m'en rappelle une qui n'est pas parfaitement semblable, mais qui paroît aussi dépendre d'une humeur âcre & qui m'a été communiquée par M. CABANIS, qui observe aussi bien qu'il opere, & qui réunit dans le degré le plus rare toutes les parties qui font le grand chirurgien; un homme vint lui dire, si vous ne me guérissez pas, je vais me casser la tête pour me délivrer de la douleur que je ressens depuis quelques heures au dessus de l'œil; M. CABANIS examina la partie dans laquelle on ne voyoit aucun changement, si ce n'est peut-être un très-léger gonflement, & lui indiqua quelque léger remede; deux heures après, le patient vint le prier de le panser, en lui disant qu'il étoit

(*q*) KOENIG rapporte dans sa *lithogénésie* qu'une éruption de vessies grandes comme la paume de la main renfermoit une humeur si âcre, que la douleur jettoit le malade dans le délire. *Thes. medic. practit.* t. 3. p. 477.

guéri ; au milieu de la plus violente douleur, la peau s'étoit ouverte & le ſang avoit jailli ; il y avoit effectivement à la peau une petite ouverture qui ne paroiſſoit faite ni par un inſtrument tranchant, ni par contuſion. J'ai vû pluſieurs femmes qui ont alternativement des rougeurs & des chaleurs au viſage, des douleurs très-vives à la peau, des ſpaſmes intérieurs ou d'autres accidens nerveux qui ceſſent dès que la peau ſe couvre de boutons ; on voit évidemment que ces accidens que j'ai obſervé à différentes repriſes, dans leur degré le plus fort, chez une mere & une fille, dépendent d'une humeur âcre ; les eaux de Seltzer ont toujours gueri promptement la mere ; la fille chez qui le mal étoit plus paſſager avoit quelquefois un ſpaſme très-douloureux qui partoit de l'eſtomac & montoit juſques à la gorge, & qu'un peu de chocolat ſoulageoit d'abord. J'ai vû à la mere des rougeurs & des chaleurs ſubites dans tout le corps, comme l'on en a au viſage ; elle a eû quelquefois des rages de faim pendant quelques heures ; d'autres fois

des douleurs générales & aiguës dans toute la peau, que l'on ne soulageoit qu'en la pinçant aussi fortement qu'il étoit possible, ce qui lui faisoit un bien singulier, quoique le serrement eût été assez fort pour laisser pendant quelques jours l'échimose des contusions.

Feu M. ROSEN a vû l'humeur d'un pourpre chronique produire des spasmes violens du muscle crotaphite (r); & l'on voit dans une autre observation que le retard d'une éruption qui avoit accoutumé de se faire habituellement, produisit un spasme des doigts (s). VIRIDET a déjà averti que les vapeurs cessent souvent quand la goute survient, & il remarque fort bien que ces deux maladies ont souvent une cause commune, puisque l'on trouve quelquefois (on peut dire souvent) du tuf dans les articulations des femmes hystériques (t). J'ai vû en 1765, dans le comté de Neufchâtel,

(r) *Theses medico-practic.* t. 6. p. 195.
(s) BUNDELL *de rariorib. morb.* Goett. 1762. §. 10.
(t) Traité des vapeurs, 148. VILLIS a un chapitre tout entier sur les maladies

une jeune femme qui tomba peu de tems après ses couches dans des vapeurs accompagnées d'un délire continû, qui me parurent ne pouvoir dépendre que d'un âcre répandu sur le genre nerveux ; je lui conseillai les délayans les plus doux & les plus propres à rappeller la transpiration qui se faisoit mal ; au bout de quelques jours le miliaire parut, & dès cet instant les vapeurs & le délire cesserent. Des convulsions périodiques furent guéries par des sueurs périodiques aux époques où les convulsions devoient revenir *(u)* : les convulsions n'étoient donc dans ce cas que l'effet d'une humeur âcre, qui irritoit le genre nerveux, jusques-à-ce qu'elle se fut portée à la peau ou évacuée par les sueurs. J'ai traité un enfant de quatre ans sujet à la râche, qui parloit très-bien ; mais qui toutes les fois qu'il devoit se faire

spasmodiques produites par différens venins, un autre sur celles qui dépendent d'une âcreté fievreuse, un troisieme sur celles que produit l'âcre scorbutique.

(u) Hippocrates de inustionibus, p. 149. ouvrage de M. FERRAND.

une nouvelle éruption, perdoit presque entierement l'usage de la parole quelques jours à l'avance.

Le lait épanché, lorsqu'il n'a point encore formé de dépôt, irrite tout le genre nerveux & produit des vapeurs qui ne finissent que quand il s'est dissipé peu-à-peu par les évacuations, ou déposé sur quelque partie. Une Dame qui avoit depuis longtems une dartre au front qui disparut tout-à-coup, souffrit pendant huit jours les douleurs les plus âtroces dans toutes les parties de son corps; & l'on voit tous les jours les personnes sujettes à avoir des boutons au visage, n'être bien qu'autant qu'ils existent; dès qu'ils disparoissent, elles tombent dans la langueur, la foiblesse & différens accidens. On ne voit pas toujours, il est vrai, paroître des maux de nerfs marqués, mais il n'en est pas moins vrai que c'est l'irritation des nerfs, qui troublant la circulation, empêchant la nutrition, altérant les sécrétions & sur-tout la transpiration, occasionne tous ces dérangemens; & c'est une observation très-importante, & pas assez faite, que les mêmes causes

qui repercutent une humeur âcre, dérangent en même tems la transpiration, & que c'est à ce dérangement autant qu'à la disparition de l'humeur, qu'il faut attribuer les maux qui en sont la suite ; on remarque souvent que la peau seche pendant tout le tems que l'éruption a disparu, s'amollit quand les boutons reparoissent. L'application même d'une vapeur âcre peut produire des maux de nerfs fâcheux par la simple inhalation ; on trouve dans le *journal* des savans l'observation d'un homme qui ayant eu le bras exposé à la vapeur d'un puits méphytique, en devint paralytique (*x*) ; & le véridique VIRIDET rapporte un fait qui mérite d'être cité : " un Pasteur du voisinage m'ayant
„ dit qu'il connoissoit les fievres ma-
„ lignes par le frémissement qu'il
„ appercevoit aux doigts avec lesquels
„ il avoit pressé l'artere (*y*). Je dou-
„ tois de l'exactitude de sa remarque :

(*x*) *Journ. des sav.* 1667. p. 52. & BEHRENS select. diæt. p. 18.

(*y*) GALIEN avoit déja fait une remarque à peu près semblable.

„ peu de tems après j'eus occasion „ d'en connoître la vérité ; étant survenu au printems une fievre maligne accompagnée de pourpre, de „ transports au cerveau & d'un dévoyement, qui fut mortelle à bien „ des gens, je remarquai, après avoir „ visité mes malades, un engourdissement en l'un de mes bras, & quelquefois en tous les deux : ce qui „ m'obligea à ne toucher l'artere que „ d'une main ; alors j'apperçus, outre „ l'engourdissement du bras, un amortissement dans tout ce côté (z)".

§. 66. Si les humeurs âcres formées dans la masse du sang irritent assez le genre nerveux pour en procurer tous les dérangemens, avant que d'être déposées à la peau, leurs ravages sont bien plus considérables, quand après y avoir été déposées, elles l'abandonnent, & que repompées dans la masse du sang, où elles l'infectent de nouveau & produisent des symptômes universels, ou en se déposant sur quelque organe particulier, y occasionnent les accidens les plus fâcheux.

(z) *Des vapeurs*, p. 91.

Les ouvrages des observateurs sont pleins de maux de nerfs produits par des éruptions repercutées (a), & presque tous les chapitres de cet ouvrage en fournissent des exemples ; on en trouvera d'autres dans celui des metastases ; ainsi je me bornerai à en rapporter ici un petit nombre qui ne seroient pas placés si naturellement ailleurs. Un malade qui avoit depuis très-longtems une douleur fort vive à la jambe, & qui étoit en 1768 à Plombieres pour y prendre les bains, fut obligé d'en partir, peu de jours après y être arrivé, pour un voyage à Nancy, où on lui conseilla une application grasse & spiritueuse qui fit disparoitre les douleurs ; mais il fut attaqué d'un tremblement général, d'un bégayement, & d'un étourdissement tel, qu'il se croyoit au moment de prendre une attaque d'apoplexie ; il se hâta de retourner à Plombieres ; la douleur de jambe revint, & les ac-

(a) On peut en voir un grand nombre dans *Schenkius*, dans *Fabri* de Hil. den, dans RAYMOND traité des maladies qu'il ne faut pas guerir, & dans TRILLER *Nulla medicina interdum optim. medic.*

cidens nerveux cesserent dès qu'elle reparut; dans ce cas, le danger ne fut que passager, parce que l'humeur se reporta sur la partie dont on l'avoit chassée, & c'est ce qui rend cet exemple plus frappant, mais cela n'arrive pas toujours. M. MONRO vit un jeune homme attaqué d'une fievre éruptive, alors épidemique, à Edimbourg, l'éruption disparut tout-à-coup, & le malade eut des spasmes dans les entrailles & des convulsions dans tout le corps, avec une douleur aigue au doigt du pied gauche; cette jambe se paralysa, se gangréna, & le malade périt au bout de trois mois. (*b*) J'ai vû une fille qui eut tout le corps couvert d'une ébullition toute simple, qui rentra tout-à-coup, & dès ce moment elle conserva une oppression continuelle, & de tems en tems un spasme si violent au creux de l'estomac, qu'elle étouffoit si elle ne pouvoit pas pleurer ou crier. On voit par ces exemples qu'une humeur âcre peut donner des maux de nerfs affreux aux person-

(*b*) An account of inoculat. Edinb. 1765. p. 49.

perſonnes qui y ont le moins de diſpoſition; elle eſt tout-à la fois cauſe prédiſpoſante & cauſe occaſionnelle; mais ſouvent un ſang âcre ſans donner des maux de nerfs diſpoſe ſeulement les nerfs à être plus facilement affectés, parce qu'un ſang de cette eſpece ſuppoſe néceſſairement une nutrition moins bien faite, une mucoſité moins conſiſtante, & une légere irritation habituelle dans le genre nerveux. Dans cet état, une cauſe d'irritation qui n'auroit preſque pas eu d'action ſur d'autres nerfs, peut en avoir une très-conſiderable. On ſent auſſi combien il eſt important d'être très-circonſpect dans le traitement des maladies cutanées, & combien il importe, en traitant des malades attaqués de maux de nerfs, de ſavoir s'ils n'ont jamais été attaqués d'aucune maladie éruptive, puiſque les maladies de cette eſpece rentrées, ſont une cauſe très-fréquente de tous les accidens nerveux; en général on doit ſoubçonner une âcreté exiſtante, quand on trouve le poulx trop vite & la peau ſeche.

Ces diſparitions d'éruption tiennent ordinairement ou à quelques

causes d'affoiblissement, telles que les hémorragies, les diarrhées, la fatigue, l'inanition, les traitemens qui diminuent trop l'action des vaisseaux; ou à quelque passion de l'ame, soit qu'elle agisse en affoiblissant l'action nerveuse, comme le chagrin, soit qu'elle produise un spasme cutané; ou à quelque irritation dans les organes intérieurs; ou enfin à quelque circonstance externe, soit qu'elle soit accidentelle, comme le froid, l'humidité, soit qu'elle soit une erreur de traitement, comme dans le cas que j'ai cité plus haut, & dans une multitude de cas qui se présentent tous les jours, & offrent un nombre de malades victimes ou de l'ignorance officieuse de leurs amis, de leurs parens, de leurs voisins, ou de l'ignorance impardonnable de ceux même dont la vocation les oblige à être instruits de toutes les causes physiques qui peuvent nuire à l'humanité, ou de l'ignorance effrontée & fourbe de la tourbe des charlatans, engeance destructive, assasins tolerés, dont l'existence prouve à quel point la bonne police est encore éloignée de sa perfection dans

le plus grand nombre des Etats de l'Europe.

§. 67. On doit mettre dans la même classe que les éruptions rentrées, les écoulemens inveterés, soit naturels, soit artificiels, arrêtés tout-à-coup & sans les précautions nécessaires, ou qui cessent spontanément. STAHL cite le cas d'un ulcere au bras desséché qui occasionna des convulsions du même côté de la tête *(c)*; & tous les collecteurs d'observations en fournissent de cette espece; on en trouvera plus d'un exemple dans la suite de cet ouvrage.

§. 68. Une humeur très-âcre en irritant simplement les parties extérieures, sans aucun signe de resorption, peut occasionner des accidens nerveux fort graves. WILLIS cite l'observation d'une jeune personne de seize ans, à qui une chute de cheval occasionna une violente contusion au sein, qui au bout de quatre ans avoit dégeneré en tumeur cancereuse, si douloureuse & si sensible que la malade ne pouvoit dor-

(c) *De metaschematismis morborm* §. 71.

mir ni jour ni nuit, elle ne ſupportoit ni le plus léger tact, ni même le plus petit bruit ou les plus légeres ſécouſſes de la chambre ; bientôt cette partie devint un centre d'où il partoit des mouvemens convulſifs, qui ſe porterent d'abord ſur l'eſtomac & les hypocondres, enſuite, attaquant le cerveau même, ils la jettoient dans une aneſtéſie entiere qui étoit ſuivie des convulſions générales les plus violentes ; ces accès vagues & irréguliers ne l'attaquoient dans les commencemens, que quand quelque circonſtance occaſionnoit un redoublement de douleurs, mais enſuite ils devinrent habituels & l'attaquoient deux fois par jour (*d*). M. VISONI, célebre Médecin de Naples, a vû des convulſions, produites par l'irritation d'un cancer, ſi violentes que les articulations ſe luxoient (*e*), & l'on

(*d*) WILLIS ne donne point les détails de la cure, il dit ſimplement, après beaucoup de remedes inutiles, les bains de Bath lui firent du bien, elle ſe maria, eut des enfans & guérit peu-à-peu. *De morb. conv.* ch. 6.

(*e*) SARCONE *hiſtoria ragionata della*

trouve ailleurs d'autres exemples semblables.

§. 69. Je n'ai parlé de l'âcreté qu'entant qu'elle irrite & produit de la douleur ou des spasmes, mais il ne faut point perdre de vue que comme il y a des poisons qui donnent des spasmes ou des convulsions, & d'autres qui paralysent, de même il y a telle dégeneration des humeurs qui peut aussi paralyser; & si M. VISONI a vû l'humeur cancereuse occasionner des convulsions violentes, M. SENAC a vû cette même humeur repompée affoiblir entierement l'action des nerfs & occasionner des défaillances, comme les virus pestilentiels (*f*); ainsi la dégeneration des humeurs peut occasionner des accidens paralytiques tout comme des convulsifs.

§. 70. Fixée dans quelque partie intérieure, l'humeur âcre produit les mêmes accidens; on a vû dans la premiere partie l'effet des poisons appliqués à l'estomac, & les poisons ne

febr. epid. &c. p. 504.

(*f*) Liv. 4. ch. 3.

ſont qu'un irritant très-âcre ; & l'on a vû plus haut que des alimens ou des boiſſons âcres occaſionnoient toutes ſortes d'accidens nerveux. Les acides ſont ſur-tout l'âcre qui paroît le ſtimulant le plus incommode pour les nerfs de cette partie, ils les rendent quelquefois ſi ſenſibles que non-ſeulement les alimens un peu irritans, mais même tous les alimens, à quelque petite quantité qu'on les prenne, produiſent des ſpaſmes, des crampes, des douleurs atroces. On voit tous les jours les acides donner des convulſions violentes aux petits enfans, obſervation qui ſuffiroit ſeule pour prouver aſſez combien ils ſont irritans pour les nerfs, & il eſt très-ordinaire de voir des femmes à qui une petite quantité d'acide donne des douleurs vives dans tout le corps, dans les talons même ; des élancemens aigus, dans quelque partie ; des étouffemens qui leur font craindre de mourir ſur le champ ; des triſteſſes affreuſes, de l'humeur, de l'inquiétude, des inſomnies, des rongemens cruels dans l'eſtomac, une chaleur brulante à la gorge, accidens qui ceſſent au moment où elles rendent

une gorgée aigre, dont l'évacuation les fait paſſer ſur le champ du plus grand mal-aiſe au bien-être le plus complet. Les perſonnes qui ſont dans ce cas ne ſupportent point les alimens ſuſceptibles de s'aigrir facilement, tels que la plupart des végétaux comeſtibles que l'on peut diviſer en racines, en feuilles, en fruits & en graines; la plus petite quantité d'épinars, un quartier de pomme ou de poire, la moitié d'une pêche s'aigriſſent dans le moment & ſuffiſent pour occaſionner tous les accidens dont je viens de parler; le lait que l'on peut regarder comme une nourriture végétale, étant déjà un peu animaliſé, s'aigrit généralement moins que les autres végétaux, & j'ai même eſſayé pluſieurs fois, & preſque toujours avec le plus grand ſuccès, de le donner pour toute nourriture, à des perſonnes à qui des aigreurs opiniâtres occaſionnoient les accidens les plus graves, que tous les alimens incommodoient, que les remedes les plus doux irritoient. J'enviſageois dans ce cas les acides comme un vrai poiſon, & je traitais les malades comme

empoiſonnés; mais alors il faut abſolument ſe borner à ne prendre que du lait avec un peu de pain & de l'eau, qui eſt la ſeule boiſſon qui puiſſe leur convenir; le vin eſt dans ces cas là un irritant preſqu'inſoutenable; il augmente les aigreurs, il donne de l'angoiſſe, de la triſteſſe, & ſur-tout il augmente tous les maux de tête qui dépendent des aigreurs de l'eſtomac : M. ROBERT rapporte une obſervation que j'ai déja citée, qui prouve bien à quel point il irrite (*g*). Quelquefois les acides peuvent occaſionner des maux de nerfs très-forts ſans paroitre affecter l'eſtomac; j'ai vû une femme toujours bien portante, mais qui n'avoit cependant pas l'eſtomac très fort, attaquée tout-coup, après avoir mangé pendant quelque tems beaucoup de raiſins qui ne l'avoient point purgée, de douleurs exceſſives qui commencerent ſous l'épaule gauche, ſe répandirent ſous le ſein, monterent au cou, & occaſionnerent des mouvemens convulſifs dans

(*g*) *Obſervations de medec.* t. 2. p. 65. obſ. 58.

le bras & dans le visage du côté gauche ; les douleurs étoient si fortes que dans quelques instants elles la jettoient dans le délire ; & quoique le mal n'eut duré que trois jours, le bras au bout de six semaines n'avoit pas recouvré toutes ses forces. Eloignée des secours pendant l'accès, la malade s'étoit bornée à se faire frotter, & à boire des camomilles ; il est à présumer que des absorbans, ou même quelques alcalis pendant l'accès l'auroient considerablement abrégé.

On trouve dans WEPFER l'histoire d'une femme, qui ayant fait abus d'acides dans une couche, acquit une telle sensibilité des nerfs de l'estomac, qu'elle ne pouvoit plus prendre le moindre acide sans avoir un évanouissement (*h*), & pendant longtems elle ne put supporter aucun purgatif.

§. 71. Une autre cause d'irritation qui d'abord n'offre pas l'idée d'humeur âcre, & qui pourroit être placée parmi les causes méchaniques, ce sont les matieres glaireuses qu'on ne se-

(*h*) *De cicat. aquat.*

roit pas porté à croire un ſtimulus violent, mais qui en produiſent cependant tous les effets, ſoit qu'elles ſoyent dans l'eſtomac, ſoit qu'elles ſoyent dans les inteſtins; il paroît qu'elles irritent par leur volume, par leur poids, par l'âcreté qu'elles contractent quelquefois, & dont ſe plaignent ſi fort quelques-uns des malades qui en rendent; par la gêne qu'elles apportent à toutes les fonctions de l'eſtomac; peut-être par une eſpece de titillation, ſemblable à celle de quelque matiere huileuſe, qui eſt déſagréable aux nerfs; peut-être en gênant la circulation & les ſecrétions dans les parties qu'elles tapiſſent; ce qu'il y a de certain, c'eſt que de quelque façon qu'elles agiſſent, leur irritation ſur les nerfs eſt très-marquée, elles produiſent un ſentiment de mal-aiſe habituel à l'eſtomac, accompagné quelquefois d'un ſentiment de glace, d'autres fois d'un ſentiment de feu; une triſteſſe preſque continuelle, des rongemens, du dégoût, des nauſées, des vômiſſemens, des coliques; un ſentiment d'engourdiſſement dans tout le ventre, & quelquefois dans les ex-

trèmités ou inférieures, ou supérieures; on éprouve aussi des palpitations, des intermittences, des larmes intarissables, un changement singulier dans le visage, des insomnies opiniâtres, quelquefois un vrai délire, des convulsions même. VIRIDET vit une demoiselle chez qui ces matieres glaireuses s'étoient formées à la suite de chagrins & d'occupations, & à qui elles occasionnoient des vapeurs & des défaillances, "elle perdoit le sen-
„ timent tantôt d'une partie, tantôt
„ de l'autre, & quelquefois, de tout
„ le corps; sa voix s'arrêtoit tout-
„ à-coup, & elle ne pouvoit parler des
„ jours entiers; elle se guerit à me-
„ sure qu'il dissipa ces glaires par
„ des déterfifs & des évacuants de
„ tems en tems (*i*), & ensuite les
„ remedes nécessaires pour en préve-
„ nir la formation;" & il parle d'une autre dame travaillée cruellement d'une affection hystérique, & dont l'estomac étoit si endolori qu'il ne pouvoit souffrir aucun purgatif, quoiqu'il fût cependant nécessaire d'évacuer de tems en tems les matieres

(*i*) Tr. des vapeurs. p. 148.

glaireuſes, croupiſſantes; un jour dans un violent accès, il fallut lui donner un narcotique, " dont l'action cauſa un „ vômiſſement, pendant vingt-qua- „ tre heures, qui fut ſuivi d'un cal- „ me de plus d'un mois " ce bon „ ſuccès nous engagea dans la ſuite „ à lui réitérer, dans les mêmes oc- „ caſions, le même émétique qui con- „ tinua à produire la même évacua- „ tion & le même ſoulagement. (*k*).

M. WHYTT a vû un garçon de quatorze ans ſujet à un *chorea viti*, pour lequel on avoit employé inutilement pluſieurs remedes, & qui ſe guerit parfaitement par une diarrhée ſpontanée, qui lui fit rendre beaucoup de glaires durcies (*l*). Cette cauſe malheureuſement très-fréquente eſt en même tems très-opiniâtre, elle tient à un vice dans ces glandes, les plus ſimples de toutes, qui ſe trouvent dans la troiſieme celluloſité de l'eſtomac & des inteſtins, & qui ſont deſtinées à ſéparer cette fine mucoſité qui revêt toutes ces cavités; quand elles viennent à en ſéparer trop ou

(*k*) Tr. des vap. p. 220.
(*l*) p. 195.

d'une qualité trop épaisse, elle s'amasse, s'épaissit, s'altere, & produit tous les mauvais effets dont j'ai parlé ; les évacuants, sur-tout les émétiques soulagent pour le moment, cela fait que les malades les aiment, mais ils ne guerissent point, ni près de là ; & les Médecins éclairés les craignent avec raison; mais cette crainte doit avoir ses bornes ; & en interdire absolument l'usage, c'est exposer les malades à de longs traitemens, souvent très-inutiles ; ou les mettre dans le cas de recourir à des empiriques dont les évacuants violens les soulagent d'abord, parce qu'une évacuation étoit nécessaire ; & les jettent ensuite dans les maux les plus fâcheux, parce qu'après avoir agi d'abord sur les matieres glaireuses, ils continuent à agir sur la mucosité nécessaire, sur les nerfs même, & occasionnent des accidens funestes. Un premier émétique en faisant rendre beaucoup de glaires soulagea une femme sujette à des coliques habituelles, le second fit moins de bien, le troisieme la jetta dans des inquiétudes, des vapeurs, des défaillances

& des ſpaſmes dont elle mourut (*m*).

§. 71. Une bile trop âcre, ou qui en croupiſſant, ſe corrompt dans le duodenum, eſt encore un ſtimulus qui occaſionne très-fréquemment des maux de nerfs très-forts, ſoit en irritant ſimplement le duodenum, l'eſtomac, les inteſtins, & c'eſt en irritant ces organes qu'elle produit ſouvent dans les maladies aigues des convulſions qui ceſſent quand le malade a vômi quelques gorgées de liqueur amere, ſoit en repaſſant dans la maſſe du ſang. J'ai rapporté plus haut l'exemple d'un malade à qui des amas bilieux donnoient des accidens véritablement nerveux, & cela eſt très-ordinaire : non-ſeulement la bile, mais toutes les cacochylies amaſſées dans les premieres voyes, ſont une ſource féconde d'hypocondrie & des maux de nerfs les plus graves. M. WHYTT parle d'un enfant que quelques humeurs âcres dans les inteſtins jetterent dans des douleurs violentes de ventre & de tête, avec délire & perte de connoiſſance ; la

(*m*) Ib. p. 186.

faignée & les veffìcatoires ne lui firent rien, deux dofes de calomelas & de rhubarbe, qui lui procurerent quelques felles, le guerirent parfaitement (n).

J'ai vû une femme de vingt-fept ans que l'on traitoit depuis longtems pour des accès de convulfions fi forts, & accompagnés de fymptômes fi variés, que plufieurs perfonnes les croyoient épileptiques, ils ne l'étoient cependant point; & on avoit employé inutilement une multitude d'antifpafmodiques; au bout de quelques années elle vint ici; après un examen très-attentif, je crus être fûr que les nerfs n'étoient point fort délicats, que les humeurs n'étoient point âcres, & que les matieres amaffées dans les premieres voyes étoient la feule caufe du mal; des boiffons délayantes rendues purgatives par des laxatifs très-doux l'évacuoient confiderablement, & à mefure qu'elle étoit évacuée le ventre qu'elle avoit très-gros, diminuoit; les forces augmentoient & les accès devenoient plus rares,

(n) p. 197.

plus foibles, & ils disparurent tout-à-fait au bout de quelques mois. Une autre femme à peu près dans le même état, mais d'une constitution plus délicate, avoit les intestins si lâches qu'il s'y amassoit des quantités immenses d'excrémens qui formoient un volume prodigieux, que l'on auroit pu prendre pour des obstructions ; quand les amas étoient faits, elle avoit tous les accidens nerveux possibles, mais ils cessoient après des évacuations immenses qui la laissoient dans une foiblesse extrême ; on voit souvent des malades qu'une humeur bilieuse jette dans l'assoupissement, l'angoisse, l'oppression, symptômes qui cessent dès que l'on délaye cette humeur âcre par beaucoup d'eau simple, ou qu'on l'enveloppe par de légers farineux, tels que l'orgeat ; mais cette derniere méthode n'est qu'un palliatif auquel on ne pourroit pas recourir souvent sans danger, & la premiere n'est point suffisante ; la véritable cure consiste à corriger cette humeur par des boissons acides, ou à l'évacuer par des purgatifs doux.

Dans les sujets très-délicats, comme beaucoup de femmes hystériques

ou d'hommes hypocondres, il suffit d'une selle retardée pour produire des accès très-forts.

Dans les très-grandes chaleurs, j'ai vû les accès d'épilepsie revenir plus fréquemment, & à cette époque les urines étoient moins abondantes, fort chargées & fœtides, ce qui prouvoit que les humeurs étoient plus âcres & par là même plus irritantes.

Des humeurs âcres placées dans d'autres parties peuvent produire également des accidens nerveux, très-forts, dont on trouvera différens exemples dans le cours de cet ouvrage; on sait que la coqueluche ne dépend que d'une humeur âcre fixée sur les nerfs des parties qui sont le siege de cette maladie; & l'on trouve dans VIRIDET quelques observations qui méritent d'être rapportées, quoiqu'elles ne soyent pas de la plus grande justesse anatomique; la premiere est celle d'une dame âgée, qui depuis trois mois étoit travaillée jour & nuit d'une inquiétude dans une petite partie de la poitrine, qui dépendoit d'une âcreté épanchée dans un ganglion correspondant à cette par-

tie ; il croit que des maux de cette espece, des frémissemens locaux, dépendent de l'irritation de quelque plexus (*o*) ; & il attribue à une humeur glaireuse & très-âcre, déposée sur les muscles du bras droit, où elle formoit au dessous du coude, sans aucune rougeur ni tumeur, une ceinture de quatre travers de doigts accompagnée d'un sentiment continuel de froid ; il attribue, dis-je, au dépôt de cette humeur âcre, les accidens nerveux, très-variés, que la malade éprouvoit, & qui avoient tous leur centre dans cet endroit ; il en partoit tous les jours des sensations, comme de petites flammes, qui alloient jusques au bout des doigts avec des douleurs quelquefois si violentes, qu'il sembloit qu'on lui arrachoit les ongles ; si ce sentiment de flamme, au lieu de descendre, montoit du côté de la tête, il causoit quelquefois dans la machoire ou à la tempe le même sentiment que si l'on y eut enfoncé un fer rouge ; dans l'oreille, le même bruit que fait la chaine d'u-

(*o*) *Tr. des vapeurs.* p. 84.

ne montre montée en se cassant ; le mal passoit quelquefois de l'autre côté de la tête, & y produisoit les mêmes accidens ; la malade étoit tourmentée pendant deux ou trois heures de mouvemens convulsifs dans tout son corps ; au milieu du paroxisme elle avoit un appétit dévorant ; ensuite elle tomboit dans une espece de fureur. Elle fut délivrée de ces accidens par le vômissement d'une quantité prodigieuse de pituite fort claire (*p*). Il ajoute ailleurs que si elle soulevoit le bras, si elle parloit ou si elle chantoit un peu haut, ces mouvemens déterminoient un accès. Le même auteur vit un jeune paysan mélancolique, chez qui le siege du spasme étoit au dessous de la rate, dans une tumeur cutanée, large de quatre doigts & de deux lignes d'élévation, qui n'étoit point rouge, & ne lui faisoit que peu de douleurs ; il en partoit un

(*p*) Ibid. p. 151. Le remede qu'il employa étoit une infusion de *sedum* à fleurs blanches faite dans de la biére, dont elle prit tous les matins pendant dix jours deux verres qui lui firent rejetter une quantité prodigieuse de glaires acides. ib. 183.

ſentiment comme de fourmis, à l'exiſtence deſquelles l'imagination frappée du malade croyoit fortement, qui montoient au col, lequel groſſiſſoit conſiderablement; le viſage s'enfloit, ces deux parties devenoient livides, le malade alors craignoit d'être ſuffoqué; un quart-d'heure après, la chaleur ſe répandoit ſur la poitrine & ſur-tout le reſte du corps (*q*). Mais les glaires ne ſont jamais plus fâcheuſes que quand elles ſont le foyer d'un principe acide, qui acquiert alors une fixité étonnante, & contre lequel les abſorbans ordinaires échouent entierement; ſouvent même ils nuiſent, s'ils ne ſont pas joints à des ſels alcalis ou à quelques ſtimulus. J'ai vû cette combinaiſon de matieres glaireuſes & acides occaſionner des accidens effrayants à une fille dans la force de l'âge, mais dont l'eſtomac étoit mauvais de tout tems; les accidens commençoient par de l'angoiſſe au creux de l'eſtomac, il en partoit un ſentiment de chaleur qui montoit rapidement juſ-

(*q*) Ib. p. 157.

ques à la gorge, la langue enfloit rapidement & si fortement que la respiration & la tète s'embarrassoient; on avoit craint à différentes reprises qu'elle ne périt d'apoplexie ou d'étouffement; & on l'avoit saignée souvent dans les accès qui n'en devenoient que plus fréquens; il y avoit près de deux ans qu'elle étoit dans cet état quand elle vint me consulter; m'étant bien assuré de la cause du mal, je dirigeai le traitement uniquement contre cette cause, & à mesure que les glaires & les acides ont diminué, les accès se sont affoiblis, se sont éloignés & ont enfin totalement cessé; dès le commencement de la cure on n'a point réitéré la saignée.

Irritans méchaniques.

§. 73. Si les humeurs âcres peuvent irriter si fortement, des irritations méchaniques produites par des corps solides n'opereront pas des effets moins marqués; parmi ces causes on doit d'abord placer les vers, qui ne sont point la cause de tous les maux des enfans, comme on le croit tous les jours,

qui peuvent cependant occaſionner très-ſouvent des accidens convulſifs, tels que des rongemens, des coliques, des gonflemens, des vômiſſemens, des triſteſſes, des rires, des oppreſſions, des irritations, des irrégularités du poulx rares, de longues intermitences, des convulſions fréquentes & fortes, dont on verra des exemples ailleurs; un changement marqué dans les yeux, une dilatation frappante de la prunelle; quelquefois ils font loucher, d'autres fois bégayer, très ſouvent ils produiſent de longs maux de tête & des vertiges habituels : je rapporte ailleurs pluſieurs exemples d'épilepſie qui en dépendoient, & on trouve dans les obſervateurs pluſieurs maladies convulſives dont ils étoient la cauſe (r). Mon digne ami, M. BUTINI, ſi diſtingué par ſon genie, ſes connoiſſances, ſon art d'obſerver & ſes ſuccès, & qui j'eſpere ne tardera pas à faire part au public de ſes obſerva-

(r) *Journal de Med.* t. 34. p. 425. Boſch. p. 332. COTUNN *de ſedib. variol.* §. 33. *Hopit. milit.* t. 2. p. 468.

tions sur les maux de nerfs, & sur d'autres objets de pratique, observations qui seront un vrai trésor pour la médecine, m'a dit depuis l'impression du traité de l'épilepsie, qu'il avoit vû les vers produire cette maladie chez un cocher qui avoit l'air le plus fort & le plus robuste. J'ai rapporté dans *l'avis au Peuple* le cas d'un enfant à qui ils occasionnoient des douleurs si vives dans toute la peau, qu'on ne pouvoit pas le toucher; & VIRIDET parle d'une femme accablée de vapeurs, d'évanouissemens, de défaillances, qui tomba enfin dans une syncope de plus de quarante heures, & à laquelle aucun remede ne fit du bien, excepté un purgatif vermifuge qui lui fit rendre plus de cent vers & la guérit; " un remede semblable guérit une " femme travaillée de vapeurs pen- " dant le jour, & de frayeurs pen- " dant la nuit. (s) " C'est aux vers qu'il faut rapporter le cas de convulsions singulieres rapportées par JUNKER (t), & celui que l'on trouve

(s) *Traité des vapeurs.* p. 102.

(t) *De motibus terrificis quibusdam.* Hal.

dans le journal des savants ; & que l'on verra avec plaisir ici. " M. PERRAULT a vu une fille de vingt-deux „ ans, qui regulierement depuis deux „ ans avoit tous les jours, à une même heure, une violente convulsion qui se terminoit par un vômissement de vers avec quelques „ eaux. M. PERRAULT lui en vit „ rendre trente, elle en rendoit quelquefois davantage ; ayant remarqué que les remedes chauds qu'elle „ avoit pris avoient été inutiles, & „ ayant vu qu'en versant de l'eau froide sur ces vers il les tuoit d'abord, il „ la guerit avec de l'eau à la glace (u).

§. 74. On peut placer après les vers, les vents qui, quoique l'air soit un fluide, agissent réellement comme un irritant solide ; puisque ce n'est jamais que par la distension & la compression qu'ils occasionnent, qu'ils peuvent nuire ; & souvent leur irritation est assez forte pour produire les accidens nerveux les plus violens, surtout si les intestins sont naturellement délicats, ou s'ils sont déja irrités par

(u) *Journal des savans*, t. 4. p. 154. pour 1675.

par quelqu'autre cauſe ; ce qui arrive ſouvent, puiſque à moins que les flatuoſités ne dépendent d'un excès d'alimens ou de boiſſons trop venteuſes, ou d'une digeſtion qui ſe fait mal, elles ſont très-ſouvent la ſuite d'une humeur âcre qui produit des ſpaſmes dans les inteſtins. Quoique les vents ne ſoyent que l'effet d'une autre cauſe, il n'en eſt pas moins vrai qu'ils deviennent eux-mêmes cauſe & cauſe très-active, qui ſouvent exige des ſecours particuliers.

§. 75. Il n'y a aucun Médecin qui n'ait vû les coliques produites par les calculs biliaires occaſionner quelquefois des convulſions, & on en obſerve de fréquentes dans les coliques néphretiques. Les convulſions qui attaquent les enfans quand les dents pouſſent, appartiennent encore à cette cauſe ; & les dents gâtées dans un âge plus avancé peuvent également produire des maux de nerfs qui réſiſtent à tous les remedes, ſi l'on n'en découvre pas la vraye cauſe ; un enfant de neuf ans éprouvoit depuis ſept ou huit mois des mouvemens convulſifs de la machoire inférieure,

très fréquens ; très-forts ; très-alarmans, pour lesquels on avoit employé inutilement tous les antispasmodiques; un habile chirurgien de Lyon ayant eu occasion de le voir dans un voyage à Gex, se douta, en examinant la bouche, de la cause du mal ; il arracha les dents, & l'enfant fut guéri. J'ai vû quelquefois qu'à l'âge de sept ans, ou à l'époque de la seconde dentition, les enfans qui parloient le mieux, bégayoient pendant quelques tems. L'éruption des dernieres dents molaires, que l'on appelle ordinairement dents de sagesse, peut aussi occasionner des accidens nerveux très-graves; ALBERTI avoit déjà vu une fille de vingt-huit ans chez qui le temps de cette dentition fut accompagné de mouvemens convulsifs (*x*) ; & j'ai vu, sur la fin de ses jours, une personne à peu près du même âge chez qui l'éruption des deux premieres, avoit été accompagnée de douleurs de dents, de machoire, de tête, très-vives, & de convulsions fortes & fréquentes, qui

(*x*) ALBERTI *de dentibus serotinis*. Halæ 1737.

s'étoient dissipées presque sans secours; six mois après, l'éruption de la troisieme ramena les mêmes accidens, mais plus forts, les remedes violens déterminerent la fievre la plus fâcheuse, & au bout de trois mois la malade étoit dans une véritable étisie pulmonaire dont elle périt peu de jours après que je l'eûs vue; depuis l'éruption de la dent, les convulsions avoient fini.

Les excrescences osseuses, les tumeurs quelconques qui irritent ou le cerveau, ou les nerfs dans quelqu'autre partie, sont aussi des causes prédisposantes & occasionnelles des maux de nerfs. Une jeune fille Genevoise âgée de dix ans, éprouva pendant deux ans des convulsions très-violentes de tout le corps, accompagnées très-souvent de perte des sens; elle fut dix-huit mois aveugle, sans que l'on apperçût aucun vice dans les yeux; de tems en tems, elle étoit sourde, quelquefois muette, mais ses facultés intellectuelles ne souffrirent jamais, quoiqu'elle éprouvât continuellement des douleurs vives, qu'elle ne pouvoit souvent pas expliquer; tous les remedes

furent inutiles, & la superstition commençoit à accuser des causes sur-naturelles, quand la maladie parut se relâcher; la malade reprit un peu de forces, elle recouvra l'usage de tous ses sens, elle put marcher, elle sortit même; mais dans le moment où l'on commençoit à esperer, les douleurs revinrent plus aiguës & accompagnées de spasmes si forts qu'ils la tuerent le sixieme jour. Le cerveau étoit très-sain; les dérangemens des autres viscéres n'étoient pas de nature à occasionner tous les accidens qu'elle avoit éprouvé; mais la vraye cause du mal étoit une tumeur glanduleuse, & dans plusieurs de ses parties presque cartilagineuse, épaisse de deux pouces, large de cinq & de toute la longueur des vertebres lombaires, auxquelles elle étoit si adhérente, qu'on ne pût l'en séparer qu'en la déchirant totalement; composée de différens tubercules durs & pointus, elle irritoit les nerfs qui sortoient des lombes, & ceux des différens plexus du bas ventre, irritation qui produisoit & toutes les convulsions qui bouleversoient tout le corps & les spasmes

qui faisoient perdre la vue, l'ouïe & la voix (y). M. PORTAL rapporte le cas de Madame la Comtesse de Roye qui appartient aussi à cet article; elle se plaignoit de très-vives douleurs au bout du pied gauche, trois ou quatre heures après avoir mangé; tous les remedes externes & internes furent inutiles, & l'ouverture du cadavre fit voir que ces douleurs étoient produites par la compression que l'intestin colon & les fausses côtes, déplacées par un dérangement considerable de l'épine, produisoient sur les nerfs lombaires (z). On verra dans le chapitre de l'épilepsie cette maladie occasionnée par une petite tumeur cutanée de la grosseur d'un pois; & un homme fort gouteux ayant éprouvé de grandes douleurs de bras, elles se terminerent par une petite tumeur dure, appuyée sur le rayon, un peu au dessus du carpe & fort douloureuse; il eût, dès qu'elle fut formée, une si grande foiblesse dans

(y) MANGET lui-même, *Sepulch. anatom.* L. I Sect. 13. Append. obs 4. t. I. p. 339.
(z) *Mem. de l'Ac. Roy.* 1770. & 1772.

les jambes qu'il ne pouvoit pas marcher, & il étoit ſouvent attaqué de violens mouvemens convulſifs dans la machoire inférieure. On emporta la tumeur, & l'opération ne fut pas plutôt faite qu'il recouvra la faculté de marcher, & dès ce moment, il n'eut aucun retour de convulſions de la machoire. VIRIDET rapporte un fait dans lequel une bien plus petite cauſe produiſit des accidens vaporeux ; une étincelle tomba ſur le poignet d'un Médecin, la rougeur dura pluſieurs jours ; il s'y forma une croute qui ſécha & tomba ; il lui ſurvint des vapeurs, des inquietudes, des fatigues & une inſomnie fatigante qu'il ne ſavoit à quoi attribuer ; des chaleurs paſſageres qu'il éprouvoit quelquefois dans l'endroit brulé le porterent à y ſoubçonner quelque levain âcre ; quoiqu'il n'y eut point d'élévation, il voulut ouvrir la cicatrice, il en ſortit la groſſeur d'un pois de matiere blanche, & tous les accidens ceſſerent (*a*).

(*a*) VIRIDET *vapeurs*. p. 90.

Sensibilité maladive de quelques parties.

§. 76. J'ai dit qu'une troisieme cause d'irritation étoit l'extrême sensibilité de quelque partie qui ne pouvant pas supporter les impressions inévitables les plus douces pour les mêmes organes sains, se trouve dans un état d'irritation continuelle; cette irritation donne au genre nerveux la plus grande mobilité, & souvent il en résulte des maux de nerfs très-graves. Cette disposition peut être ou native, ou l'effet d'une lésion accidentelle, mais actuelle, ou l'effet d'une lésion passée. GALIEN parle d'un malade qui avoit une douleur continuelle à l'estomac, & il l'attribue à un sentiment trop exquis des nerfs (*b*); remarque bien importante, & qui mieux connue & bien appliquée par les Médecins des siecles suivans, auroit épargné beaucoup de remedes & beaucoup de maux à un grand nombre de malades.

Je connois deux femmes qui ne

(*b*) *De sanit. tuend.* l. 6. ch. 10. Chart. t. 6. p. 177.

peuvent prendre aucun purgatif ; ſans éprouver preſque d'abord après des douleurs de tête ſi fortes qu'elles en empêchent l'effet ; & ce ſymptôme dépend uniquement de la ſenſibilité des nerfs de l'eſtomac ; c'eſt à cette ſenſibilité extrême que l'on doit rapporter le cas de cette Dame qui ne pouvoit ſoutenir que des marons, & vômiſſoit tous les autres alimens ; & je fus conſulté, il y a vingt ans, par un Neufchatelois qui depuis une fievre avoit conſervé une toux violente & des vômiſſemens, qui rares d'abord, étoient enfin devenus habituels ; il ne gardoit plus ni alimens ni boiſſons, & il n'y avoit aucun remede ſpiritueux, aromatique ou amer qu'il n'eut eſſayé ; ſes nerfs avoient en même tems acquis une grande ſenſibilité ; tout l'émouvoit, il étoit maigre, foible, tremblant ; après l'avoir examiné attentivement, je crus ne pouvoir accuſer que le trop de ſenſibilité des nerfs de l'eſtomac, à laquelle il y avoit peut-être une diſpoſition native que la fievre & les remedes employés pour la combattre avoient augmentée, & que le traitement deſtiné à arrêter

les vômissemens avoit porté à cet excès ; je lui défendis tous les remedes, & lui conseillai de ne se nourrir que de farineux & de ne boire que de l'orgeat ; il n'avoit jamais pu soutenir le lait ; ces secours lui réussirent si bien que dès le premier jour il vômit moins, & il fut guéri le quinzieme. WEPFER guérit aussi par l'usage de l'orgeat un hoquet invétéré qui avoit résisté aux autres remedes (c).

§. 77. Les parties les moins délicates peuvent le devenir trop par quelque cause d'irritation dont l'impression ne se dissipe jamais parfaitement ; on verra plus bas que les remedes violens produisent souvent cet effet, & toute autre cause d'irritation peut le produire. J'ai vu à Soleure un Chanoine qui, ayant eu à l'âge de vingt-trois ans, une colique affreuse pour avoir mangé trop de concombres, avoit conservé depuis lors, & il y avoit dix-huit ans, un sentiment douloureux dans la partie, qui avoit été le siege de la colique ; il part souvent de ce point des

(c) *De cicut. aquatic.* p. 83.

ſpaſmes qui montent à la poitrine, à la gorge, à la tête, avec beaucoup d'angoiſſe & de douleur; ſouvent au milieu d'une ſelle, il ſurvient une conſtriction ſpaſmodique de l'anus qui la ſupprime totalement; & des exemples analogues, mais moins graves, ſont très-fréquens.

§. 78. GARENGEOT parle d'un jeune homme qui ayant eu la pierre & en ayant beaucoup ſouffert, conſerva même après l'opération une ſenſibilité exceſſive dans tout le corps.

§. 79. Une ulceration dans quelque partie interne peut auſſi occaſionner des accidens très-graves; M. RAULIN cite le cas d'un homme ſujet à des vapeurs ſpaſmodiques & convulſives qui partoient de l'eſtomac; on le traita par des purgatifs réitérés; le mal empira, la region épigaſtrique devint douloureuſe & ſe méteoriſa; on voulut encore lui faire prendre, malgré M. RAULIN, de l'eau de caffe qui occaſionna des mouvemens convulſifs, des vômiſſemens & de ſi grandes agitations qu'on crut le malade près de ſa fin; peu de jours après, il rendit par le vômiſſement

une portion de la membrane veloutée, & quelques autres portions encore dans la suite; il y eut une vraye supuration, & un ulcere; alors les nerfs de l'estomac étant à nud, les vapeurs convulsives, les foiblesses & les syncopes se succederent jusques à ce qu'elles fussent terminées par la mort (*d*). Une jeune fille éprouvoit des douleurs vives sous les fausses côtes gauches, avec de fréquens mouvemens convulsifs; cet état dura six semaines, au bout desquelles elle mourut, & l'on trouva le diaphragme attaqué de plusieurs ulcerations, à l'irritation desquelles on n'hésita pas d'attribuer les convulsions (*e*); & l'on voit dans M. MORGAGNI (*f*) des accidens nerveux très-graves qui dépendoient d'un simple vice de la tunique interne de l'aorte, & qui prouvent quelle influence peut avoir sur tout le genre nerveux l'irritation d'une seule partie. L'on peut aussi rap-

(*d*) *Traité des vapeurs*. p. 146.
(*e*) *Sepulchret*. L. I. Sect. 13. obs. 24. t. I. p. 330.
(*f*) *De sedib. morb.* t. 2. p. 236 & 37.

porter ici les accidens nerveux qui dépendent des vices du cœur, des oreillettes, ou des grands vaisseaux; accidens qui sont quelquefois très-marqués, mais qui souvent se confondent avec ceux qui dépendent du dérangement de la circulation.

Des remedes trop violens.

§. 80. Parmi les causes des maux de nerfs, il faut compter les remedes violens, & il est triste de pouvoir dire qu'après les passions, c'est peut-être celle qui en produit le plus. Un émétique ou un purgatif trop forts ou mal indiqués sont de vrais poisons, en ont tous les effets, & nuisent aux nerfs de plusieurs façons. 1°. Par l'irritation actuelle, ils produisent quelquefois des convulsions violentes; & une forte attaque de convulsion laisse dans les nerfs une disposition à la convulsibilité, qui fait que dans la suite la plus légere cause reproduit les accès. 2°. L'évacuation prodigieuse qu'ils occasionnent dispose aux maux de nerfs, comme toutes les causes affoiblissantes, & peut-être qu'il se perd

alors une grande quantité d'esprits animaux. 3°. En détruisant la mucosité des premieres voyes, ils laissent les nerfs de ces parties à nud, & par là-même excessivement sensibles. 4°. Les autres désordres qu'ils peuvent laisser dans l'œconomie animale, sur-tout le dérangement des digestions conduisent à ces mêmes maux : aussi les grands accidens nerveux produits par cette cause sont extrêmement fréquens, & je dois le réiterer, un très-grand nombre de maux de nerfs sont l'effet des remedes. Je parlerai des émétiques & des purgatifs, avant que de parler des simples alterans. J'ai été consulté par une femme qu'un émétique trop fort au commencement d'une fievre catarrale, mit dans l'état le plus triste pendant quatre mois ; la lumiere, l'odeur la plus foible ; le plus petit bruit, le plus léger mouvement la mettoient au non plus ; dès ce moment elle a été sujette à de très-fréquens étouffemens, & elle rapportoit à cette époque l'origine des maux pour lesquels elle me consultoit 30 ans après. Une autre femme jeune & bien portante ayant eu une

frayeur, ſur l'eau qui lui occaſionna quelques dérangemens, pour leſquels on conſulta un homme qui réuniſſoit un peu de réputation & beaucoup d'ignorance, prit onze émétiques en aſſez peu de jours, & tomba dans une mobilité ſi exceſſive qu'elle ne pouvoit plus ſupporter aucune impreſſion ; ſon état n'étoit tolerable qu'autant qu'elle étoit immobile au fond de ſon lit, dans une chambre complettement obſcure, & où il n'y avoit perſonne ; le ſervice indiſpenſable ſe faiſoit par une ſeule garde qui étoit obligée de ſe déchauſſer, quoique le plancher fût couvert de pluſieurs tapis les uns ſur les autres ; on la ſervoit ſans aucune lumiere ; les manches des cueillers étoient garnis pour éviter le bruit & le froid ; l'haleine de ſa garde lui occaſionnoit des douleurs & des mouvemens convulſifs ; il n'y avoit qu'un certain degré de tiedeur auquel les alimens & les boiſſons lui fuſſent ſupportables ; un peu au-deſſus ou au-deſſous ils lui donnoient des ſpaſmes par l'impreſſion douloureuſe qu'ils occaſionnoient dans la bouche ; une quantité un peu trop

forte donnoit des ſpaſmes d'une autre eſpece par l'irritation de l'eſtomac ; cet état dura très-longtems & l'a rendue languiſſante pour le reſte de ſes jours. La femme de chambre d'une Dame dont j'ai déja parlé pluſieurs fois, ayant pris d'un chirurgien, à la campagne, pour des maux d'eſtomac, du tartre émétique, elle éprouva des douleurs atroces, des évanouiſſemens, des convulſions affreuſes; étant conſulté d'abord, je conſeillai un mélange d'eau & de lait, dont l'uſage arreta les accidens, mais elle reſta ſi foible pendant pluſieurs jours, que quoiqu'elle parût bien auſſi longtems qu'elle étoit couchée, les mêmes accidens reparoiſſoient ſi elle vouloit ſeulement s'aſſeoir ſur ſon lit; une forte décoction de racine d'althea & de grande conſoude la rétablirent paſſablement; mais l'ayant revûe quelques années après, elle me dit qu'elle n'avoit point repris ſa premiere ſanté; & il y a eu dans un village de ce pays une robuſte payſanne, qu'un purgatif pris d'un charlatan, mit dans un état ſi violent, qu'elle a fini ſes jours au bout de plus de vingt ans, dans un lit d'où elle n'avoit pas pu ſortir

depuis ce moment. J'ai vû une Dame de Remiremont à qui des pilules composées d'aloës, de rhubarbe, de diagréde, & de gomme ammoniac, avoient laissé un tremblement qu'elle conservera vraisemblablement toute sa vie, & la Dame dont j'ai parlé comme victime du mariage & du nourrissage, étant encore trop jeune, eut après une très-petite dose de rhubarbe, des évacuations prodigieuses, des douleurs très-vives, des spasmes, & tomba dans une délicatesse si grande des sens, que toutes les sensations étoient douloureuses; il lui en coutoit de voir, d'entendre, de gouter, de sentir, de toucher; un purgatif plus doux que la rhubarbe, la crême de tartre ordonnée pour une petite fievre, qui vraisemblablement étoit nerveuse, à un homme fort hypocondre, le jetta dans un état violent de douleurs & de convulsions.

§. 81. Les premieres observations font voir les purgatifs violens cause prédisposante & occasionnelle des maux de nerfs les plus fâcheux; les dernieres prouvent que quand le genre nerveux est déjà extrêmement mobile, &

que les purgatifs ne peuvent pas détruire la cause de la mobilité, ceux même qui passent pour les plus doux, produisent souvent des effets fâcheux; les eaux minerales même, si vantées dans les maux de nerfs, peuvent nuire; il arrive souvent que prises sans nécessité par des personnes bien portantes; elles leur occasionnent des vapeurs, des baillemens, de l'ennui, des rongemens, une mobilité considerable (*g*); & en général les purgatifs conviennent si peu, quand on a le genre nerveux un peu délicat, que j'ai vû très-souvent un homme qui, toutes les fois qu'il se purge, a pendant tout le jour la sensibilité d'un enfant délicat, ou d'une femme vaporeuse; tout événement est pour lui un chagrin, & il est totalement incapable de raisonner. Une femme qui étoit venue ici pour sa santé, n'avoit eu de maux de nerfs qu'après un engorgement des glandes du cou, pour lequel, après quelques autres remedes on lui ordonna les

(*g*) MANDEVILLE rapporte les mauvais effets de celles d'Epsom dans un cas de cette espece, p. 12.

eaux de Vals, dont quatre verres lui donnerent des douleurs horribles dans tout le corps & une angoiſſe inexprimable, qui lui laiſſa les nerfs très-délicats ; auſſi quelque tems après, le chirurgien lui ayant annoncé qu'il faudroit faire une inciſion, la frayeur lui donna pendant deux heures les convulſions les plus violentes avec les mêmes douleurs, & l'opération ne ſe fit point ; au bout de quelque tems, la nature amena une ſalivation très-abondante qui fondoit journellement la glande, mais qui étoit âcre & par là même incommode ; la malade ſe plaignit des ulcerations qu'elle avoit dans la bouche ; on lui ordonna un purgatif, ſans refléchir combien il étoit dangereux de troubler cette criſe, & combien aiſément les criſes ſe dérangent chez les gens fort délicats ; pendant l'opération même du purgatif, la ſalivation ſe ſupprima tout-à-coup, la glande revint plus conſidérable qu'elle n'avoit été, & duroit encore au bout d'un an. SYDENHAM avoit déja averti que les purgatifs nuiſoient aux hypocondres, ils détruiſent en quelques heures, dit-il, ce que l'on

a gagné en quelques ſemaines, & M. BOERHAAVE précautionne contre leur uſage dans les vapeurs; il eſt aiſé, dit-il, de ſe tromper dans ce cas; les malades ſe plaignent qu'elles ſentent un poids dans les organes de la digeſtion, ce qui ne dépend ordinairement que de quelque léger ſpaſme qui arrête quelque portion d'air ou d'alimens; elles preſſent les Médecins de leur donner quelque purgatif, & s'ils ont cette foibleſſe, ils voyent, mais à tard, quels mauvais effets il en réſulte (h). J'ai vû une femme délicate, qui après l'effet d'un purgatif, tomboit toujours dans un aſſoupiſſement aſſez long & aſſez conſidérable; & SYDENHAM avoit bien vû que cet aſſoupiſſement, ſuite de l'ataxie que les purgatifs produiſent, pouvoit devenir funeſte aux vieillards, & devoit rendre très circonſpect ſur leur uſage. M. de HAEN avertit de leur danger pour les hypocondres (i). STAAHL a vû un malade délicat mourir des ſpaſmes que produiſit un purgatif

(h) *De morb. nervor.* p. 172.
(i) *De hemorroidib.* p. 72.

âcre. BAADER parle d'un autre chez qui un émétique antimonial produisit l'épilepsie & une mobilité excessive (*k*). VIRIDET rapporte deux exemples frappans; l'un est celui d'un artisan à qui on avoit donné un purgatif qui ne l'évacua point, mais occasionna un spasme si violent des bras & des jambes, qu'il étoit au désespoir, & prioit ce sage Médecin que l'on avoit appellé, de lui faire couper ces parties; les remedes le guérirent promptement; mais peu de tems après, une fille de chambre prit par précaution un purgatif qui causa un spasme si violent qu'elle en mourut en un quart-d'heure (*l*); & M. LORRY rapporte dans son excellent ouvrage sur la mélancolie, deux exempls beien plus effrayans que ceux dans lesquels on a été tué promptement, puisque la mort ne vint qu'après un long tems de maux les plus affreux : j'ai vû, dit cet habile Médecin, la mé-

(*k*) Observationes. obs. 22. p. 107.

(*l*) *Trait. des vap. p.* 192. il cite au même endroit un troisieme exemple d'un homme mort dans l'action de l'émétique.

lancolie nerveuſe, au plus haut degré, produite par un ſeul purgatif, chez un homme de lettres, qui s'étant plaint de langueur d'eſtomac à un Apoticaire, en reçut une poudre purgative qu'il devoit prendre en ſe couchant, & qui produiſit des douleurs atroces dans l'eſtomac & bientôt après dans les inteſtins. Il en réſulta des vômiſſemens énormes, & un flux de ventre, accompagné de douleurs qu'on ne peut pas décrire, ſi violent qu'on auroit cru que le malade ſe fondoit en entier; le bas ventre ſe ſerra, les hypocondres s'enflerent, & le malade ayant perdu ſa mémoire & ſon imagination, reſta preſqu'imbecile; il ne ſortoit d'une eſpece de léthargie que pour ſe livrer à une colere & à des cris affreux; ſes yeux ſe caverent entierement, ſes narines étoient ſerrées, ſa maigreur affreuſe, & vrai ſquelette, il vécut deux ans dans cet état miſerable, ne ſentant ſon exiſtence que quand il éprouvoit les douleurs du ſpaſme (*m*). Le ſecond exemple

(*m*) *De melancolia* t. I. p. 122.

eſt, s'il eſt poſſible, encore plus cruel. Un homme de lettres, âgé d'environ ſeptante ans, que différens revers de fortune avoient jetté dans un état de triſteſſe, mais ſans maladie, ſe plaignit pendant une couple de jours d'une douleur médiocre d'eſtomac, *(n)* pour laquelle il conſulta un Apoticaire, qui ſans aucune préparation, ſans aucune direction, & uniquement pour vendre ſon remede, lui donna deux doſes d'un purgatif aloëtique dont il devoit prendre la ſeconde, ſi la premiere n'operoit pas ſuffiſamment; la premiere n'opera point & le malade dîna; après dîner, il éprouva une douleur très-vive dans les inteſtins, qui ſe calma & qui revint à différentes repriſes; ennuyé de cet état, il avala la ſeconde doſe qui fut à peine arrivée dans l'eſtomac, qu'elle produiſit la ſcene la plus cruelle. Les douleurs de ventre ceſſerent, & fi-

(*n*) C'étoit ſans doute cette eſpece de douleur ſi bien caractériſée dans le paſſage de M. BOERHAAVE que j'ai rapporté plus haut, & qui doit toujours être préſent à tous les Médecins.

rent place à un mal de tête si affreux *que je vis*, dit M. LORRY, *& je ne l'ai vû qu'alors, les cheveux se dresser véritablement sur la tête* (o); il appelloit-la mort à grands cris. L'huile d'amandes douces, les bouillons de poulet & les émulsions calmerent les douleurs, & lui firent rendre des excrémens durs & noirs, mais il resta dans un délire triste, & une constipation opiniâtre, & s'il avoit quelque selle naturelle, c'étoient encore des matieres dures & noires; si on le purgeoit, il rendoit de la pure bile jaune; & le reste de sa vie fut partagé entre deux états qui se succedoient alternativement; le premier étoit une fureur violente, accompagnée d'hurlemens semblables à ceux d'une bête féroce; le second étoit une imbécillité accompagnée d'un regard farouche, de mots prononcés à demi voix, d'une disposition prochaine à la fureur. Enfin au

(o) J'ai vû le même spectacle, plusieurs fois, sur un enfant de sept à huit ans; quand il se fâchoit, ses cheveux se dressoient aussi fortement que les poils sur le cou d'un chien.

bout de trois ans, une fievre accompagnée de vômissemens de sang, termina cette triste carriere (*p*). Il semble que ces deux seuls exemples devroient suffire pour déterminer toute la vigilance de la police sur la distribution des remedes; la sureté des maisons & des lits des malades est plus importante que celle des grands chemins, parce que les assassins domestiques n'ayant à craindre ni la résistance de celui qu'ils attaquent, ni les châtimens de la justice, volent & tuent avec la plus grande effronterie. Après avoir fini cet article, j'ai reçu une consulte pour une Dame d'Orléans, qui ayant gardé une fluxion sur les yeux, à la suite de la petite verole,

eut

(*p*) Ib. 322. On trouve aussi de violentes convulsions après un fort purgatif dans ANDRÉE, cas. 19. p. 152. Tous les recueils d'observations en contiennent. WEPFER a vû un tempérament absolument ruiné par le verre d'antimoine, *de cicut. aquat.* p. 258. VIRIDET cite un homme à qui un purgatif violent donna des convulsions, & un serrement de gosier qui fit craindre sa mort pendant plusieurs heures. *Du bon chile*, p. 454.

eut recours à un charlatan, *dont les remedes guerirent les yeux aux dépends de la poitrine* ; il ſurvint une toux à laquelle ſe joignit bientôt après une oppreſſion très-forte, pour leſquelles un autre charlatan à urine lui donna des remedes chauds & incendiaires qui aggraverent le mal ; à celui-ci en ſucceda un troiſieme, qui lui fit prendre un purgatif dont l'effet fut de lui donner pendant trois jours des convulſions qui faiſoient craindre à chaque inſtant qu'elle ne ſuccombât.

§. 82. Les lavemens irritans, ne ſont point indifférens pour les perſonnes qui ont le genre nerveux délicat. Une femme hyſtérique qui étoit fort conſtipée ayant employé inutilement différens ſecours pour ſe relâcher, prit enfin un lavement dans lequel il y avoit une dragme de feuilles de tabac ; elle éprouva bientôt des douleurs de ventre affreuſes ; il ſurvint des angoiſſes, des défaillances, & elle mourut au bout de quelques heures (*q*).

§. 83. Les émétiques & les purga-

(*q*) *Acta phyſic. Helvet.* t. 5. p. 330.

tifs ne font pas les feuls remedes qui peuvent occafionner des accidens très-graves. FABRI de *Hilden* a vû un remede anti-gouteux qui au bout d'une heure fit perdre la vue, enfuite l'ouïe, la voix, l'intelligence, & tua au bout de trente-deux heures (*r*). M. MORGAGNI vit des effets terribles du mercure doux ordonné par un charlatan à un enfant, qui au bout de peu d'inftans, perdit la vue & tomba dans des convulfions accompagnées d'accidens finguliers que je placerai dans un autre chapitre. (*s*) & je rapporterai en parlant de la paralyfie, l'état affreux dans lequel un fpécifique fameux mit une jeune fille inoculée à Paris. Un Médecin éclairé m'a dit avoir vû deux femmes, l'une fort jeune, l'autre d'un âge mûr, à qui l'ufage de l'éponge donna des convulfions (*t*); & il peut fe trouver des nerfs fi fenfibles qu'une dofe ordi-

(*r*) *Oper. omnia* Præfat. p. 3.
(*s*) *De fedibus & cauf.* ep. 10. §. 16 t.2.p. 41.
(*t*) Le remede étoit fans doute mal préparé, ou les malades extrêmement délicates; il y en a qui ne foutiennent aucun remede fondant; mais cet effet & beaucoup

dinaire de nitre leur donne des accidens convulsifs; M. ALEXANDER en rapporte un exemple frappant (u); il est très-ordinaire de trouver des personnes à qui il donne des coliques, & j'ai dit ailleurs qu'un inconvénient dans l'usage continué des sels neutres, c'est qu'ils occasionnent des anxietés au creux de l'estomac. Un officier françois à qui l'échauffement, l'épuisement, l'ardeur du soleil pendant une marche de plusieurs heures, avoient occasionné quelques accès de mouvemens convulsifs qui lui laissoient sur la peau quelques taches livides, suite si fréquente & si naturelle du spasme, ayant consulté sur son état, ces taches persuaderent qu'il avoit le scorbut, & on lui fit prendre le vin de Mouret, antiscorbutique âcre, dont l'usage le jetta dans les maux de nerfs les plus cruels, qui exigerent

d'autres dont on charge l'éponge, ne doivent point en empêcher un usage sage, puisqu'elle est le remede le plus sûr, & même un remede assez sûr dans le traitement des goëtres; je l'employe très-souvent sous différentes formes, suivant le différent état des malades.

(u) *Experimentals essays.* p. 160.

dix-huit mois du traitement le plus régulier & le plus exact. VIRIDET a vû les sels volatils mettre à l'agonie une femme à qui l'on en avoit ordonné dans une colique hystérique ; (x) & plus d'une fois des potions spiritueuses ordonnées dans des cas convulsifs, produits par des causes qui exigeoient d'autres secours, ont occasionné des accidens très-graves, que l'on attribuoit à l'insuffisance du remede, & auxquels on opposoit des doses redoublées, qui ont aggravé & perpétué des maux qui abandonnés à la nature, auroient été légers & passagers.

§ 84. Les irritans même externes peuvent devenir causes de maux de nerfs, & il y a peu de Médecins qui n'aient eu occasion de voir quelqu'accident nerveux occasionné par l'application imprudente des vessicatoires à des personnes à qui ils ne convenoient pas. J'ai vû un homme naturellement très-robuste à qui on avoit appliqué un si grand nombre de vessicatoires dans une fievre inflammatoire, que deux ans & demi après, quand il vint dans ce pays, il étoit encore

(x) p. 191.

tourmenté par la ſtrangurie, par de fréquens évanouiſſemens convulſifs, & par une telle mobilité dans les muſcles du cou, que s'il le tournoit un peu vite, ceux qui ſervoient à ce mouvement entroient en ſpaſme, & retenoient le cou tourné douloureuſement pendant quelque tems. Il ſeroit aiſé, mais inutile, de groſſir conſidérablement ce martyrologe, je ne reparlerai même point ici des poiſons dont j'ai ſuffiſamment décrit les effets plus haut; ils nuiſent comme les remedes violens, & les impreſſions qu'ils laiſſent ſont preſque indélébiles; il y a peu de Médecins qui n'ait vû des maux de nerfs, ſuite de poiſons, qui ont affoibli tout le genre nerveux, détruit les digeſtions & dépouillé l'eſtomac & les inteſtins de leur mucoſité.

Je paſſe à une autre cauſe de maux de nerfs, ce ſont les léſions occaſionnées par les accidens externes, tels que les chutes, les coups, les meurtriſſures, les conſtrictions, les attitudes; mais je crois devoir, avant que de quitter l'article des remedes âcres, rappeller ce que j'ai dit ailleurs de l'application continuelle à

des nerfs très-sensibles, d'un irritant, que la mode dépouille de tout ce qu'il a de rebutant, pour lui prêter des agrémens factices qui le rendent l'idole de ceux même à qui il fait le plus de mal; car croire que le tabac soit une poudre innocente, c'est une erreur que des faits journaliers démentent; des hommes hypocondres, des femmes foibles, délicates, vaporeuses, celles même qui ne savent pas s'en passer, ne peuvent souvent pas le prendre à jeun, quelquefois pas même avant le dîner; il faut qu'elles ayent acquis des forces pour résister aux effets de l'irritation, sans quoi elles en sont incommodées; il leur donne des vertiges, des spasmes, des maux de cœur, des évanouissemens; on croit même avoir vu celui d'Espagne occasionner des folies qui ne cédoient qu'à sa privation. M. LORRY connoit une femme sujette aux vapeurs quand elle en prend, & qui en est exempte quand elle n'en prend pas (*y*); & je connois une Dame à qui on l'a conseillé à différentes re-

(*y*) T. I. p. 123.

priſes pour des maux de tête & qui n'a jamais pû s'y accoutumer, il lui donne conſtamment des envies de vômir. L'irritation locale de la membrane pituitaire, l'engorgement, l'épaiſſiſſement qui en ſont la ſuite, peuvent avoir des influences fâcheuſes ſur la voix & la rendre déſagréable.

ARTICLE XI.

Des léſions externes.

§. 85. J'ai vû une femme qui avoit au cou une petite verrue pendante qui augmentoit pendant ſes groſſeſſes; pour prévenir cette augmentation, elle la lioit avec une ſoye, & un jour l'ayant trop ſerrée, elle prit des convulſions générales qui lui firent perdre la parole & avoient tous les ſymptômes de l'épilepſie, excepté la perte totale de connoiſſance. VILLIS a vu la ſimple compreſſion des glandes inguinales, par un bandage qui gênoit & occaſionnoit de la douleur, produire au bout de quinze jours, chez une jeune fille de douze ans, qui ſe portoit à merveille, des ver-

tiges, un ſentiment d'engourdiſſement dans la tête, & de fortes convulſions qui revenoient fréquemment (z). Si la preſſion des glandes extérieures peut avoir une action auſſi marquée ſur les nerfs, il n'eſt point étonnant que celle des viſceres internes ait des effets encore plus graves. J'ai vû un payſan robuſte qui s'étant aidé à tourner pendant quelques heures un cabeſtan & ayant ſouffert une forte preſſion du levier ſur le ventre, ſentit dès ce moment, dans cette partie, un poids accompagné d'un ſentiment de malaiſe & d'inquiétude continuelle avec une inſomnie opiniâtre, &, au bout de quinze jours, de fortes convulſions, pour leſquelles il me conſulta; je crus devoir le traiter d'abord comme quelqu'un qui a été fortement meurtri; je commençai par la ſaignée, les délayans, le nitre; enſuite je lui donnai la valeriane, il ſe remit parfaitement bien, & jouit quinze mois de la plus parfaite ſanté; au bout de ce tems s'étant baigné les jambes dans de l'eau très-froide dans un mo-

(z) *De morbis convulſivis.*

ment où il avoit très-chaud, il reprit presque sur le champ des convulsions qui dégénérerent en épilepsie, pour laquelle on lui donna des remedes violens qui le tuerent au bout de quelques tems; & j'ai sous les yeux une lettre d'un Professeur de Philosophie dans un célebre college de France, qui offre des faits intéressans; "il „ y a quatre mois, dit-il, que pous- „ sant quelque chose avec violence „ en m'appuyant sur l'estomac, j'é- „ prouvai une secousse dans cette ré- „ gion qui fut plus sensible que dou- „ loureuse; je crus d'abord avoir un „ vaisseau cassé, mais la chose n'ayant „ pas eu de suite pour le moment, „ je me rassurai; cependant peu de „ tems après je tombai dans une apa- „ thie universelle, pour laquelle je fus „ saigné; je perdis entierement le „ sommeil, je vais toujours en dépé- „ rissant; de gros & gras que j'étois, „ je suis devenu fort maigre dans „ toutes les parties du corps, j'ai des „ tiraillemens au cou, un certain tor- „ tillement dans le gozier; depuis „ peu de jours après l'accident, j'ai „ eu continuellement les cuisses &

„ les jambes en ſueur, je ſens dans „ tout mon corps un certain froid „ qui fait dire qu'un ſang glacé cir- „ cule dans mes veines". On voit évidemment par cet expoſé que la nutrition a été détruite, & l'action de tous les nerfs léſée par la contuſion qui a porté ſur les principaux plexus de l'épigaſtre. VIRIDET vit un homme qui ayant ſoutenu ſeul l'effort d'une poutre que l'on deſcendoit dans une cave, & dont l'extrêmité qui appuyoit contre ſon ventre léſa conſiderablement toutes ces parties, ne pouvoit ſe tenir ni debout ni aſſis, ſans ſentir une douleur au deſſus des reins, ſuivie de vapeurs qui montoient à la tête & deſcendoient aux lombes : ce mouvement continuoit juſques à ce que la paleur & la ſueur paruſſent, le poulx devenoit alors intermittent & d'une foibleſſe exceſſive, & il ſeroit mort en quelques momens s'il ne ſe fût couché, mais dans cette ſituation il ſe remettoit aiſément; il fut plus d'un an dans cet état *(a)*. Un autre exemple bien ſingulier de

(a) Ib. p. 103.

l'irritation que peuvent occaſionner dans les nerfs intérieurs, les léſions externes, eſt celui d'une jeune fille à qui l'on dit à la ſuite d'une maladie qu'elle avoit l'eſtomac ouvert; une payſanne, qui étoit en réputation pour remettre ce dérangement imaginaire, mania très-rudement l'eſtomac & les fauſſes côtes, & dès ce moment, ſitôt qu'elle étoit couchée ſur le côté droit, elle parloit continuellement, & avec tant de précipitation qu'on n'entendoit point ce qu'elle diſoit; ſon poulx devenoit d'abord fréquent, enſuite foible, & après cela ſi intermittent qu'elle ſeroit morte, ſi on l'avoit laiſſée un demi quart-d'heure en cette ſituation; pour la faire revenir de cet état, il ne falloit que la faire revenir ſur ſon dos ou ſur le côté gauche (*b*). Un enfant de dix ans fort & robuſte ayant reçu d'un autre enfant, un coup du côté droit de l'épigaſtre, il tomba à terre ſans ſentiment & ſans mouvement, & depuis lors il avoit tous les jours des accidens très-forts de convulſions,

(*b*) Ib. p. 94.

qui lui ôtoient entierement la connoissance, & au bout d'un mois avoient considerablement affoibli sa mémoire & ses facultés ; on voit évidemment, ajoute M. ANDRÉE ; par les symptômes qui ont été la suite de ce coup, qu'il avoit affecté les nerfs. On trouve aussi dans les nouveaux mémoires des Curieux de la Nature ; une observation qui prouve combien le genre nerveux peut être affecté par quelque lésion, occasionnée par une force extérieure, mais il me paroît superflu d'en rapporter ici les détails qui sont fort longs, ils offrent une succession de symptômes de convulsions, de pertes des sens, de rêveries, de palpitations, d'irrégularités dans le poulx, de défaillances que M. RAU, Médecin de Geslingen, attribue tous à l'irritation portée aux nerfs hépatique & splénique par une motte de terre très-dure poussée fortement contre l'épigastre & l'hypocondre droit, irritation qui se communique à tous les rameaux de la paire vague & de l'intercostale (c). La lésion même des

(c) *Nova acta curiosor. natur.* t. 3, obs. 38. p. 149.

nerfs des extrêmités peut intéresser tous les autres nerfs, & WEPFER a vû une espece de paralysie singuliere & très-légere, être la suite d'un coup de pied de cheval à la jambe; le coup fut d'abord très-sensible, mais ne laissa presque point de marque extérieure; au bout de quelque tems, le malade y sentit de tems en tems un peu de chaleur; dans la suite cette chaleur s'étendit, elle montoit jusques à la tête, elle étoit surtout sensible à la nuque, d'où elle se répandoit sur les bras jusques à l'extrêmité des doigts, sur toute la poitrine, & une partie du bas ventre; elle ne duroit pas plus d'un quart-d'heure, mais elle affoiblissoit si fort le malade qu'il ne pouvoit pas se soutenir, & avoit la parole embarrassée; le pied avoit moins de fermeté & de force que l'autre (*d*). On verra dans le chapitre des convulsions, que les nerfs blessés immédiatement peuvent occasionner les spasmes les plus violens; s'ils sont coupés tout-à-fait, le sentiment se perd dans la partie où

(*d*) *De morb.* obs. 164. p. 796.

ils se portoient, à moins qu'elle n'en reçoive de quelqu'autres troncs. Un simple coup un peu fort peut alterer le nerf pour toujours. Un de mes amis m'a assuré, il y a très-longtems, qu'une de ses sœurs, à qui on avoit fait en badinant donner un très-fort coup de coude sur une table sur laquelle elle étoit appuyée, n'avoit jamais eu autant de force, de sensibilité & d'enbompoint dans cette main que dans l'autre.

§. 86. De simples ébranlemens douloureux peuvent operer les effets les plus fâcheux sur les nerfs; j'ai vû une femme qui, après avoir passé près d'un an dans des vapeurs très-fortes, en étoit parfaitement bien guérie depuis six mois, & que l'arrachement nécessaire d'une dent, qu'elle ne craignoit point, qui ne fut pas même excessivement douloureux ni suivi d'une hémorragie considerable, rejetta pour quelques semaines dans les mêmes maux; d'abord après l'operation elle eut un violent tremblement, & tous les anciens simptômes revinrent successivement. On lit dans l'ouvrage de M. BOURDET, que si l'on frappe le

pouſſoir avec une maſſe de plomb, ce coup peut occaſionner dans le cerveau un ébranlement très-dangereux (*e*).

§. 87. De ſimples attitudes, en gênant quelques rameaux de nerfs ou en les comprimant, ſont capables de produire des accidens violens & qui intéreſſent toute la machine, tant eſt grande la liaiſon qu'il y a entre tout le ſyſtême nerveux : une obſervation bien intéreſſante en ce genre eſt celle de M. GUETTARD; ce célèbre naturaliſte s'étant endormi ſur un fauteuil, le couſſin gliſſa; & comme il avoit les jambes appuyées horiſontalement, l'os ſacrum & les dernieres vertebres des lombes ſe trouvoient comprimés; faiſant un effort, à ſon réveil, pour ſe relever, il ſentit une douleur vive, il ſe tint tranquille quelques minutes; la douleur continuant, il fit pour ſonner un ſecond effort, qui augmenta la douleur; après un troiſieme effort pour tirer le cordon de la ſonnette, il devint froid comme marbre, depuis la tête juſqu'aux pieds, il ſen-

(*e*) *Recherches & obſervat. ſur l'art du Dentiſte*. T. 2. p. 116.

tit ses bras s'affaiblir & perdit le mouvement depuis la ceinture en bas; quand on arriva, il étoit panché sur le bras du fauteuil, les bras pendans, incapable de se mouvoir, on le porta sur son lit, il sentit le froid augmenter d'une maniere prodigieuse; sa respiration devint difficile & ne s'exécutoit que par sanglots; la foiblesse des bras augmenta, il sentoit des piccotemens jusques au bout des doigts, comme si on l'eut piqué avec des épingles; il se sentoit quelques dispositions légeres à vomir; on le réchauffa en le couvrant par tout le corps de serviettes chaudes, même sur le visage; aussi long-temps que dura le froid, le poulx étoit petit, concentré, presque insensible; le visage verdâtre & défiguré, le cerveau légérement embarassé, il croyoit de mourir ou de rester paralytique; mais les forces des bras revinrent, & la paralysie des jambes se dissipa à mesure qu'il se réchauffa. Au bout d'une demi-heure, il ne lui resta qu'un peu de foiblesse & une douleur supportable au croupion; il sortit le lendemain, mais la foiblesse dura tout le jour. La paralysie vint de la

compreſſion des nerfs lombaires ; les nauſées, la gène dans la reſpiration, le rallentiſſement dans la circulation, par-là même le froid & la pâleur venoient de la communication des nerfs lombaires avec ceux de la huitieme paire (*f*).

PLATERUS a vu une trop longue compreſſion du bras, par le poids du corps, y produire un affoibliſſement dans le mouvement & une perte de ſentiment qui n'étoient pas diſſipés au bout de deux ans (*g*) ; & M. MONRO remarque que la compreſſion des troncs des nerfs ulnaire & radial, par les béquilles, peut occaſionner la foibleſſe & l'atrophie des bras (*h*). M. WINSLOW a vu un mouvement convulſif ſingulier dans le larinx, qui étoit la ſuite d'un mouvement, ou plutôt d'une attitude du cou trop réitérée, qui avoit jetté les muſcles dans un état ſpaſmodique ; le fait & l'explication méritent d'être lûs dans l'original, parce que l'on y apprend à rapporter

(*f*) *Hiſt. de l'acad. royale des ſciences* 1759. p. 66. &c.
(*g*) *Obſervat.* p. 91.
(*h*) *De nervis.* p. 176.

à des causes très-simples des faits qui paroissent d'abord très-embarrassans (*i*).

On doit aussi placer ici une très-belle observation de M. BOUCHER, Médecin à Lille. " Il vit un homme âgé „ d'environ quarante ans, naturellement „ sain & fort, dont la maladie „ étoit de trembler de tout le corps „ avec convulsion ; ce mal étoit permanent „ depuis trois mois, & ne faisoit „ qu'augmenter de jour en jour, „ de façon qu'il craignoit de se trouver „ enfin réduit à se désister de son „ travail, qui est très-rude, & consiste „ à repasser à la meule des grandes cisailles „ qui servent à tondre les draps ; „ tout le corps de celui qui agit est dans „ un état d'ébranlement violent & singulier, „ qui est une espece d'électrisation „ continuelle ; le genre nerveux „ est donc alors dans une commotion „ générale, qui étant souvent récidivée, „ doit nécessairement le faire tomber „ dans une sorte d'atonie (*k*) „.

On pourroit dire que certaines si-

(*i*) *Mémoires de l'Acad. R.* 1735. p. 418 ed 12.

(*k*) *Journal de médecine*, t. 12. p. 20.

tuations (*l*), certains mouvemens donnent aussi des maux de nerfs; le mouvement d'un vaisseau, & même celui du plus petit bateau, celui d'une litiére, d'une chaise à porteur, le rebours d'une voiture, donnent des vertiges, des maux de cœur, qui comme M. M. SIMPSON & GORTER (*m*) l'ont fort bien remarqué, ne peuvent point s'expliquer par les loix ordinaires de la méchanique, mais qui dépendent de la constitution particuliere de l'estomac, à qui ce mouvement d'arriere en avant & d'avant en arriere, donne cette espece d'irritation qui forme les nausées, & d'où naissent les vertiges. On a voulu expliquer le mal de mer par la simple

(*l*) Une cause de maladie mobile peut être mise en jeu par le changement de position. VILLIS, Cerebr. anat. cap. 5. a vu un jeune homme qui prenoit des palpitations & évanouissoit s'il levoit la tête, ce qui dépendoit d'une humeur âcre épanchée dans le cerveau; & l'on trouvera quelques observations semblables dans le chap. de l'épilepsie.

(*m*) *Simpson Dissert. medic.* p. 130. 133. GORTER *medic. Hypocr.* aph. 144. §. 3.

frayeur (*n*), mais outre que la frayeur n'occasionne point ces accidens, elle produiroit plutôt la diarrhée. Il est évident, 1°. que c'est un effet méchanique parfaitement semblable à celui que donne le mouvement d'une litiere, celui d'une chaise à porteur. 2°. Que les gens les moins craintifs y sont souvent très-exposés, & que quelquefois les plus timides ne l'éprouvent pas : j'ai connu un capitaine de vaisseau anglois qui avoit navigé pendant trente ans, qui n'avoit jamais cessé d'être tourmenté par le mal de mer. 3°. Que le mal n'est point proportionné au danger ; que quelquefois même il cesse dans le grand danger, quand le genre nerveux fortement occupé devient insensible aux irritans ordinaires (*o*). Le vertige dans tous ces cas suit les maux de cœur, & dépend du dérangement de l'estomac ; celui que l'on se procure en tournant rapidement dépend d'une autre cause, c'est

(*n*) *HEY de morbô ex navigatione oriundo* Erlang. 1748.

(*o*) Le mal de mer est pour quelques personnes un état affreux ; & l'on sait

l'afflux d'une trop grande quantité de ſang, il pourroit conduire à l'apoplexie, & dans ce cas les maux de cœur ſont la ſuite du vertige; celui que l'on éprouve en regardant d'un lieu très-élevé, & que l'on ne peut pas attribuer à la crainte ou au moins à la ſeule crainte qui ne donne pas des vertiges, ou celui que l'on éprouve en voyant tourner, tient auſſi aux cauſes de cet article; mais j'en reparlerai en traitant du vertige dans un autre chapitre.

ARTICLE XII.

De l'électricité & de l'aimant.

Ne doit-on pas placer parmi les cauſes poſſibles des maux de nerfs, deux forces, dont nous reparlerons en traitant des remedes, l'aimant & l'électricité? En appréciant les effets de cette derniere dans un autre ouvrage, j'ai déja fait voir qu'elle donnoit des convulſions; & M. LORRY

que CICERON aima mieux retourner à Gaete, préſenter ſa tête à *Popilius*, que de ſupporter plus longtems l'état dans lequel la tourmente du vaiſſeau le mettoit.

cite un homme qui ayant été violemment électrisé, conserva depuis lors une si grande sensibilité aux tems orageux, que toutes les fois qu'il tonnoit il éprouvoit, sans aucune frayeur, des convulsions très-fortes; observation importante & qui seule me paroit devoir rendre très-circonspect sur l'usage d'un remede très-actif (p), & que l'on doit vraisemblablement regarder comme le plus puissant des stimulans. De toutes les observations que j'ai luës sur les effets de l'aimant, (je n'en ai fait aucune moi-même,) les plus prouvantes sont celles qui nous apprennent qu'un fort aimant engourdit une torpille jusques au point de la paralyser, effet qui est analogue à celui d'apaiser les maux de dents, & qui peut faire croire avec plus de facilité que puisque ce mineral peut occasionner des accidens paralytiques, il n'est pas impossible qu'il ait une vertu antispasmodique.

(p) T. I. p. 109.

ARTICLE XIII.

Des maladies aiguës.

§. 88. Je n'envisage point ici l'influence des nerfs dans les maladies aiguës ; cette influence qui est très-grande & qu'il est très-important de connoitre, sera l'objet d'un des derniers chapitres de cet ouvrage ; je m'occupe dans cet article de l'influence des maladies aiguës sur les nerfs, & cette influence est très-forte ; j'ai remarqué plus haut que quelquefois une grande sensibilité dans le genre nerveux, & des humeurs fort âcres pouvoient produire une petite fievre habituelle, & que si l'on ne faisoit pas attention à cette circonstance, tous les accidens empiroient ; il peut aussi arriver qu'une fievre accidentelle qui ne dépend point de maux de nerfs, & qui attaque au milieu de la plus parfaite santé, irrite les nerfs au point que le désordre qu'elle y produit, rende les symptômes nerveux plus considérables que les symptômes fébriles, & que l'on s'y laisse tromper. La fievre donne des vapeurs, de la sensibilité, de la tristesse, du mal-aise au

creux de l'estomac, des douleurs après avoir avalé quelque chose ; on croit que les vapeurs sont le mal essentiel, on accuse la foiblesse des nerfs, & par des remedes chauds on augmente tous les accidens; l'examen attentif du poulx, de l'œil, de la langue, de la peau, des urines, ne manqueroit jamais de prévenir toute équivoque à cet égard ; & quelquefois la saignée, d'autres fois une purgation, les nitreux, les acides, les aqueux quelconques dissipent le mal qui se guérit sans avoir été connu, parce que la fievre irritant les nerfs se masquoit sous les symptômes qui en caracterisent les dérangemens, & qui cessent avec la fievre. D'autres fois la fievre non-seulement les irrite pendant qu'elle dure, mais les laisse même très-malades. Quelquefois dans des fievres très-légeres, mais un peu longues, l'inaction, le régime, l'ennui jettent le malade dans des vapeurs, qui ajoutant à la maladie, peuvent aisément en troubler la marche ; un caractere pour reconnoitre cet état, c'est que la sensibilité & les petits accidens nerveux augmentent dans les momens où la fievre est la plus foible.

foible. Toutes les maladies aiguës, soit inflammatoires, soit putrides simples, ou malignes, peuvent produire cet effet par une suite des différentes lésions qu'elles laissent dans la machine, & il est très-ordinaire de voir des hommes forts, après une fievre violente la mieux terminée, avoir des maux de nerfs, parce que comme je l'ai déjà dit ailleurs, une maladie aigue, quoique bien terminée, laisse les fibres lâches, le sang trop peu dense, l'estomac foible, la mucosité qui revêt toutes les cavités trop ténue, les vaisseaux trop peu remplis, & que toutes ces conditions donnent des maux de nerfs.

J'ai vû des hommes très-forts craindre dans leur convalescence l'odeur des roses, & de toutes les fleurs que les femmes à vapeurs ne peuvent pas supporter, & avoir la même sensibilité pour tout, les mêmes angoisses; les enfans même, dans la convalescence des maladies aiguës craignent quelquefois excessivement le bruit (q).

(q) VIRIDET avoit vû qu'à la fin des maladies aiguës, quand on veut dormir il

Mais de toutes les fievres celles qui laissent le plus surement les nerfs en désordre, ce sont *a* celles qui ont été accompagnées de beaucoup d'assoupissement ou de délire ; *b* les fievres véritablement malignes qui attaquent les principes de la force nerveuse ; c'est après les fievres de cette espece que l'on voit les pertes de mémoire, l'affoiblissement des sens, l'imbécilité, la mobilité la plus marquée, les vapeurs, l'hypocondrie ; & enfin *c* les fievres éruptives dont l'âcre, qui en constitue le caractere, produit souvent des accidens nerveux avant l'éruption, & laisse les nerfs dans un état de sensibilité très-considerable ; mais dans tous ces cas, si la maladie a été bien traitée, à mesure que les forces reviennent, les accidens nerveux disparoissent, & au bout

survient des sursauts qui empêchent le sommeil, p. 134. & PERRY (*Mechanical account of the hysteric passion* p. 196.) dit positivement : les maladies hystériques sont souvent la suite des fievres aiguës, & j'ai vû dans plusieurs cas les symptômes d'hystérie augmenter à mesure que ceux de la fievre diminuoient.

d'un certain tems les malades en ſont auſſi exempts qu'avant leur maladie; ainſi les dérangemens que les malades éprouvent ne ſont que paſſagers, parce que dans un corps bien organiſé, quand la maladie n'a laiſſé que la foibleſſe, à moins qu'elle ne ſoit extrême ou le malade très-âgé; les forces ſe reparent toujours & la machine revient à ſon premier état; mais il n'en eſt pas de même quand la maladie a été mal terminée, que les criſes ont été imparfaites, & qu'il eſt reſté ou de l'âcreté dans toute la maſſe des humeurs; ou un foyer d'irritation dans quelque partie particuliere, ſoit par le dépôt de l'humeur âcre, ſoit par une dénudation de quelque partie importante qui peut être la ſuite de la maladie, ou des remedes, ou enfin par un affoibliſſement de quelqu'organe important plus grand que celui des autres parties; parce que quand la foibleſſe n'eſt pas en même proportion pour tous les organes, ſouvent ceux qui ſont les plus affoiblis le reſtent toujours.

§. 88. La compreſſion que les nerfs éprouvent par l'enflure de quelque

partie enflammée peut encore produire des accidens nerveux; & c'est sans doute de quelque circonstance de cette espece que dépendoit la paralysie du bras gauche que GALIEN observa après une forte inflammation de poitrine ; mais qui fut très-passagere (r). C'est à la crise imparfaite de l'âcre fievreux irritant, qu'il faut rapporter principalement les affections nerveuses qui succedent aux fievres éruptives, telles sur-tout que la miliaire ou la fievre écarlatine, qui sont celles dont l'âcre, plus subtil & plus versatile, si je puis me servir de ce mot, laisse le plus d'accidens nerveux. J'ai vû un ancien officier, l'homme naturellement le plus ferme, accablé de tous les accidens & de toutes les foiblesses des femmes hystériques, & des craintes les plus funestes des hypocondres, dont le mal avoit commencé six ans auparavant par une fievre miliaire qui lui laissa une grande mobilité; deux ans ensuite un retour de la mê-

(r) *De locis affectis.* L. 4, ch. 7. Chart. t. 7. p. 464.

me maladie fit faire de très-grands progrès au mal; enfin une troisieme attaque, deux ans après la seconde, le mit dans le triste état dans lequel je le vis. J'ai aussi été consulté par une femme, qui après une fievre écarlatine très-forte, accompagnée d'un violent mal de gorge, étoit tombée dans une telle mobilité, que la plus petite émotion lui donnoit sur le champ les palpitations les plus violentes, & des convulsions qui fermoient les doigts avec tant de force qu'il étoit impossible de les ouvrir; ils devenoient en même tems extrêmement enfles & livides.

§. 89. La dénudation des intestins par la destruction de leur mucosité, pendant le cours de la fievre, laisse dans les nerfs de ces parties une sensibilité qui se communiquant aux nerfs de tout le corps, les jette dans l'état le plus miserable; & j'ai connu sur la fin de ses jours, un homme qu'une dysenterie mal-traitée vingt ans auparavant, avoit réduit à l'état d'hypocondrie le plus fâcheux, qui véritablement avoit été aggravé par les remedes toniques & échauffants;

il avoit un ſymptôme ſingulier, c'étoit une puſillanimité ſi grande quelques heures après le repas, qu'il avoit des frayeurs continuelles & ne ceſſoit de fondre en larmes pendant que cet état duroit.

§. 90. L'humeur âcre de la coqueluche qui eſt ſouvent une maladie chronique, eſt auſſi une cauſe fréquente, quoique peu remarquée, des maux de nerfs; ſes effets pendant que la maladie dure ſont entierement convulſifs; auſſi on doit la placer parmi les maladies nerveuſes; mais après même qu'elle a ceſſé, ſi elle n'a pas été très-bien conduite, elle laiſſe des maux de nerfs qui durent des années, quelquefois toute la vie, & j'en reſerve les exemples pour le chapitre où je traiterai de cette maladie: je paſſe actuellement aux maladies chroniques, derniere cauſe phyſique des maux de nerfs.

ARTICLE XIV.

Des maladies chroniques.

§. 91. L'effet de toute maladie étant d'alterer quelque fonction, & l'alte-

ration d'une fonction influant nécessairement sur toutes les autres, il est inévitable, à moins que le genre nerveux n'ait une force considérable, que les maux de langueur ne l'altèrent aussi bien que les maladies aigues, & cette altération peut dépendre d'un grand nombre de causes, dont les unes ont lieu dans quelques maladies, les autres dans d'autres.

Les maladies des organes digestifs sont celles dont l'influence sur le genre nerveux est la plus marquée; dès que l'estomac est attaqué, comme il est extrêmement garni de nerfs, & de nerfs qui sont liés avec tout le corps, tous s'en ressentent plus ou moins; & ainsi la seule irritation locale de l'estomac peut produire de grands accidens nerveux; on en a vu des exemples en parlant des acides & des glaires, on en verra beaucoup d'autres dans la suite de cet ouvrage; mais les mauvaises digestions sont une autre cause très-générale de maux de nerfs; dès que les alimens ne reçoivent pas les préparations nécessaires, le chile n'est plus ce qu'il doit être, la masse du sang est alté-

rée; toutes les sécrétions s'en ressentent, & celle des esprits animaux, qui étant la plus importante est celle qui exige le plus de perfection dans toutes les opérations précédentes, est celle qui s'en ressent le plus; voila pourquoi il est bien rare que les digestions soyent dérangées un certain tems, sans que l'on remarque quelqu'affoiblissement dans le genre nerveux; & si à ces causes il se joint quelque vice local dans l'estomac, comme une ulceration, une obstruction, les symptômes qui en résultent sont affreux. VILLIS rapporte le cas d'une femme de cinquante ans, qui quand ses regles lui manquerent, se plaignit d'abord d'une douleur très-vive dans le sein gauche, qui passa; elle eut des douleurs dans l'estomac, il s'y forma une tumeur dure, qui occasionna d'abord des douleurs, des gonflemens, des nausées, des vômissemens, & ensuite des spasmes, de l'insomnie, un trouble d'ame continuel, & de fréquentes défaillances, accidens qui tous dépendoient de cette tumeur (s).

(s) Les convulsions, dans les cas de cette espece, sont la suite & des douleurs

§.92. Les obſtructions des autres viſcéres peuvent auſſi contribuer à donner des maux de nerfs, mais c'eſt d'une façon lente, entant qu'elles troublent les fonctions, ſur-tout les digeſtions, & qu'elles alterent à un certain point la maſſe du ſang; & voilà pourquoi celles du foye en occaſionnent plus ſouvent que les autres; mais elles n'occaſionnent des accidens graves que quand elles compriment quelque tronc nerveux eſſentiel, ou quand dégénerées de ſcirre en cancer, elles irritent par leur humeur âcre, & alors ce n'eſt plus comme obſtruction qu'elles nuiſent; ainſi il ne faut point penſer toutes les fois que l'on trouve des obſtructions & des maux de nerfs, qu'ils dépendent des obſtructions; on en voit tous les jours d'énormes chez

que ſouffre l'eſtomac, & de la compreſſion qu'il occaſionne ſur les nerfs voiſins; VILLIS ajoute que tous les évacuans, les antiſcorbutiques, les anti-hyſtériques lui faiſoient du mal; que la ſaignée à l'aide des ſangſues, & le lait d'aneſſe lui firent du bien, & qu'enſuite les acidules la ſoulagerent beaucoup. *De morb. convulſ.* ch. 6. p. 58.

des personnes qui ont les nerfs très-bons ; & chez plusieurs malades qui avoient des obstructions prodigieuses, & des nerfs très-délicats, souvent même des maladies de nerfs très-graves ; j'ai vu souvent de la façon la plus évidente que les obstructions ne contribuoient point aux maux de nerfs ; il est même bien plus ordinaire que les maux de nerfs produisent des obstructions qu'il ne l'est que les obstructions produisent les maux de nerfs, comme je l'ai déjà dit en parlant des sécrétions. Cependant il peut se trouver des cas dans lesquels l'obstruction est la seule cause de convulsion, & M. WHYTT a vu une petite fille qui dès sa naissance avoit été tourmentée de vents, de coliques & de convulsions, qui mourut à cinq mois, & dans le cadavre de laquelle on ne trouva d'autre vice qu'un scirre qui occupoit une partie du colon d'environ cinq doigts de longueur (*t*).

§. 93. Les maladies chroniques qui ne dépendent que de l'atonie, comme l'anasarque & quelques autres especes d'hydropisie, n'irritent les nerfs

(*t*) p. 210.

que quand elles ont fait assez de progrès pour que la corruption des humeurs épanchées, agissant par son âcreté, produise différens spasmes, quelquefois même des convulsions fortes; mais alors ce sont des symptômes de cette maladie, symptômes dont je parlerai dans un autre chapitre, qui ne surviennent presque que quand la maladie est désespérée, & ainsi on peut à peine placer les maladies de cette espece parmi les causes prédisposantes des maux de nerfs; je puis en dire presque autant des maladies qui sont produites par une supuration interne. J'ai dit que les acides irritoient plus la sensibilité des nerfs que l'irritabilité des muscles, le pus au contraire paroit réveiller l'irritabilité musculaire plutôt que l'action des nerfs, & l'on voit périr d'étisie plusieurs malades sans avoir aucune atteinte de maux de nerfs; s'il en survient, ce n'est presque jamais que quelques jours, tout au plus quelques semaines avant la mort, à moins que la supuration ne porte sur quelque partie très-sensible, comme l'estomac, les intestins, la vessie; mais encore

dans ce cas, comme dans celui des maladies précédentes, les maux de nerfs ſont un ſymptôme de la maladie, ou plutôt de ce dépériſſement auquel la maladie a conduit ; & dans un état de dépériſſement conſiderable, de quelque cauſe qu'il puiſſe venir, le manque d'une ſécrétion ſuffiſante des eſprits animaux, leur âcreté, celle de toutes les humeurs, le manque de mucoſité doivent ſouvent produire des maux de nerfs. J'ai vu une fille, qui les deux derniers mois d'une étiſie, avoit alternativement des momens d'angoiſſe nerveuſe cruelle, des rêveries, des pleurs, des ſurſauts, & des douleurs vagues & très-paſſageres dans tous les membres ; & une autre âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans qui, dans une étiſie lente, éprouva à différentes repriſes des convulſions violentes, des ſpaſmes ſoutenus, des paralyſies paſſageres, pendant plus d'un an ; j'ai vu un homme âgé de vingt-ſix ans, & très-vigoureux avant ſa maladie, qui étant tombé dans l'étiſie à la ſuite d'une maladie aiguë mal terminée, éprouva un changement ſingulier dans ſa phyſionomie qui dépen-

doit de ce que les muscles des yeux étoient habituellement dans un état de spasme, qui dérangeant leur position, faisoit que l'œil droit voyoit les objets un pouce plus haut que l'œil gauche.

Ces accidens dépendent ordinairement de la resorption du pus & de son dépôt sur quelque rameau nerveux; ils ont lieu ou quand l'expectoration ne se fait pas bien, ou sur la fin de la maladie, quand les sueurs sont fort diminuées ou supprimées, ou quand les nerfs sont naturellement délicats; mais malgré ces observations, on ne peut pas placer les maladies à supuration parmi les causes des maux de nerfs.

§. 94. Le virus vénérien ne les produit presque que dans le dernier degré de dépérissement, ou quand il a occasionné des exostoses & des caries; on voit cependant quelquefois des convulsions produites par ce mal dans un degré moins avancé, & l'on en trouve un exemple marqué dans les observations de FABRI de *Hilden*; mais ces petits nombres de cas ne font pas une exception à la regle. Les virus cutanés chroniques & le scorbut rentrent dans la classe des âcres; ainsi l'on peut dire en général que

les maladies chroniques, si l'on en excepte celles des organes digestifs, les obstructions & quelques ulcerations internes dans les parties sensibles, sont peu causes prédisposantes de maux de nerfs ; mais elles peuvent cependant être causes occasionnelles chez les sujets qui ont les nerfs fort délicats, ou même quand elles sont parvenues à un certain point, les occasionner comme un de leurs symptômes; symptôme qui alors est presque toujours fâcheux.

§. 95. La goutte, dans le système ordinaire, agit comme un âcre irritant, & il est vrai que l'on remarque chez plusieurs gouteux, sur-tout quelque tems avant l'accès, plusieurs symptômes d'un irritant qui agit sur presque tous les nerfs, mais singulierement sur ceux de l'estomac & du bas ventre; j'ai déja dit que quelquefois l'apparition de la goutte dissipoit les vapeurs; on peut voir tous les jours qu'elle dissipe l'hypocondrie : dans le système de M. CULLEN elle est une affection des nerfs mêmes : ainsi quelque système que l'on adopte, on comprend qu'elle doit avoir une

grande influence ſur cette partie. On m'amena il y a quelques années de la campagne, un jeune homme de dix-neuf ans, qui après avoir eu pendant trois ans des douleurs de ſciatique très-fortes, prit par le conſeil d'un Chirurgien des bains très-froids; après le cinquieme la douleur ſe diſſipa, mais il fut attaqué de mouvemens ſinguliers dans le bras, la jambe & la cuiſſe du côté oppoſé, & dans la langue. Des bains domeſtiques chauds, des veſſicatoires, le lait & des poudres légérement diaphorétiques le ſoulagerent d'abord conſidérablement; mais je le perdis de vue, & j'ai ignoré s'il s'étoit parfaitement gueri.

Quelle que puiſſe être, ſur le genre nerveux, l'influence de toutes les cauſes phyſiques dont je viens d'examiner les effets, je ne crains point de dire que celle des cauſes morales qui ſeront l'objet du chapitre ſuivant, eſt bien plus conſidérable, & je vais m'en occuper.

CHAPITRE IX.

Des causes morales des maux de nerfs.

§. 96. PLacés entre l'ame & le corps, moyen de communication entre les deux, les nerfs ont à souffrir dès qu'ils reçoivent de l'un ou de l'autre des impressions trop fortes; mais comme ils sont plus immédiatement exposés à l'action de l'ame, & que cette action est souvent plus forte que celle d'aucune cause étrangere, il n'est pas surprenant s'ils ont plus à en souffrir que du corps. Si le corps par ses maladies, dit M. de FONTENELLE, a le droit d'affliger l'ame, l'ame à son tour, exerce bien le même droit sur le corps. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs, de l'action des deux substances l'une sur l'autre, je me contenterai de rappeller que j'ai établi une action immédiate, mais dont le mode nous est inconnu, de l'ame sur le *sensorium commune*, & que cette action varie suivant la façon dont l'ame est affectée; c'est de la variété de cette action sur les mêmes fibres nerveuses, du plus ou

moins de degré de force & de durée de chacune de ses actions, des différentes fibres sur lesquelles elle agit, de la différence des organes auxquels ces nerfs aboutissent, que dépendent tous les effets des passions; ainsi si l'ame augmente cette action, & c'est l'effet de la joye, de l'amour, de la colere, de la frayeur; ou si elle la diminue, & c'est l'effet de la tristesse & de la crainte (*u*); si elle opere l'un ou l'autre de ces changemens fortement ou foiblement, si elle opere sur les fibres qui vont à certains muscles & non pas sur d'autres, si elle agit sur les muscles ou sur les glandes, si elle agit sur toute la longueur des vaisseaux sécrétoires & y augmente le mouvement, ou si elle serre leurs extrêmités, si elle ferme les vaisseaux excrétoires, si elle serre le corps des visceres creux, ou si elle en ferme les sphincters, si son action est passagere ou

(*u*) De cette augmentation ou de cette diminution du mouvement du cœur, on pourroit diviser les passions, relativement à leurs effets généraux, en actives & en passives; dans les premieres le mouvement est augmenté, dans les secondes il est diminué.

ſoutenue, enfin ſi tous ſes effets ceſſent avec elle ou ſi elle a laiſſé des dérangemens permanens, on comprend que les réſultats ſeront abſolument différens. Une très-forte action de l'ame peut produire l'effet du ſtimulus le plus actif, ou général ou particulier; la ceſſation de ſon action ſur quelqu'organe, ou la diminution conſiderable de cette action, produira ſur les nerfs l'effet d'une ligature plus ou moins forte; en un mot preſque tous les mouvemens paroiſſant s'operer dans la machine animale par la fibre muſculaire, dont l'action eſt régie par celle des nerfs qui l'augmente, la diminue, ou l'altere, ſuivant la façon dont ils agiſſent ſur les fibres muſculaires, & l'action des nerfs variant au gré des idées ou des paſſions dont l'ame eſt occupée, il eſt aiſé de comprendre que la varieté de ſes mouvemens peut operer de grands changemens dans l'œconomie phyſique de l'homme; ainſi comme on la très-bien dit, les affections de l'ame qui ne changent que les ſerremens des nerfs, occaſionnent des changemens ſurprenans dans les ſécrétions, & peuvent faire

fortir le fang & la bile par les pores de la peau (x); & cette variété de paffions n'exiftant point dans l'animal, on voit par-là pourquoi les dérangemens de cette efpece font moins fréquens chez lui (y). Mais pour comprendre exactement toutes les variétés des effets des paffions, il faut encore faire attention : 1°. Que parmi les dérangemens phyfiques du fenforium, il peut y en avoir qui le rendent trop fufceptible de mouvement, & alors ceux que l'action de l'ame lui imprime peuvent en déterminer d'autres qui en font indépendans, qu'elle ne peut plus reprimer & qui ont également leurs effets : une forte impreffion méchanique fur les nerfs peut auffi déterminer le fenforium à une action involontaire. 2°. Les effets d'une cau-

(x) *Prim. lin. phyf.* § 227.

(y) M. HALLER a préfenté les caracteres & les effets des paffions avec la plus grande exactitude & la plus grande précifion. *Elem. phyf.* l. 17. Sect. 2. § 5. 6. & 7. & a indiqué, mais fans les détailler, une multitude d'obfervations; on en trouve auffi plufieurs dans fa differtation *de imperio nervorum in arter.*

ſe de paſſion varieront ſuivant que l'ame en ſera plus ou moins affectée, auſſi GALIEN avoit déjà très-bien remarqué que les effets des paſſions ne ſont pas ſi marqués chez les hommes qui ont l'ame forte (z); & ſuivant que le ſenſorium & les nerfs ſeront plus ou moins mobiles, & que les fibres muſculaires ſur leſquels ſe portera l'action des nerfs ſeront plus ou moins irritables. D'après ces principes dont la ſimplicité me paroît devoir les mettre à la portée de tout phyſicien, j'eſpere qu'il ſuffira de rapporter les effets des différentes paſſions, & qu'il ſera aiſé à chacun de les expliquer, ſans que je ſois obligé d'entrer dans ces détails qui deviendroient longs & ſeroient extrêmement faſtidieux pour tous ceux à qui ils ne ſeroient pas néceſſaires; mais avant que de rapporter les différentes obſervations qui prouvent toute l'efficace des paſſions ſur le corps, j'examinerai les effets d'une forte tenſion de l'ame, ſoit qu'elle ſoit vivement occupée de

(z) *De locis. affectis* lib. 5. ch. I. CHART. t. 7. p. 480.

plusieurs objets, soit qu'elle se concentre fortement sur un seul; & ceux de l'imagination exaltée qu'il faut bien séparer des premiers, puisqu'ils sont très-différens. Il est d'autant plus important de bien apprécier les effets d'une forte tension qu'ils se retrouvent dans presque toutes les passions, dont l'objet fixe toujours trop fortement l'ame qui en est occupée.

ARTICLE I.

Des effets de la forte tension de l'ame, & de ceux de l'imagination.

Je me suis occupé des effets d'une attention longtems soutenue, ou d'une forte méditation, dans l'ouvrage que j'ai donné sur la santé des gens de lettres; j'ai prouvé que c'étoit une des causes qui détruisoit le plus le genre nerveux, & je ne puis ici que rappeller ce que j'ai dit alors (a).

On ne peut point se refuser à cette vérité, que pendant que l'ame est

(a) Voyez sur-tout p. 43. jusques à 60.

concentrée sur un seul objet, & qu'elle le médite profondement, l'action des nerfs est comme suspendue dans tout le corps, toutes les fonctions s'operent lentement, la sécrétion du fluide nerveux paroît souffrir, il s'en sépare moins, il est moins bien travaillé; sa distribution souffre encore davantage; il peut donc éprouver les changemens maladifs qu'éprouvent les liqueurs croupissantes; on tombe par l'affoiblissement des nerfs dans les mêmes maux que produisent l'inaction ou l'épuisement, & l'on a vu que ces deux causes conduisoient à tous les maux de nerfs.

Le cerveau lui-même souffre, & les dérangemens qu'il éprouve dépendent de trois loix de l'œconomie animale; la premiere c'est *que quand l'ame longtems occupée a imprimé une trop forte action au cerveau, elle n'est plus maitresse de la reprimer.* La seconde, c'est *que les humeurs se portent à la partie qui est en action.* La troisieme, c'est *que la fibre animale se durcit par l'exercice.*

Ces trois loix & le croupissement du fluide nerveux que j'ai établi, comme le premier effet d'une forte médi-

tation, expliquent tous les effets fâcheux, & ils sont en grand nombre, qui résultent de la tension d'esprit; il n'y a presque point de maladies chroniques, & sur tout de maladies de nerfs qu'elles ne puissent produire; la folie même en est une suite fréquente; mais je renvoye les observations sur cette maladie au chapitre qui en traitera spécialement. Les autres effets, les plus ordinaires, sont d'affoiblir, d'épuiser, de jetter dans l'insomnie, dans la maigreur, quelquefois dans la fievre lente, presque toujours dans le dérangement des digestions, dans l'hypocondrie, dans la mobilité, & de ces premiers pas, par un passage aisé, dans les maladies les plus fâcheuses. PÉCHLIN a vû qu'une forte méditation donnoit des sueurs abondantes à quelques hommes, la diarrhée à d'autres, & ôtoit l'usage des jambes à des troisiemes. Il parle aussi d'un homme qui évanouissoit s'il méditoit trop longtems; d'une femme à qui quelques heures d'une lecture attentive donnoit des convulsions, & d'une autre personne qui éprouvoit aussi des convulsions en pensant à une chose

désagréable (*b*). VIRIDET dit avoir vu une dame à qui toute application donnoit une colique violente (*c*); & l'observation de feu M. BORDEUX, qui connoissoit un homme dont le bras enfloit considerablement, dès qu'il pensoit ou qu'il éprouvoit une sensation vive (*d*), est une de celles qui me paroissent prouver le plus sensiblement l'effet de l'action de l'ame sur le corps. GALIEN a déjà conservé l'histoire d'un grammairien qui avoit un accès d'épilepsie toutes les fois qu'il méditoit profondément ou qu'il enseignoit avec chaleur; M. HOFMAN fut consulté par un jeune homme qui étoit dans le même cas; & j'ai vu souvent, aussi bien que M. Van SWIETEN, des enfans de la plus grande esperance, devenir épileptiques quand des maitres durs & imprudens les forçoient d'étudier sans relâche. L'accident singulier arrivé à M. le chevalier d'EPERNAY, qui après

(*b*) *Observat. physic. medic. lib. tres.* 4°. Hamb. 1691. L. 3, obs. 6.

(*c*) *Traité du bon chile.* t. 2. p. 646.

(*d*) *Prix de l'Acad. de* Chir. t. 6. p. 199.

après quatre mois de travaux assidus perdit, sans aucun symptôme de maladie, la barbe, les cils & les sourcils, enfin les cheveux & tous les poils du corps, prouve démonstrativement l'influence de la méditation sur les nerfs & celle des nerfs sur la nutrition (c). Quelquefois cependant l'attention peut être le remede momentané de la mobilité; j'ai vu une femme dont la mobilité étoit extrême, & qui n'en avoit presqu'aucune si elle lisoit quelque chose avec attention; elle n'appercevoit plus alors des bruits qui dans d'autres momens lui auroient donné des convulsions; mais après avoir fini sa lecture, la mobilité n'en étoit que plus forte.

§. 97. Si les effets de la tension de l'ame concentrée par la méditation peuvent être funestes & sont toujours fâcheux, l'action de l'ame augmentée par une succession rapide d'idées produit des effets très-différens & qui peuvent devenir très-favorables au corps. M. MEAD en rapporte deux exemples frappans.

(c) *Gazette de France* 23. fev. 1763.

Le premier eſt celui d'une fille de vingt ans, qu'une ſucceſſion de différentes maladies de langueur avoit jetté dans une hydropiſie aſcite, accompagnée du maraſme le plus décidé ; tous les remedes étoient inutiles & elle étoit déclarée abſolument incurable, quand tout-à-coup elle devint folle ; alors ſon corps reprit des forces, ſon ventre diminua, elle put ſoutenir les remedes, ils opererent favorablement & au bout de quelques mois elle recouvra ſa ſanté & ſa raiſon.

Le ſecond eſt celui d'une autre fille âgée de vingt-huit ans, qui après avoir eu des crachemens de ſang, étoit tombée dans une fievre lente accompagnée de maigreur, de crachats purulens, de ſueurs nocturnes & d'autres accidents qui annonçoient une mort prochaine ; elle commença à avoir des craintes ſur ſon ſalut, ces craintes dégénérerent bientôt en folie religieuſe, & ſon imagination égarée lui préſentoit continuellement des ſupplices affreux & éternels ; mais à meſure que la folie augmentoit, la chaleur febrile diminuoit, les cra-

chats étoient moins abondans, les ſueurs s'arrêtoient, & elle étoit ſi ſenſiblement mieux qu'on la crut au moment d'une guériſon parfaite; mais la folie ayant diminué & s'étant reduite à une ſimple mélancolie, dont les effets ne ſont jamais favorables, la premiere maladie reprit des forces & la tua (*f*).

M. BAKER rapporte un autre fait qui ne prouve pas moins l'influence de l'ame ſur le corps; un homme du plus beau génie, & célebre par ſes talens pour l'éloquence & la poëſie, affecté de ne point jouir d'une faveur telle qu'il croyoit la mériter, irrité contre ſes ennemis, contre ſes amis & contre lui même, tomba d'abord dans le maraſme le plus complet, & enſuite dans une folie entiere; dès qu'il fut fou, la nutrition recommença à ſe faire, il reprit ſa ſanté & redevint gras (*g*).

(*f*) MEAD *monita medica* ch. 3. p. 45.
(*g*) G. BAKER *de affectib. animi.* 4°. Cantabrig. 1755. p. 20. On verra dans le chapitre de la folie l'hiſtoire d'une folie religieuſe, décrite par M. DUFIEU, dont les

C'eſt ici qu'il faut placer l'hiſtoire du Rhéteur GALLUS VIBIUS, qui tendant toutes les forces de ſon ame pour comprendre les cauſes de la folie, devint fou lui-même. N'eſt-ce pas à un acte trop fort de l'ame, ſans aucun mêlange de frayeur, que l'on doit rapporter l'exemple récent de cette jeune fille, qui familiariſée par ſon pere avec l'idée du ſuicide, & trouvant ſous ſa main un piſtolet qu'elle crut chargé, mais qui ne l'étoit point, l'appuye avec transport ſur ſon front, tire en criant je ſuis morte, heureuſement je ſuis morte? cette image de la mort trop profondément imprimée pour s'effacer, la jetta dans le délire, & elle mourut phrénétique le lendemain (h).

Le fils de CRÉSUS voyant à la priſe de Sardis un ſoldat perſan qui alloit aſſaſſiner ſon pere, acquiert la faculté de parler, qu'il n'avoit jamais eue, & crie, *ſoldat épargne* CRÉSUS, (i) & le paralytique à qui la frayeur

accès avoient la plus grande influence ſur la ſanté. DUFIEU *dict. raiſ.* T. I. p. 4.

(h) *Année litter.* 1777. T. 4. p. 45.

(i) HERODOTE. L. I. T. I. p. 78.

du feu rend l'usage de ses jambes, sont de ces exemples qui prouvent qu'une très-forte action sur le sensorium peut rétablir le cours intercepté des esprits animaux, & lever les obstacles qui le gênoient, tout comme les exemples précédens prouvent que la simple augmentation de l'action des vaisseaux, animée par la folie, qui a agi comme un tonique, a suffi pour guérir l'hydropisie, l'étisie, le marasme.

§. 98. Ces cas où l'attente d'un grand événement entretient les restes d'une vie mourante, s'expliquent encore par les mêmes principes. L'ame ranime l'action du sensorium, la vie se soutient par l'artifice de ces forces réunies, jusques à l'événement; mais alors cet agent extraordinaire manque & la mort est très-prompte. PECHLIN (*k*) vit dans l'invasion des François en Hollande, en 1672, une femme très-âgée & très-malade, qui maltraitée, chassée de chez elle, & totalement dépouillée par les soldats, fut menée toute nue par ses fils, sur

(*k*) L. 3. obs. 3.

un traineau, à quelques lieues de là; la diarrhée, le délire, la gangrène, l'extrême foiblesse, un poulx à peine sensible, & que l'on n'appercevoit que par ses irrégularités, annonçoient une mort très-prochaine; elle ne parle que de tems en tems, mais c'est avec chaleur pour demander des nouvelles de sa fille; elle fait connoitre par des mots entrecoupés, par des gestes, qu'elle ne peut pas mourir sans l'avoir vûe; on voit que son existence ne tient plus qu'à sa tendre inquiétude sur le sort de cette fille chérie, qui ne paroit que le huitieme jour; & il y avoit alors près de trois jours que la mere étoit froide, sans poulx & ne donnoit plus de marque de sentiment; sa fille parle, elle l'entend, revient à elle, l'embrasse avec joye, & meurt en l'embrassant (*l*).

On voit avec un peu d'attention

(*l*) C'est cette espece d'attente de l'ame que M. RACINE a si bien exprimée en peignant Eteocle mourant, mais qui ne peut pas expirer qu'il n'ait tué son frere,
& son ame irritée,
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.

qu'il n'eſt point néceſſaire de recourir à de nouveaux principes, différens de l'ame, pour expliquer tous ces phénomenes; mais on comprend auſſi que des hommes éclairés ont pû croire ces principes néceſſaires & les imaginer, ſans devoir être déclarés auſſi ridicules que le décident quelques Métaphyſiciens trop intolérans; ces principes ſont *l'ame ſenſitive* D'ARISTOTE, de PLATON, D'EMPEDOCLES; *l'Archœus* de *Van* HELMONT; *les Natures plaſtiques* de CUDWORTH, & le *Préſident du ſyſtême nerveux* de WEPFER qui eſt ſelon lui l'auteur des convulſions (*m*).

(*m*) *De cicut. aquat.* préface. *molitur præſes*, *imperat præſes*, ſont des expreſſions fréquentes chez lui, p. 156. &c. APULÉE, dans ſon hiſtoire de *Pſyché*, avoit mis à ſes ordres un Etre qu'elle ne voit pas, qu'elle ne connoit pas, qui exécute ce qu'elle veut avec tant de promptitude & d'exactitude, qu'elle croit l'exécuter elle-même ſans ſavoir comment. On voit que ce domeſtique de Pſyché eſt le même que les natures plaſtiques, auxquelles CUDWORTH donnoit deux caracteres; le premier d'être immaterielles; le ſecond, d'agir ſur la matiere avec un ordre conſtant & réglé. L'ame ſenſitive de LAMY, n'étoit qu'une ma-

On a des exemples qui prouvent que l'ame apperçoit ce qui se passe dans le corps, lors même qu'elle ne peut plus donner aucun signe de cette apperçue ; peut-être même qu'elle ne s'exerce quelquefois que par un seul sens, pendant que les autres sont réellement dans un état de mort. Un homme âgé de soixante-six ans étoit regardé comme mort depuis quelques heures ; on avoit marqué le moment de l'ouverture du cadavre & celui de l'enterrement ; deux Prêtres étoient gardes dans la chambre, & ayant pris une dispute pour savoir lequel des deux reciteroit les priéres d'usage, ils firent tant de bruit qu'un parent entra pour les appaiser, & ayant par curiosité découvert le visage du mort, pour voir s'il avoit beaucoup chan-

tiere ténue, *l'ame & les esprits sont la même chose ; je me suis plus souvent servi du mot d'esprit pour signifier la portion de l'ame contenue dans les nerfs, & du mot ame pour signifier les esprits contenus dans le cerveau. p.* 205. Tous ces systêmes ne levent aucune des difficultés pour lesquelles on les a imaginé, & ils augmentent l'obscurité. Il faut savoir ne pas vouloir expliquer, ce qui doit nous être inintelligible.

gé, il crut y remarquer quelque mouvement; ce qui le détermina à approcher la chandelle du nez & de la bouche, & à lui toucher attentivement les tempes; mais il ne put découvrir aucune apparence de respiration & de poulx, & il se retiroit plus convaincu que jamais que sa mort étoit bien réelle; en se retirant il crut encore appercevoir le même mouvement; il lui frotta le nez, les tempes, les lévres avec du vin, il lui en mit dans la bouche sans qu'il donnât aucun signe de vie, & il alloit l'abandonner de nouveau, quand il s'apperçut qu'il commençoit à savourer le vin; il lui en remit dans la bouche; quand il en eut avalé quelques cuillerées il ouvrit les yeux, & enfin étant revenu de sa foiblesse, il raconta tout ce qui s'étoit passé entre ses gardes, sans en omettre la moindre circonstance (n). Une femme crue morte,

(n) *Réflexions sur la nature des remedes*, par M. de St. André, Rouen 12. 1700. C'est sans doute le même auteur qui vingt-cinq ans après publia des *lettres au sujet de la magie, des maléfices, & des sorciers*, Paris 12. 1725. dans lesquelles il prouve très-

après une fievre continue, entendoit tout ce qui se disoit & se faisoit pour préparer sa sépulture ; quelqu'effort qu'elle fît pour faire connoitre qu'elle vivoit encore, elle n'en pouvoit pas venir à bout ; enfin entendant les lamentations & les gémissemens d'une tante qu'elle avoit toujours regardé comme une mere, qui se désespéroit, & qui se jetta sur son corps pour l'embrasser, elle fit un dernier effort, & poussa un cri, qu'elle ne put faire suivre d'aucun autre signe de vie, mais qui fut cause qu'on lui appliqua des ventouses & d'autres remedes qui la ranimerent & la rappellerent à la vie (o). Ces deux observations m'ont paru, aussi bien que la précédente, de la plus grande importance, & dignes de toute l'attention des physiologistes & des psycologistes les plus éclairés ; ce sont

bien que tous les phénomenes attribués à ces trois causes sont ou une suite naturelle de causes physiques très-simples, ou le résultat de la friponnerie ; on y trouve des observations intéressantes pour la médecine dont je ferai usage plus bas.

(o) Ibid.

des faits contre lesquels viennent se briser la foule des sophismes étalés avec tant d'appareil dans tant d'ouvrages écrits en faveur du matérialisme, & qui ne prouvent que contre leurs auteurs.

§. 99. Les effets de l'imagination fortement affectée, peuvent aller au point de faire éprouver involontairement les mêmes mouvemens que la personne qu'on a sous les yeux. Il entra dans l'hôpital de Villamané, dans la nouvelle France, en 1698, une fille attaquée d'un hoquet convulsif très-fort; il y avoit dans la salle où on la mit quatre autres filles attaquées de maladies très-différentes; trois jours après son entrée elles commencerent toutes à prendre le même hoquet, & des convulsions très-fortes, qui se reproduisoient fréquemment & désoloient les Religieuses; on ne put les guérir qu'en les séparant & en les menaçant de la plus forte discipline si l'accès revenoit; l'impression de la crainte du châtiment dissipa l'impression imitative, les accès ne revinrent

pas (*p*); &, ce qu'il eſt important de remarquer, parce que cela donne une nouvelle force aux obſervations citées plus haut d'après MM. MEAD & BAKER, elles ſe trouverent guéries des maladies pour leſquelles elles étoient entrées à l'hôpital. M. NICOLE connoiſſoit une maiſon religieuſe où il étoit arrivé un fait ſemblable, mais plus frappant. " C'étoit une communauté très-nombreuſe de filles, leſquelles ſe trouvoient ſaiſies, tous les jours à la même heure, d'un accès de vapeurs le plus ſingulier & pour ſa nature & pour ſon univerſalité, car tout le couvent y tomboit tout à la fois, on entendoit un miaulement général par toute la maiſon qui duroit juſques à pluſieurs heures au grand ſcandale de la Religion & du voiſinage, qui entendoit miauler toutes ces filles. On ne trouva pas de meilleur moyen, plus prompt, ni plus efficace pour arrêter ces imaginations bleſſées, qu'en les frappant d'une autre imagination qui

(*p*) *Naturaliſme des convulſions*, 12. Soleure 1733. t. 2. p. 116.

„ les retint toutes & toutes à la fois.
„ Ce fut de leur faire signifier par
„ ordre des Magistrats qu'il y auroit
„ à la porte du couvent une compa-
„ gnie de Soldats, qui au premier
„ miaulement entreroient dans le cou-
„ vent, & que sur le champ ces Sol-
„ dats fouëtteroient chaque fille qui
„ auroit miaulé ; il n'en fallut pas d'a-
„ vantage pour faire cesser cette ridi-
„ cule scene ; car l'imagination de ces
„ Religieuses frappée par la honte
„ qu'elles auroient d'être fouëttées
„ par des soldats, les réduisit à un
„ si parfait silence, que les soldats
„ n'eurent pas à exécuter une seule
„ fois leur commission (q)".

L'histoire de la maison de charité de Harlem est parfaitement semblable à celle que je viens de rapporter. Une jeune fille entretenue dans cette maison tomba, après une frayeur, dans des accès de convulsions qui revenoient périodiquement, une autre jeune fille qui l'assistoit dans un de ces accès fut attaquée du même mal ;

(q) Même ouvrage, *réponse à la lettre à un confesseur*. p. 30.

le lendemain une seconde, le surlendemain une troisieme, & successivement presque tous les jeunes gens de la maison tant filles que garçons; tous les secours furent inutiles; enfin on eut recours à M. BOERHAAVE, qui instruit du peu de succès des remedes précédens, & ayant été témoin qu'un premier accès en donnoit sur le champ à presque tous ceux qui se trouvoient dans la même salle, jugea que l'imagination frappée étoit la seule cause du mal, & ordonna en présence de tous ces jeunes gens, comme le seul remede qui resta à essayer, d'avoir des fourneaux ardens dans différens endroits de la salle où il y eut des fers rouges, dont il prescrivit la figure, toujours prêts à être appliqués dans un endroit du bras qu'il désigna, pour y faire une profonde brulure au premier moment de l'accès. L'effroi que ce remede occasionna eut le plus prompt succès, & la maladie ne reparut plus (*r*). On doit rapporter ici l'exemple d'une imitation forcée plus générale encore que

(*r*) KAUW *impetum faciens* §. 406.

celles dont je viens de parler, puisqu'elle portoit sur toutes les actions dont on étoit témoin. *Donalt Monro*, né à Strachborg près d'Aberdeen, vieillard petit, foible, maigre, avoit été sujet dès sa plus tendre enfance à imiter, malgré lui, tous les mouvemens qu'il voyoit faire aux autres; de quelque mouvement qu'il fût témoin, il étoit obligé de les rendre tout de suite dans la plus grande exactitude; soit que ce fut des mouvemens de la tête, ou des yeux, ou des lévres, ou des bras, des mains, des pieds, &c. Il les rendoit sur le champ avec la plus grande facilité; si on lui serroit les mains pendant qu'un autre gesticuloit en sa présence, il faisoit tous ses efforts pour se débarasser, parce, disoit-il, que cette gêne le faisoit souffrir dans le cœur & dans le cerveau; en public il étoit obligé de marcher les yeux fermés, & s'il étoit en compagnie, il étoit obligé de tourner le dos aux autres (s). N'est-ce pas au même principe que l'on doit

(s) Ibid. §. 394. tiré des *Transf. philos. Abridg.* t. 3. p. 8.

rapporter, le baillement involontaire que l'on éprouve en voyant bailler, & les efforts pour vômir dont on est saisi en voyant vômir ? Les délires contagieux, si on peut se servir de ce terme, puisque les travers de l'esprit le sont plus que les maux du corps, les délires contagieux, dis-je, sont des cas de la même espece que ceux dont je viens de parler ; tels étoient les délires des femmes de Milet & de celles de Lyon, qui prenoient tout-à-coup le dégoût de la vie & se précipitoient ; & la façon de les guérir, en rendant un arrêt qui ordonnoit de faire porter les cadavres nuds sur une claye, est une nouvelle preuve de la force de l'imagination ; elles rougissoient de honte après leur mort, leur imagination leur présentoit l'infamie à laquelle leur cadavre seroit exposé, comme si elles l'avoient éprouvée elles-mêmes, & le sentiment douloureux de cet affront futur les déterminoit au sacrifice de ce qui leur paroissoit un bien présent.

§. 100. La force de l'imagination va jusqu'à nous offrir comme continuellement présens des objets éloi-

gnés; comme réels des objets factices, quelquefois même des objets chimériques; c'est ainsi que SPINELLO après avoir peint le Diable, fut si effrayé lui-même des traits terribles qu'il lui avoit donné, que tout le reste de sa vie il crut le voir à ses côtés, lui reprocher de l'avoir fait si laid; & pour prendre des exemples plus simples, c'est ainsi que l'idée d'un plat desiré fait venir l'eau à la bouche, que celle d'un plat dégoutant fait vômir tout comme si on le voyoit, & qu'un morceau de cire présenté comme une araignée à une personne qui les craignoit, lui occasionna, dit M. ZIMMERMAN, des spasmes & un tetanos. C'est par le même principe que le malade qui, dans une fievre ardente, croyoit voir un étang à côté de son lit, & désiroit passionnément de s'y baigner, se trouva presque guéri après s'être roulé sur le pavé de sa chambre (t); le froid du marbre lui fit sans doute du bien, mais l'imagination en augmenta vraisemblablement l'effet.

(t) SIGWARD *de vi imaginationis*. p. 22.

§. 101. En appréciant les effets de l'imagination, il faut bien faire attention qu'ils ne ſont pas toujours ſes effets immédiats, mais ceux d'une autre paſſion qu'elle met en jeu, & dont les effets ſont quelquefois diamétralement oppoſés aux ſiens; ainſi quand un jeune homme frappé de la mort de ſon ami & s'imaginant devoir mourir de la même maladie, perd peu-à-peu ſa ſanté & tombe au bout de quelques ſemaines dans une maladie putride, c'eſt que ſon imagination lui a préſenté un objet effrayant, & que la frayeur l'a diſpoſé à la putridité. Il en eſt de même de toutes les autres maladies contagieuſes, ce n'eſt ſurement pas l'imagination qui les produit, comme elle produit les maladies nerveuſes; au contraire elle pourroit les éloigner, parce que l'action des vaiſſeaux augmentée par l'imagination pourroit évacuer d'abord un léger principe d'infection; mais dans le tems de ces maladies, l'imagination préſente un objet qui imprime une crainte continuelle, & l'un des effets de la crainte étant de diminuer l'action des vaiſſeaux, l'infection ſe fait bien plus

aiſément, & une cauſe dont l'effet eut été nul ſans cette diſpoſition, peut devenir très-efficace. Ce ſont ces effets de la crainte qui font que dans les maladies, quelques événemens imprévus, comme la mort d'un malade atteint du même mal, celle d'un parent, d'un contemporain, produiſent ſouvent tout-à-coup des événemens ſi fâcheux. C'eſt encore ce même principe qui a pu être cauſe que des morts ſont arrivées dans le moment prédit; l'ame effrayée a produit l'affoibliſſement qui eſt l'effet naturel de la crainte; à meſure que le tems marqué approchoit, la frayeur augmentoit; l'affoibliſſement & le dérangement augmentoient dans la plus grande proportion; le ſentiment de cet affoibliſſement ajoûtant à la certitude de la prédiction, l'augmentoit encore, & les derniers jours ont néceſſairement dû être mortels. Si au lieu d'inſpirer la crainte, l'imagination préſente un objet de confiance, au lieu de produire ou d'aggraver les maux, elle les diſſipera. Si les amulettes, les charmes, les charlatans, ont quelquefois guéri, c'eſt que l'imagina-

tion trompée sur leur puissance, inspire pour eux la plus grande confiance, & en dissipant la crainte, qui seule suffit pour rendre incurables les maladies les moins graves, ils font ce que feroit la présence d'un Médecin, en qui l'on auroit la plus juste & la plus grande confiance; c'est cette même confiance qui donne souvent aux remedes les plus inefficaces, & que l'on ne prescrit que pour amuser le malade, tels que des pilules de mie de pain dorées (*u*), une action qui n'est que celle de l'espérance & qui devient salutaire. Mais on a cependant quelquefois trop étendu le pouvoir de l'imagination, en lui faisant operer des faits qui n'ont jamais eu lieu, comme la guérison de la rage par le bain de mer, & celles des écrouelles par le tact des Rois.

§. 102. Occupée fortement d'un objet, exaltée sur cet objet, l'ame peut

(*u*) RIDLIN est je crois le premier qui les ait imaginées, & c'étoit une idée heureuse; on l'a attribuée depuis lors à M. BOERHAAVE, à M. DUMOULIN & à plusieurs autres Médecins qui n'ont fait que profiter de celle de RIDLIN.

arranger toutes circonstances d'un fait qui le regarde avec le plus grand ordre, quoique cet objet soit éloigné, & si le fait arrive avec quelqu'une de ces circonstances, on croit avoir *déviné* ou prédit. C'est ici le cas, si le narré est bien exact, du jeune homme qui annonça la mort de son ami, avant que l'on pût en avoir la nouvelle (*x*).

(*x*) L'Abbé *de St.* PIERRE nous a conservé l'histoire détaillée de ce fait : (journal de Trevoux 1728) & M. CAMERARIUS en a fait l'objet d'une dissertation. Un jeune homme nommé BEZUEL, & son ami DESFONTAINES, s'étant promis, en se séparant en Août 1696, que le premier qui mourroit viendroit voir son ami après sa mort & la lui apprendre. BEZUEL en allant aux champs vers les moissonneurs, prend un accès de fievre avec délire, qui revient le lendemain & le surlendemain ; après le troisieme il dit que son ami mort lui a apparu, & il conte plusieurs circonstances de cette mort, qui étoit en effet réelle, & quelques circonstances se trouvent vrayes ; c'est une tête fréquemment occupée d'un objet, qui prend la fievre dans cette circonstance ; on comprend qu'il a dû rêver à DESFONTAINES, le croire mort, le voir revenir & entendre son recit ; le rêve étoit donc dans l'ordre

§. 103. Les effets de l'imagination ſont ordinairement plus frappans pendant le ſommeil, parce que rien ne peut alors nous avertir de ſes erreurs; elle ſe livre par là même toute entiere à ſon égarement; & il peut y avoir des états de veille qui à cet égard reſſemblent au ſommeil; c'eſt ainſi que quand les enthouſiaſtes ſe ſont livrés avec tant de force à la contemplation d'un ſeul objet qu'ils n'en voyent point d'autre, ils ſont autant abſorbés dans cette idée que ſi leurs ſens étoient enchainés par le ſommeil, & M. ZIMMERMAN rapporte des obſervations en ce genre très-intéreſſantes.

On doit mettre dans la claſſe des enthouſiaſtes les prétendus ſorciers, qui ſont ou des fripons, ce ne ſont pas ceux dont je parle, ou des têtes foibles & des imaginations ardentes, échaufées encore par des narcotiques; ceux-ci dupes de leur crédulités, de leur curioſité & de leur fauſ-

des choſes, & auroit eu lieu, quoique la mort ne fût pas arrivée; les circonſtances vrayes dépendoient de ce que Bezuel connoiſſoit du voyage de ſon ami, des lieux où il alloit, &c.

ſe confiance, frappés vivement des objets qu'on leur a peint avec des couleurs très-fortes, s'en occupant continuellement, enyvrés par les poiſons qu'on leur fait avaler, ſe frappent tellement l'imagination de ce qu'ils rêvent dans leurs momens d'exhaltation, que rien ne peut les tirer de leur erreur. J'ai vû encore en 1762, un homme fermement perſuadé qu'il paſſoit ſouvent la nuit en Eſpagne dans un endroit qu'il me dépeignoit avec beaucoup de ſuite & de détail. L'idée de ſorcellerie eſt cependant preſqu'entierement détruite aujourd'hui, au moins dans ce pays, même parmi la portion la plus groſſiere du peuple ; elle ſe perd moins dans d'autres endroits, & il n'eſt plus ſurprenant qu'elle conſerve encore quelque droit dans des têtes foibles & ignorantes, puiſqu'elle a trouvé un défenſeur dans l'un des Médecins les plus éclairés de ce ſiecle. Il y a cependant plus de deux mille ans qu'HIPPOCRATES avoit prévenu les Médecins contre une erreur ſi groſſiere, en rangeant les poſſeſſions parmi les ſymptômes de l'hypocon-

drie (*y*), & l'on trouve dans un ouvrage peu connu, mais généralement très-fensé & que j'ai déjà cité, un passage qui renferme tout ce qu'il y a de bon à dire sur ce sujet "un fou,
„ un mélancolique, une fille travail-
„ lée de vapeurs, s'imagine qu'elle est
„ obfédée ; l'idée qu'elle s'en forge
„ lui fait faire mille extravagances
„ & lui fait souffrir mille peines de
„ corps & d'esprit, persuadée que
„ le diable la tourmente & la suit
„ par-tout ; elle en fait milles con-
„ tes & les assure si positivement
„ qu'on a peine à ne les point croi-
„ re ; (*z*) le peuple sur-tout croiroit faire

(*y*) *Ex morbis quibusdam nervorum adeo fortiter pavent homines ut delirent & dæmones quosdam videre se putent ipsis infestos, quandoque nocte, quandoque interdiu, aliquando verò utrôque tempore, postea ab hujus modi spectris, multi jam se strangulaverunt; plures autem mulieres quam viri.*

(*z*) Les déclarations des Théologiens & des Médecins fensés & honnêtes, dans la fameuse affaire des possédées de Loudun, furent *multa ficta, pauca vera, à dæmone nulla.* Je n'ai point pu voir l'ou-

„ faire un crime s'il n'ajoutoit pas „ foi à tout ce qu'elle dit; s'il n'at„ tribuoit pas au démon tout ce „ qu'il lui voit faire, & ce qu'il lui „ entend dire d'extraordinaire. La „ crainte se met quelquefois de la „ partie & dérégle l'imagination des „ gens timides & foibles d'esprit, qui „ se persuadent qu'un grand homme „ noir les obséde, qu'il les pousse à „ se pendre, à se noyer, à se jetter „ dans des précipices (*a*)".

Il y a des cas dans lesquels l'ame peut être si fortement occupée, sans enthousiasme, qu'elle se détache presqu'entierement du corps, & M. HECQUET cite l'exemple très-bien avéré d'un homme de lettres, qui quand il pensoit fortement, tomboit en extase, prenoit des convulsions & perdoit tout sentiment. ARCHIMÉDE & VIETTE n'entendoient, ne voyoient, n'appercevoient rien de

vrage de FRANÇOIS PIDOUX, Médecin de Poitiers, sur cette scene, dont l'atrocité ne laissa pas voir tout le ridicule.

(*a*) *Lettres de M. de St.* ANDRÉ *au sujet de la magie* &c. 12. Paris 1725.

ce qui se passoit autour d'eux ; & en combinant ces effets possibles d'une imagination exaltée avec ce que peuvent l'astuce, la vanité, & l'intérêt, on expliquera aisément ces prétendus mirales enfantés par l'esprit de secte, qui pendant cinquante ans ont scandalisé tous les gens sensés, & amusés tous les rieurs, non-seulement de Paris, théâtre de la farce, mais de toute l'Europe qui ne dédaignoit pas de s'en occuper.

§. 104. C'est cette même influence d'une forte imagination sur les malades, qui peut servir à expliquer le très-petit nombre de guérisons opérées, si tant est qu'il y en ait eu d'opérées, par le Curé charlatan, qui faisoit des miracles il y a quelques années dans la Baviere, & il faut en général établir que la magie étant une chimere, les cures qu'on lui attribue dépendent de quelqu'une des causes suivantes, que M. KAAUU BOERHAAVE a le premier bien indiquées. 1°. La guérison spontanée de la maladie. 2°. La stupidité du public, qui portant toute son attention sur ce qu'on lui présente, ne

pense point à tout ce qu'on lui cache. 3°. La force de l'imagination excitée avec soin, & mise en œuvre avec adresse. 4°. La vertu de quelque remede extérieur ordonné comme simple amulete, mais qui a une efficace réelle. 5°. La fourbe qui feint des maladies pour en faire operer la guérison. 6°. dit encore M. KAAUU, l'idée que tout est plein de démons (*b*).

La vraye guérison des sorciers, des magiciens, des obsédés des possédés, est très-bien indiquée dans l'ouvrage de M. de St. ANDRÉ. " On „ n'entendroit plus parler, dit-il, de „ filles & de femmes possédées, si „ d'abord qu'il en paroit quelqu'une „ on l'arrêtoit, on la faisoit jeuner „ au pain & à l'eau, & on la fouët„ toit vivement deux ou trois fois „ le jour : je voudrois qu'on mit „ les femmes & les filles aux répen„ ties ; & les hommes, s'il y en a „ sous la direction des freres de St.

(*b*) *Impetum fac.* § 413. 416. &c. Quelques-unes de ces causes concourent, comme on l'a dejà vû, à opérer les guérisons qu'operent les charlatans non sorciers, mais tout aussi ignorans & aussi fourbes qu'eux.

„ Yon ou de St. Lazare. C'eſt un bon „ moyen d'empêcher que ces fourbes „ n'en impoſent au peuple, & ne pro-„ fitent de ſa crédulité (*c*)".

§. 105. Après avoir préſenté les effets que la tenſion des facultés produit ſur le genre nerveux, je dois dire un mot, avant que de quitter cette matiere, d'un effet ſingulier & qu'on a ſouvent cru miraculeux, c'eſt le changement que l'état des nerfs peut produire ſur les facultés. Il conſiſte en ce que les facultés & ſur-tout la mémoire, paroiſſent réellement augmentées, au point que le malade ſe trouve avoir des connoiſſances qu'on ne ne pouvoit pas même lui ſuppoſer. „ On a vu un jeune homme à qui „ ſon précepteur n'avoit jamais rien „ pu apprendre, & qui ne ſavoit „ point joindre, comme on dit, l'ad-„ jectif à ſon ſubſtantif, parler latin „ ſans héſiter après quelques jours „ de fievre maligne, reciter des cho-„ ſes qu'il n'avoit jamais ſçû, & dé-„ velopper des idées qui juſques-là

(*c*) *Lettres ſur la magie* p. 272.

„ ne l'avoient point frappé (*d*). Deux autres jeunes gens, à mesure que leur santé se détruisoit se trouverent également pleins de connoissances qui leur étoient étrangeres. HUART (*e*) parle d'un paysan fort grossier que la phrénésie rendit excessivement éloquent, & du page d'un Seigneur Espagnol, très-borné & très-ignorant, à qui la maladie donna les plus belles connoissances en politique. FERNEL parle aussi d'un page de HENRI *second* très-ignorant, qui étant tombé malade, parloit bon grec, & l'on peut s'en fier à FERNEL. ERASME vit un Italien parler, dans les accès d'une maladie, l'allemand qu'il n'avoit jamais appris; & j'ai vu moi-même en 1766 une fille du peuple, du bon sens le plus commun, âgée de 24 ans, sujette à de fréquentes & fortes convulsions, qui produisoient des effets bien différens; quelquefois elles la laissoient dans une léthargie complette, pendant trois ou quatre jours; d'autres fois il lui restoit après l'ac-

(*d*) *Medicin. Septent.* t. I. p. 88.
(*e*) *Examen des Esprits* ch. 4. & ailleurs.

cès une force d'imagination & de mémoire, & une volubilité de langue étonnantes ; elle mettoit dans ses discours une multitude d'idées fortes & d'images frappantes; elle recitoit un grand nombre de morceaux de prose ou de vers françois qu'elle n'avoit jamais sçu ; elle parloit même quelquefois en latin, mais rarement & peu : au bout de quelques jours elle retomboit dans son état naturel qui étoit d'être très-bornée & peu instruite; il n'y avoit ni exageration, ni fraude, ni intérêt, ni but; c'étoit une pauvre fille dont les parens affligés, mais honnêtes, & fort éloignés de penser à faire du malheur de leur fille un objet de gain pour eux, me consultoient sur son état qui avoit été bien suivi & bien attesté par deux hommes éclairés & très-véridiques. On trouve dans les observations de WEPFER celle d'une jeune fille qui dans des accès de délire spasmodique chantoit des chansons qu'elle ne savoit pas auparavant, dans des langues qu'elle ignoroit (*f*). " & l'on

(*f*) Obs. 115. p. 517.

„ a des exemples de perſonnes ſtu-
„ pides, qui étant dans le délire, rai-
„ ſonnoient avec juſteſſe, parloient
„ avec éloquence, faiſoient ſur les
„ ſujets qu'on leur propoſoit des vers
„ très-juſtes & très-naturels (g)".

Tous ces faits, & tous les autres de cette eſpece que l'on cite & que l'on pourra obſerver à l'avenir, ne tiennent ni aux miracles ni à la magie; la ſimple diſpoſition du *ſenſorium* changée par la maladie opere tous ces effets; des impreſſions reçues précédemment, mais foibles, & incapables d'operer aucun effet ſur un ſenſorium peu mobile, acquierent une nouvelle force, parce qu'il acquiert une organiſation plus exquiſe, plus facile, mieux jouante; comme tel poids qui n'operoit aucun mouvement pendant qu'il étoit attaché à une machine rouillée, lui donne la plus grande action dès qu'elle eſt repolie. Tout ce que le premier écolier, tout ce que les pages avoient entendu dans le cours de leur éducation, ſouvent très-ſoignée, n'a-

(g) ST. ANDRÉ, *Lettres ſur la magie* p. 36.

voit pas fait une impreſſion aſſez forte pour leur être reſté préſent ; mais par le changement heureux arrivé dans leur organiſation, ces légers veſtiges ſe trouvent plus efficaces, & ils operent les plus grands effets. Il en eſt de même de la fille dont j'ai parlé ; des morceaux qu'elle pouvoit avoir entendu dans les maiſons où elle avoit ſervi, des phraſes latines apperçues en s'occupant à quelque ſervice dans une chambre où l'on fait une leçon, quelques morceaux de poëſies entendus dans les mêmes circonſtances, des prieres qu'on avoit voulu lui apprendre, mais qu'elle n'avoit pas retenu, qu'elle ne ſaura même plus quand l'accès ſera paſſé, des fragmens de ſermons, reparoiſſent alors avec force. La malade de WEPFER avoit entendu toutes les chanſons qu'elle chantoit dans ſes délires, mais les veſtiges qu'elles avoient laiſſé n'étoient pas ſuffiſans avant la maladie pour les rappeller. Quelquefois même, il a pu arriver que la maladie ait operé tous ces faits qui paroiſſent ſi étonnans, uniquement en détruiſant cette extrême timidité qui en-

veloppe, qui tue en quelque façon toutes les facultés, & en donnant cette hardiesse qui les développe, qui les vivifie, je dirois presque qui les crée. J'ai vu, il y a dix huit ans, un étranger âgé alors de dix-neuf ans, qui avoit du génie, des connoissances, de l'honnêteté, mais froid, timide, taciturne, hypocondre, parlant peu, ne contant rien, ne riant jamais, qui dans la convalescence d'une fievre maligne très-longue, acquit une vivacité, une gayeté, une volubilité singulieres; il parloit beaucoup, avec feu, avec assurance, avec la plus grande justesse & la plus grande gayeté; je n'ai jamais ouï conter plus plaisamment, plus rapidement & plus agréablement.

L'organisation d'un sot, n'est pas celle de l'homme de génie; mais que la maladie varie cette organisation, pourquoi le pâtre grossier ne pourroit-il pas acquerir la sagacité, la force, l'éloquence de *Demosthène*, comme *Demosthène* peut passer à la plus complette imbécillité. Avant que de quitter l'article de l'imagination; je dois ajouter que l'on se sert très sou-

vent d'elle contr'elle même, & quand elle a produit une erreur permanente & forte, le ſeul moyen de la diſſiper, c'eſt de chercher à remplir l'imagination de quelqu'autre impreſſion plus forte. On verra dans le chapitre de l'hypocondrie avec quel ſuccès on peut employer ce moyen dans des cas où tous les moyens phyſiques ont échoué. Je prouverai dans le chapitre de l'épilepſie que l'imagination des meres ne peut avoir aucune influence ſur les enfans.

ARTICLE II.

Des effets des paſſions.

Après avoir préſenté les effets d'une attention trop ſoutenue & trop concentrée, & ceux d'une imagination trop exaltée, je reviens aux effets des paſſions ſur les nerfs, & par là-même ſur toute l'œconomie animale; il ſeroit ridicule de vouloir me renfermer dans les léſions purement nerveuſes, ce ſeroit déchirer un tableau en lambeaux, pour n'en faire voir que la partie dont on a parlé.

§. 106. Toutes les passions peuvent se reduire aux suivantes; 1°. la joye; 2°. l'espérance; 3°. l'amour, sous lequel on peut comprendre celui de la gloire; 4°. le désir, sous lequel il faut comprendre l'ambition & l'avarice qui s'y rangent mieux que sous l'amour, puisque l'amour a des jouissances complettes, au de-là desquelles il ne désire rien, au lieu que rien ne satisfait les désirs de l'ambitieux & de l'avare, qui par là-même restent toujours désirs; 5°. la haine; 6°. l'envie; 7°. la jalousie; 8°. la colere; 9°. la tristesse, dont le dernier degré est le désespoir; 10°. la crainte & la frayeur; 11°. la honte & la pudeur; 12°. la misericorde; 13°. l'orgueil; & 14°. le rire.

Je m'occuperai de toutes dans l'ordre dans lequel je viens de les rapporter.

Plusieurs ont le double effet de produire dans l'ame une volonté forte, & de la disposer à prendre des arrangemens en conséquence; mais outre cet effet qui est sans doute le but auquel elles sont destinées, puisque sans passion il n'existeroit que des déterminations foibles, une conduite mol-

le, peu de plaisirs; outre cet effet, dis-je, desqu'elles sont un peu vives, elles en ont un second que j'ai déjà indiqué dans la premiere partie, c'est de produire un changement dans le *sensorium commune*, indépendant de nôtre volonté, qui occasionne dans les nerfs une action dont les effets sont marqués sur les fonctions de l'œconomie animale, & c'est ce dernier effet que je dois décrire, puisque c'est principalement celui qui produit tant de maux de nerfs; mais il faut cependant faire attention que quoique ces mouvemens soyent très-souvent nuisibles, ils sont aussi souvent utiles, & en général ils paroissent presque tous avoir une fin relative à la volonté que l'ame doit éprouver, ou mettre le corps dans l'état dans lequel il convient qu'il soit, vu les circonstances.

Dans la grande joye nous n'avons qu'à sentir, les vœux remplis ne laissent rien à faire pour le moment, tous les solides se relâchent, & peut-être que la diminution de la résistance par-tout laissant un plus libre cours aux esprits animaux, le sentiment en est plus exquis.

Le désir, en hâtant le mouvement des esprits animaux & du sang, rend le corps plus agile & plus capable d'operer tous les mouvemens nécessaires pour parvenir à son but.

L'espérance, qui est de tous les états de l'ame le plus favorable au corps, lui assure une durée qui le mettra à même de jouir du bien qu'il attend.

L'espece d'abbatement moral & physique qui succede à la volupté physique, conduit au repos qui est nécessaire.

Les esprits arrêtés par la crainte, suspendent l'emploi de nos forces & par là-même nous empêchent de courir vers le danger; mais quand le danger est présent, la frayeur augmente tout-à-coup assez nos forces pour que nous puissions nous en éloigner.

En nous donnant une action prodigieuse, la colere nous met à même de repousser l'insulte qui nous irrite. On peut encore remarquer sur les passions en général, que leurs effets étant opposés, se détruisent souvent, & que par là-même l'une peut reparer le mal que l'autre a fait. Les effets de la joye & sur-tout du rire

diſſipent ceux de la triſteſſe : l'amour relache, & la colere contracte : la crainte diminue le mouvement, & l'eſpérance l'augmente ; mais toutes ces vérités, qu'il importe ſi fort au Médecin de connoitre, ſeront rendues plus ſenſibles par le détail des différens effets de chaque paſſion.

ARTICLE III.

De la joye.

§. 107. La joye eſt cet état dans lequel l'ame éprouve un grand plaiſir, eſt contente, ſatisfaite, heureuſe ; ce n'eſt proprement point une paſſion, mais une ſituation morale, qui, de quelque cauſe qu'elle vienne, produit des effets phyſiques très-ſouvent fort ſenſibles, & toujours favorables quand elle eſt modérée ; quelquefois funeſtes quand elle eſt extrême. Elle anime l'action de l'ame même & celle de toute la machine ; elle donne des idées, elle fait penſer plus vivement, plus fortement ; les yeux ſont plus brillans, la circulation plus forte, plus égale, & j'ai obſervé très-

ſouvent qu'elle fait diſparoitre les intermittences chez les perſonnes qui y ſont le plus ſujettes. Les ſécrétions & les excrétions ſe font mieux, la tranſpiration eſt plus abondante, & l'on a remarqué qu'elle colore les urines chez les perſonnes languiſſantes qui les ont ordinairement crues. Les digeſtions ſont plus aiſées & meilleures, le ſommeil eſt plus long & plus doux, les guériſons ſont plus faciles, les convaleſcences plus courtes, la vie plus longue, & l'on a dit avec raiſon que c'eſt à ce principe qu'il faut rapporter la longévité de pluſieurs hommes célèbres dont la vie étoit une courſe dans une carriere agréable. (*h*) PECHLIN vit un homme âgé & attaqué d'une forte jauniſſe, avec une fievre lente rebeller à tous les remedes, que le plaiſir de la naiſſance d'un fils, guérit

(*h*) *Element. phiſiol.* l. 17. Sect. 2. §. 5. t. 5. p. 581. ARETÉE avoit déjà bien apprécié les effets de la gayeté; *delectationis quidem hi fructus ſunt, bona concoctio, carnis conveniens incrementum, corporis floridus color; triſtitiæ verò iſtorum contraria. De morb. chron.* l. 2. chap. 6. edit. fol. Leid. p. 57.

très promptement; & de simples impressions agréables qui peuvent à peine s'appeller joye, produisent les effets les plus heureux. Le plaisir que fit à M. PEIRESC une lettre du président *de* THOU, le guérit d'une paralysie dont il étoit attaqué depuis quelques tems, & qui affectoit surtout la langue, dont il recouvra si bien l'usage, dans le moment même, qu'il put chanter un hymne plaisant que M. *de* THOU avoit renfermé dans sa lettre; quelque tems auparavant, il avoit été guéri d'une affection rhumatismale, par la lecture d'une préface qui l'avoit fait beaucoup rire. CONRINGIUS fut guéri d'une fievre tierce par le plaisir de causer avec MEIBOMIUS. *Alexandre* de PALERME guérit ALPHONSE *le sage* d'une maladie de langueur, en lui lisant QUINTE-CURCE, & la lecture de TITE-LIVE produisit le même effet sur FERDINAND V. (*i*).

§. 108. Mais cette même joye qui produit des effets si favorables, peut en avoir de funestes si elle devient

(*i*) VERDRIES *de æquilib. ment. & corpor.*

trop-vive. L'augmentation dans la force & dans la vitesse des battemens du cœur peut devenir palpitation; modérée elle avoit fait disparoitre les intermittences; excessive elle peut occasionner la plus grande irrégularité, qui dépend sans doute ou de l'irrégularité même de l'action nerveuse, ou de ce que les obstacles au mouvement du sang ne cédent pas en proportion de l'augmentation de la vitesse. J'ai connu une femme presque septuagenaire à qui une joye vive donnoit un tremblement dans le cœur & dans l'artère, tel qu'il étoit impossible d'en compter les pulsations. Le poulmon se trouve tout-à-coup surchargé de sang, ce qui produit une légere angoisse, & un sentiment de gonflement que l'on exprime, en disant que l'on a le cœur gros & qui fait couler des larmes; l'effet physique est à cet égard le même que dans le chagrin & que dans quelques douleurs, & les larmes coulent dans des situations bien opposées, mais dans le premier cas elles coulent avec le sentiment le plus délicieux, dans le second avec le sentiment le plus amer. M. GORTER vit une fem-

me qu'une joye imprévue jetta dans un crachement de ſang mortel (*k*).

L'agitation peut être aſſez vive pour donner la fievre la plus forte ; d'autres fois il ſurvient des défaillances, quelquefois des accidens paralytiques ; on a vu un homme dont le genre nerveux & les facultés avoient été affoiblis par une joye imprévue, qui tomboit ſouvent, s'il éprouvoit de nouveau le même ſentiment, dans un bégayement conſidérable, & une hémiplegie complette de tout le côté droit (*l*) ; elle peut auſſi égarer les facultés ; & la mere de THAMAS KOULIKAN, fidele alors à ſon ſouverain, tomba dans un vrai délire pendant pluſieurs jours, en apprenant que ſon fils avoit battu l'armée des rebelles. (*m*) Les obſervateurs & les hiſtoriens nous ont même conſervé les exemples de morts ſubites produites par la joye exceſſive ; on voit dans l'hiſtoire romaine une mere qui

(*k*) *De perſpir. inſenſib.* p. 545.

(*l*) WEBER *obſervat. medic.* 12. 1765. faſcic. alt. p. 67.

(*m*) GAUBIUS, *Sermo alter.* p. 36.

avoit cru ſon fils tué à la bataille de Cannes, mourir de joye en le revoyant. J'ai rapporté ailleurs (*n*) l'hiſtoire de *Diagoras* qui mourut de joye d'avoir vu couronner ſes trois fils, & celle de SOPHOCLES & de PHILIPIDES, j'aurais pu ajouter de DÉNIS, morts de plaiſir d'avoir été couronnés ou au moins applaudis eux-mêmes. M. BOERHAAVE rapporte l'hiſtoire d'une fille dont la famille étoit dans la miſere, & qui appellée aux Indes par un frere qui s'y étoit enrichi, mourut de joye en voyant les ſuperbes effets qu'il lui deſtinoit; (*o*) & tout le monde ſait, parce que tout le monde lit les éloges de M. de FONTENELLE, que l'héritiere de LEIBNITZ mourut de joye en ouvrant un vieux coffre qui ſe trouva plein d'argent. LEON X, mourut de joye en apprenant les malheurs des François. Quelle eſt la cauſe de ces morts? Eſt-ce une tranſpiration exceſſive des eſprits animaux, comme l'ont cru SANCTORIUS & NOGUES ſon premier commenta-

(*n*) *De la ſanté des gens du monde.*
(*o*) *De morbis nervorum.* p. 553.

teur ? Eſt-ce une apoplexie, comme la rougeur & la chaleur, pourroient, dit M. HALLER, le perſuader, comme ARETÉE paroit déjà l'avoir penſé, & comme M. M. JUNKER & GAUBIUS l'affirment poſitivement ? Eſt-ce que le cœur ſe paralyſe tout-à-coup comme d'autres l'ont cru ? Il me paroit qu'aucune de ces opinions n'eſt ſatisfaiſante, & que l'on ne pourra vraiſemblablement expliquer ces faits avec confiance, que quand on aura eu quelque triſte occaſion d'ouvrir le cadavre de quelqu'un mort pour cette raiſon. On peut croire que pluſieurs cauſes concourrent, & 1°. il eſt certain qu'il y a une trop grande diſſipation inſtantanée des eſprits animaux ; 2°. le ſang eſt porté avec promptitude & violence aux extrêmités par la forte contraction du cœur, & n'en revenant pas avec la même viteſſe, le cœur n'eſt pas ſtimulé quand il devroit l'être, il y a par là-même une défaillance ; mais le cœur ne perd pas ſi vite ſon irritabilité & le retour du ſang, dont le retard iroit difficilement à quelques ſecondes, rétabliroit la circulation, ſi le mal ne

dépendoit que de cette cauſe; 3°. on peut auſſi penſer que le ſang porté au cerveau, peut donner une apoplexie en occaſionnant une hémorragie, comme on a vu qu'il en produiſoit dans le poumon; mais je ſuis très-porté à croire que la trop forte action qu'éprouve le ſenſorium commun le paralyſe abſolument; cette paralyſie eſt au moins auſſi facile à comprendre que celle du cœur; & l'on trouvera dans la ſuite de cet ouvrage pluſieurs exemples qui perſuadent qu'une très-forte action ſur cet organe peut le détruire ſur le champ, ou au moins en détruire quelque partie eſſentielle. Les animaux même peuvent être la victime de leur joye, & je crois devoir rappeller ici un fait conſigné dans des mémoires très-véridiques; „ un chien couchant que je n'avois pas vu depuis deux ans, me reconnoiſſant comme s'il ne m'eut perdu que depuis deux jours, vint me ſauter au cou, d'où l'on me l'arracha roide mort de la joye qu'il eut de me retrouver "(p).

(p) *Mémoires du marquis de* LANG. p. 283.

De l'espérance.

§. 109. L'espérance est une joye future; on se réjouit de l'événement heureux que l'on attend; elle a tout les bons effets de cet état & elle n'en a aucun des inconvéniens; parce que l'attente du bien ne peut jamais affecter aussi vivement que sa jouissance; ainsi l'espérance est l'état de l'ame le plus favorable à la santé, & il n'y a personne qui n'ait pu en remarquer souvent tous les bons effets. On peut même observer que la forte esperance d'un grand bien, a soutenu, jusques à l'âge le plus avancé, la santé de personnes de qui les autres circonstances n'étoient rien moins que propres à la conserver.

De l'amour.

§. 110. L'amour est la passion que j'ai placé entre la joye & l'espérance, parce qu'il a beaucoup de caracteres communs avec ces deux états de l'ame; il en a aussi qui lui sont particuliers, & l'on pouroit distinguer dans ce sentiment tout ce qui dépend

de l'attention continuellement fixée sur un seul objet; tout ce qui tient au contentement du sentiment heureux (q), & toutes les peines qui peuvent être la suite d'un attachement très-fort; ainsi on ne peut pas ne le voir que sous une de ces faces, on jugeroit mal de ses effets; il faut faire attention à toutes. En l'envisageant d'abord sous son beau côté, c'est une joye continue, & il en a tous les bons effets; comme elle, il anime le poulx & il facilite toutes les fonctions; si la vivacité du sentiment est très-forte, l'action du cœur très-augmentée devient palpitation; mais cette palpitation douce, si vantée par les Poëtes & les Romanciers: il donne de la rougeur, une chaleur générale, une espece de tremblement très-fort, mais point pénible, qui laisse cependant foible, parce que la foiblesse est dans tous les cas une suite de l'action augmentée. Les effets de ce sentiment sont donc heureux quand il l'est lui-même, & il n'est point si ra-

(q) Il n'est point question ici du physique de l'amour dont j'ai parlé ailleurs.

re de voir un fort attachement dissiper des maladies de langueur, qui avoient résisté à tous les remedes, parce qu'aucun remede n'augmente l'action des vaisseaux, & ne réussit par là-même dans les maladies qui dépendent de la foiblesse de cette action, aussi bien qu'un sentiment vif, doux & soutenu. J'ai beaucoup vu un homme qui étant dans un état de consomption presque desespéré, inspira par sa douceur & son honnêteté une simple pitié à une femme charmante, qui se faisoit un plaisir de lui donner des marques de l'intérêt qu'elle prenoit à son sort; quelque malade qu'il fut, son cœur étoit encore capable de sentiment; il aima bientôt, & à mesure que le sentiment augmentoit, la maladie diminuoit; la pitié qu'il avoit inspirée devint un sentiment plus tendre, & l'amour satisfait, lui rendit toute sa santé; des bords du tombeau, il passa au lit nuptial sans aucun autre remede que l'influence d'une passion forte & heureuse. Cette même passion peut operer des changemens presqu'aussi marqués dans les

facultés

facultés & dans le caractere que dans la ſanté, parce qu'une volonté forte rend capable de tout, & que la plus forte des volontés, c'eſt celle de réuſſir quand on aime. *Chimon aima, puis devint honnête homme*, eſt une vérité fondée ſur des faits, & l'on a auſſi pluſieurs exemples de gens, dont les facultés ne ſe ſont développées que quand un ſentiment vif a opéré ce développement. J'ai connu un jeune homme qui, âgé de plus de vingt ans, paroiſſoit encore ſi peſant qu'il auroit été le jouet de ſa ſociété, ſi ſa bonté & ſa douceur avoient permis qu'on en fit un jouet; ignorant autant qu'on peut l'être, il ne parloit que pour dire des choſes honnêtes, il eſt vrai, mais toujours triviales, ou il ne parloit que des choſes les plus communes; il s'attacha à une Eſpagnole de la figure la plus agréable, mais qui ne ſavoit pas un mot de françois, & paroiſſoit fort peu ſoucieuſe de l'apprendre; au bout de trente-cinq jours, il pouvoit converſer en eſpagnol; au bout de deux mois, il avoit lû & relû tout Don-Quichotte, & une multitude de pieces de théatre en cette

langue ; sa conversation devint absolument méconnoissable, il y mettoit du feu, de la chaleur, des idées, sa physionomie n'étoit plus la même, ses facultés engourdies prirent le plus grand essor ; je le laissai au bout de quinze mois entierement métamorphosé ; je l'ai revu au bout de quelques années un homme véritablement intéressant & instruit : mais des changemens de cette espece, le plus frappant sans doute est celui de QUINTIN ; il avoit exercé depuis vingt ans, la profession de maréchal à Anvers, sous le nom de Mésius ; ainsi il n'étoit pas bien jeune, quand il devint amoureux de la fille d'un peintre, qui la lui refusa, & jura de ne la donner qu'à un peintre ; il quitta le marteau pour le pinceau, & fut bientôt si bon peintre que le pere lui donna sa fille avec grand plaisir ; il parvint à une grande célébrité, & les tableaux qui restent de lui sont encore précieux.

Un amour très-vif en occupant continuellement & fortement d'un seul objet, nuit cependant par cet excès de tension ; il en résulte des veilles

opiniâtres, de l'échauffement, de la maigreur, de la foiblesse & de la fievre; & en général les impressions de ce sentiment, agissant plus particulierement sur les nerfs du cœur, se manifestent singulierement sur le poulx; c'est aux variations du poulx qu'HIPPOCRATE reconnut l'amour de PERDICAS pour PHILA, l'une des femmes de son pere, & ERASISTRATE celui d'ANTIOCHUS pour STRATONICE, qui étoit aussi femme de SELEUCUS son pere.

§. III. Ce sentiment qui peut produire les plaisirs les plus vifs, doit également occasionner les peines les plus cruelles & les effets les plus funestes. Une femme de Sienne ne survêcut point au départ de son amant, & ayant appris qu'il avoit été obligé de suivre CHARLES-QUINT, elle mourut peu d'heures après. La mort de la maitresse de *Guillaume* DE LA TOUR le rendit fou; sa folie consistoit à ne vouloir pas la croire morte & à la chercher par-tout; enfin il mourut au bout d'un an du chagrin

de ne la point trouver (*r*). AIMESI de *Belenvey* mourut de douleur de ce que la princesse BARBOSSA s'étoit faite religieuse (*s*). TULP donne l'histoire d'un jeune homme qui devint sur le champ cataleptique, quand on lui eut refusé d'épouser la femme qu'il aimoit; (*t*) de MOOR vit une fille qui devint folle en apprenant le mariage de son amant avec sa sœur (*u*); & l'on trouvera dans le chapitre de l'épilepsie l'histoire d'une femme que j'ai vu mourir avec les symptômes les plus violens, après une passion trompée.

§. 112. Tous les goûts forts pour des objets de plaisir peuvent avoir des effets semblables à ceux de l'amour; la passion du jeu sur-tout a des rapports sensibles; & le joueur heureux éprouve presque les mêmes symptômes que l'amant content; chaleur, rougeur, palpitation, tremblement, yeux animés par le plaisir, veilles, petite fievre, maigreur; ses chagrins

(*r*) *Histoire des Troubadours*. t. 2. p. 148.
(*s*) Ibid. p. 333.
(*t*) *Observ.* L. I. obs. 22.
(*u*) *Patholog. cerebri* ch. 24. p. 582.

font auffi vifs, auffi impétueux, & s'ils n'ont pas des fuites auffi funeftes, c'eft qu'ils font toujours adoucis par l'efpérance & bientôt effacés par les fuccès.

§. 112. L'amour de la gloire, celui du bien en tout genre, font encore des fentimens qui ont dans leur marche & dans leurs effets de très-grands rapports avec l'amour; la plus grande ardeur pour réuffir, la plus grande activité dans l'emploi des moyens, la plus grande joye dans les fuccès, la douleur la plus vive dans les revers; j'en ai déjà rapporté des exemples plus haut, & l'on en trouve beaucoup d'autres: PITHAGORE couroit les rues, dans le délire, après avoir trouvé l'égalité du quarré de l'hypotenufe, à celui des deux petits côtés; & FRANCIA, qui avoit la paffion de la gloire en peinture, mourut de chagrin, après avoir admiré la Cécile de RAPHAEL, en penfant combien il étoit éloigné de la perfection (*x*).

(*x*) *De* PYLES, *Vies des peintres.* Oeuvr. t. I. p. 85.

On peut placer ici une remarque qui eſt vraye de la plupart des paſſions, & dont on a déjà vu des preuves plus haut, c'eſt que l'objet d'une paſſion favorite peut réveiller le ſentiment éteint pour tout autre objet. Le cataleptique de TULP revint à lui, quand on lui dit qu'il épouſeroit ſa maitreſſe. M. de LAGNI qui ne parloit plus, & ne paroiſſoit plus entendre, nomma encore le quarré de douze, quand on le lui demanda. Un de mes collegues ne pouvant tirer aucune marque de ſentiment d'une femme fort avare, qui étoit tombée en léthargie, s'aviſa de lui mettre dans la main quelques écus neufs, & elle commença à reprendre connoiſſance en les ſerrant; & M. MORAND a vu un joueur qui ne ſortit de la plus complette inſenſibilité; que quand on lui cria à haute voix quinte, quatorze & le point (y).

Ces faits peu importans en eux-mêmes, ſervent à faire voir évidemment que les impreſſions ſouvent réiterées, laiſſent une plus grande aptitude au mouvement dans la partie du

(y) *Opuſcules.*

ſenſorium qui avoit ſervi à les tranſmettre; la ſenſibilité s'y ſoutient lorſqu'elle eſt émouſſée dans toutes les autres, & elle eſt un moyen dont on peut ſe ſervir pour l'y réveiller.

Du déſir.

§. 114. Le déſir eſt moins une paſſion qu'un attribut, & un attribut eſſentiel, de toutes les paſſions; on peut cependant enviſager ſes effets ſéparément de ceux des différentes paſſions auxquelles il eſt joint, & l'on verra qu'ils dépendent de ceux de l'attention ſoutenue, combinés avec ceux de l'eſpérance ou de la crainte. L'eſprit eſt toujours tendu vers l'objet de ſon déſir, & de cette tenſion peuvent réſulter tous les mauvais effets dont j'ai parlé plus haut, mais ils ſeront ou fort aggravés, ſi la crainte ſe joint au déſir, ou fort adoucis ſi l'on eſpere; c'eſt d'après ces principes qu'il faut calculer les effets de l'ambition & de l'avarice; paſſions qui ont plus conſtamment peut-être qu'aucune autre les yeux ouverts ſur leur objet, parce qu'il n'y a preſque point de momens où les circonſtances ne puiſ-

ſent leur apporter quelqu'avantage ou quelque perte; l'ambitieux & l'avare déſirent ſans aimer, & réuſſiſſent ſans ceſſer de déſirer, parce que dès que l'on eſt parvenu à un but, il s'en trouve un autre derriere qui devient dans l'inſtant même l'objet de nouveaux déſirs; on a cependant ſouvent des momens heureux, en voyant qu'on approche d'un de ſes buts, & en ſentant que l'on y atteint.

Mais ſi le déſir trop fort & trop continu nuit, on peut cependant dire que le déſir vif, mais moderé, joint à l'eſpérance eſt la baſe de toutes les ſituations heureuſes; le déſir immoderé & inſatiable jette dans tous les maux de nerfs; le déſir joint à la crainte jette dans une fievre lente, & détruit peu-à-peu. Il faut toujours ſe rappeller qu'ANACREON ayant reçu de POLICRATES une ſomme conſiderable, devint avare, perdit le ſommeil, l'appétit, & la gayeté; effrayé de ſon état, il rendit tout & redevint heureux.

La ſimple curioſité de voir un ſpectacle qui eſt inutile, peut être aſſez vive pour animer bien puiſſamment l'action des nerfs, puiſque l'on vit en 1682, à l'hôpital général de Paris,

ſix malades qui depuis pluſieurs mois étoient ſans mouvement, ſe lever & marcher, au grand étonnement de tout l'hôpital, pour voir l'Ambaſſadeur de Maroc (z)? La curioſité dit M. ANDRY fit dans cette occaſion ce que les médicamens les plus ſouverains n'euſſent pu operer ſitôt, tant la nature a de force quand elle agit elle-même.

De la haine, de l'envie, de la jalouſie.

§. 115. La haine produit une ſituation directement oppoſée à celle de l'amour, & ſi ces deux ſentimens ont quelques effets communs, comme l'agitation & les veilles, c'eſt par des moyens bien différens. Les effets les plus conſtans, ſont l'agitation, l'inquiétude, une fievre lente, la perte de l'appétit, la pâleur, la maigreur, la cachexie, quelquefois même des ſymptômes nerveux plus forts; j'ai vu une femme devant qui l'on ne prononçoit point le nom d'une autre femme

(z) ANDRY *Orthopédie*. t. I. p. 98. Je rapporte le fait, il tient à ma matiere, mais je penſe que c'étoient ſans doute des paralytiques imparfaits, qui étoient encore capables de quelques mouvemens, mais qui n'en faiſoient point, manque de motifs.

qu'elle détestoit, qu'elle n'eut des défaillances & des convulsions, & MONTANUS avoit déjà vu que cette passion donnoit des vapeurs *(a)*.

§. 116. L'envie qui est une haine gratuite, mais une haine très-forte, une haine qui peut avoir une multitude d'objets, qui par là même est toujours en action, use, détruit, consume, bien plus encore que la simple haine.

Intactas vorat ossibus medullas
Et totum bibit artubus cruorem.

Composée sans doute du désir qui voudroit tout avoir, du chagrin de ce que ce désir n'est pas satisfait, & de la colere contre ceux qui possédent une partie de ce que l'on voudroit posséder, elle réunit les maux du désir, du chagrin & de la colere, elle

(a) Est-ce par haine, ou par frayeur, que le Cercopitheque tombe en défaillance en voyant seulement la peau du crocodile, BOMARE D. d'h. n. & que le Singe d'ERASME prenoit des vômissemens, la diarrhée, la fievre, une foiblesse étonnante en voyant une tortue ?

entretient dans une fievre lente, habituelle & rongeante.

§. 117. La jalousie qui est la crainte de perdre le plus précieux des biens, tient à l'amour, à la haine, à la crainte, à la tristesse, à l'orgueil, à la colere; composée des passions les plus fortes, elle en a toutes les peines, & il ne faut pas être surpris si l'ame succombe souvent sous ces peines, & si cette cruelle passion conduit à l'emportement, au délire, à la mort. La crainte continuelle de se voir enlever ce qu'on aime, la crainte plus affreuse d'être trahi par ce qu'on aime, la haine contre tout ceux que l'on soubçonne pouvoir penser à nous l'enlever, & on soubçonne tout le monde, l'attention continuellement fixée sur tout ce qui l'entoure, l'amour propre mortifié, jettent dans l'inquiétude la plus vive & la plus continuelle, dans le chagrin le plus amer, dans la tristesse la plus profonde; le sommeil fuit, l'appétit se perd, la bile s'arrête, elle reflue dans le sang; la jaunisse survient, les organes vitaux irrités par la bile donnent la fievre, l'irritation des

nerfs produit des convulſions, & j'ai vu les ſymptômes les plus affreux ſe réunir pour tuer en moins d'un mois, l'homme le plus ſain & le plus gay. Subjugué par la paſſion la plus forte & la plus aveugle, ſourd à tout ce que diſoient & faiſoient ſes amis pour le détourner d'un mariage odieux, il n'ajouta foi à rien que quand ſon contract fut paſſé; dès ce moment ſes yeux furent deſſillés, comme par un funeſte enchantement; la jalouſie la plus violente s'empare de ſon ame; elle l'occupe tout entier, tout ce qui arrive l'inquiete, l'allarme, le déſeſpere; il fut hors d'état de faire benir ſon mariage, & tomba dans une jauniſſe bientôt ſuivie de fievre, de convulſions & de délire; dans un accès de ce délire il veut & croit tuer ſon épouſe qui n'étoit pas dans la même maiſon; il imagine voir couler ſon ſang, il s'élance de ſon lit pour aller l'embraſſer, ſe déſeſpére de ſa mort, & meurt quelques minutes après. On a vu cette horrible paſſion aſſaſſiner plus d'une fois en réalité, non ſeulement ſon objet, mais celui de l'amour dont elle étoit la ſuite; &

elle eſt affreuſe ſur-tout chez ces nations qui ſont également portées par leur conſtitution, à l'amour & à un léger degré de mélancolie ; mais elle exiſte & peut avoir les effets les plus violens dans tous les pays. La femme du prince de CONDÉ mourut de jalouſie, en voyant ſon mari s'attacher à la LIMEUIL, Demoiſelle de *Catherine de* MEDICIS, CAMERARIUS nous a conſervé l'hiſtoire d'une femme à qui un accès de jalouſie donna une fievre violente, qui la tua au bout de quelques jours ; & ſi l'hiſtoire de COUCY & de FAYEL n'eſt pas démontrée, il paroit que l'on n'a pas de doute ſur celle de RAYMOND de CASTEL ROUSSILLON qui fit poignarder *Guillaume* de CABESTAING & manger ſon cœur à ſa femme (*b*).

De la colere.

§. 118. La colère qui eſt peut-être la plus violente des paſſions eſt une haine prompte, ſubite, & accompagnée du déſir, non ſeulement d'éloigner,

(*b*) *Hiſt. des Troubadourt*, t. I. p. 147.

mais même de faire du mal à l'objet qui nous a nui; elle eſt dans la claſſe des paſſions qui augmentent le mouvement, & elle peut l'augmenter à un degré exceſſif; elle anime l'action des nerfs, du cœur, des vaiſſeaux, des muſcles, de tous les organes ſécrétoires; quelquefois cependant en ſerrant tous les ſphincters, elle arrête toutes les ſécrétions.

Elle occaſionne la fievre, des hémorragies, des inflammations, des diarrhées, des épanchemens de bile, des fievres malignes; c'eſt la colere qui fait la force des maniaques, elle augmente celle des êtres les plus foibles, & elle eſt quelquefois violente, même au berceau. Les changemens qu'elle imprime ſur le viſage ſont ſi frappans que la phyſionomie la plus agréable peut devenir affreuſe; les yeux animés, & réellement groſſis ſortent de leurs orbites, le viſage quelquefois exceſſivement rouge peut devenir extrêmement pâle; tous ſes muſcles ſont dans un état de contraction qui en deſſine tous les contours, les lévres ſont tremblantes, tout le corps eſt involontairement agité; on frappe des

pieds, on briſe tout ce qui ſe préſente, on ne voit, on n'entend rien, on ne connoit perſonne, la reſpiration eſt gênée & entrecoupée, le poulx acquiert une viteſſe étonnante, tous les vaiſſeaux ſe gonflent & crévent quelquefois; on balbutie au lieu de parler, & la ſalive, fouettée par les mouvemens précipités de la langue, forme une écume affreuſe: quelquefois on vomit, d'autres fois on prend la diarrhée ſur le champ; on devient jaune dans un clin d'œil, on tombe en foibleſſe, & ſi l'effort du ſang eſt extrême, il peut occaſionner des apoplexies, des paralyſies, des dilatations du cœur & des gros vaiſſeaux, la mort même la plus prompte. Outre ces effets qui dépendent de l'augmentation du mouvement, il y en a un autre plus marqué dans la colere que dans toutes les autres paſſions; c'eſt une altération ſinguliere des humeurs, altération qui dépend il eſt vrai de l'action changée dans tous les vaiſſeaux & ſur-tout dans les vaiſſeaux ſécrétoires, mais qui doit cependant être conſidérée, comme un effet d'une eſpece particuliere, parce qu'il de-

vient ſouvent cauſe d'effets très-ſinguliers.

On ferait pluſieurs gros volumes, en recueillant toutes les obſervations des maladies produites par la colere; je me bornerai à préſenter quelques-unes des plus importantes, & j'en donnerai enſuite quelques-unes de celles dans leſquelles on voit qu'elle a produit des effets favorables à la ſanté; ce dont on ne doit point être ſurpris, puis qu'une augmentation ſi forte de mouvement doit néceſſairement operer des changemens qui peuvent être utiles, quand il y a engourdiſſement & relachement dans les ſolides, épaiſſiſſement lent dans les fluides, & ralentiſſement dans les mouvemens.

§. 119. Les effets de la colere pouvant, comme on l'a vu, ſe rapporter à la circulation augmentée, à la bile ſéparée trop abondamment, à la bile arrêtée & repaſſée dans le ſang, au ſpaſme, à la paralyſie & à l'altération des humeurs; on verra que tous les accidens maladifs qui ſont la ſuite de cette paſſion devenue trop vio-

lente, ſe rapportent à quelqu'une de ces cauſes.

J'ai vu un enfant qui, dès l'âge de quatre ans, éprouvoit une hémorragie du nez toutes les fois qu'il ſe fâchoit. L'hémoptiſie eſt auſſi une ſuite de la même cauſe, j'en ai cité des exemples dans un autre ouvrage (c), HIGMOR en a vu une conſiderable chez une jeune fille, (d) & *Boris* GUDENOW Czar de Ruſſie, au commencement du ſiecle paſſé, s'emporta avec tant de fureur contre SIGISMOND Roi de Pologne, qu'il fut attaqué d'un crachement de ſang que rien ne put arrêter. PECHLIN, cet obſervateur ſi exact, a vu des hémorragies, après la colere, par les oreilles, par l'uterus, par la peau même (e); FICK parle d'une femme à qui chaque accès de colere occaſionnoit un flux hémorroidal abondant; BORELLI a vu couler des larmes de ſang (f), & dans ſon agitation contre les Turcs, aux-

(c) *Maladies des gens du monde* § 23.
(d) *Diſquiſitio. Anatom.* p. 172.
(e) Lib. 3 obſ. 25. p. 458.
(f) Cent. 2. obſerv. 56.

quels il alloit livrer bataille, SCANDERBERG prit une hémorragie par les levres (*g*). La même cause qui produit l'hémoptysie & les autres hémorragies peut occasionner des inflammations ; on en a vu résulter une pleurésie très-forte (*h*), & des maladies chroniques du poumon ; SENNERT avoit déjà remarqué que la colere souvent réiterée conduit à l'étisie. M. ZIMMERMAN parle d'une femme qui avoit une toux très-forte dès qu'elle étoit contredite, & *Van* HELMONT vit un homme qui ayant reçu un affront public, d'une personne dont il ne pouvoit tirer aucune espece de satisfaction, fut attaqué d'un asthme qui faisant des progrès rapides, le tua au bout de deux ans (*i*). Les dilatations des gros vaisseaux, celles du cœur même peuvent être la suite de cette passion. HARVEY rapporte l'histoire d'un homme qui ayant été obligé de retenir une violente co-

(*g*) LIBAVIUS *de cruentatione cadaverum*, p. 302.

(*h*) BIERLING *theses practicæ.* cas. 38.

(*i*) *Ortus medicin.* 4°. Amst. 1652. p. 291.

lere, dans une circonstance parfaitement semblable à celle dont je viens de parler, tomba dans une oppression & une douleur de cœur qui, augmentant peu-à-peu avec des symptômes cruels, le conduisirent enfin au tombeau. Les *arteres jugulaires* paroissoient aussi grosses que le pouce pendant sa vie, & après sa mort HARVEY trouva le cœur, les oreillettes, les gros vaisseaux, aussi gros que dans un bœuf (*k*); & DIONIS rapporte le cas de M. DUBUISSON, capitaine de vaisseau, qui à l'âge de trente ans, après une violente colere, commença à éprouver de l'oppression, accompagnée d'un violent battement de cœur, d'un sentiment de picottement sous le sternum, & d'un poulx rude & fréquent; ces accidens faisoient des progrès lents, mais redoubloient dans les mauvais tems & dans les circonstances pénibles; il s'y joignit des assoupissemens fréquens, dont les réveils étoient marqués par des douleurs de cœur insupportables; cet état empi-

(*k*) *Exercitat. alter. ad* RIOLANUM. Oper. omnia. 4°. Lond. 1766. p. 127.

ra pendant treize ans, & l'on trouva l'oreillette gauche plus grosse que la tête d'un enfant nouveau né (*l*). C'est encore en augmentant l'action du sang que la colere produit l'apoplexie, cette maladie que M. HOFMAN & d'autres Médecins, appellent hémorragie du cerveau. DRELINCOURT vit un homme qui s'étoit emporté en se mettant à table, tomber apoplectique & mourir sur le champ; les ventricules du cerveau se trouverent pleins d'eau (*m*); & je tiens d'un ancien Médecin qui avoit suivi longtems les armées impériales (*n*), un fait dont il avoit été témoin; un soldat avoit reçu d'un supérieur des coups de bâton qu'il ne pouvoit pas lui rendre, il en mourut sur le champ de colere, & on trouva son cerveau rempli de sang & d'une sérosité jaunâtre.

M. BUCHAN, célebre Médecin d'Edinbourg, a vu une femme à qui un

(*l*) *L'anatomie de l'homme* p. 722.
(*m*) *Sepulcr.* t. I. p. 88.
(*n*) Feu M. CHAILLET célebre Médecin à Neufchatel.

violent accès de colere donna une apoplexie sanguine, elle sentit dans le moment même une douleur extrême, comme si on lui eut plongé un poignard dans la tête, ensuite elle tomba dans l'assoupissement, son poulx s'affoiblit très-considerablement & devint fort lent; les secours qu'on lui administra la conserverent en vie environ une quinzaine de jours; & quand on ouvrit la tête, on trouva une grande quantité de sang épanché dans le ventricule gauche (*o*).

HARDERUS vit une femme que la colere rendit apoplectique, & qui mourut dans les convulsions; & j'ai vu, comme M. LORRY, une femme si mobile que la plus légere contradiction la faisoit évanouir; (*p*) cet habile médecin cite le cas effrayant d'une femme honnête, qui ayant paru en public dans un habillement peu convenable, fut si irritée par les propos indécens que cet habillement lui attira, de la part de jeunes libertins, qu'elle tomba morte (*q*). Ces

(*o*) *Domestic. medicin.* p. 519.
(*p*) Tom. I. p. 37.
(*q*) Ib. p. 34.

faits suffisent pour prouver combien GALIEN s'étoit trompé, en croyant que la colere ne tuoit jamais (r).

La paralysie dépend des mêmes causes que l'apoplexie; ainsi on a dû l'observer après des coleres.

VALERE MAXIME rapporte déja l'histoire d'une Athénienne qui, en se fâchant, perdit absolument la parole, & j'ai vu une fille qui en se disputant, à l'âge de sept ans, avec une de ses amies, sur la couleur du lacet qu'elles employeroient pour leur poupée, sortit de sa chambre si violemment irritée, qu'elle tomba apoplectique à la porte, & elle est restée toute sa vie paralytique de la main gauche.

FABRI de *Hilden* a vu un accès de colere jetter un blessé, qui touchoit à sa guérison, dans une fievre accompagnée de phrénesie qui le tua le quatrieme jour; chez un autre blessé, la colere rappella l'hémorragie & la rendit incurable; il parle aussi d'un homme qui avoit un ulcere dans l'urethre, à qui chaque accès de colere donnoit

(r) *De symptomatum causis.*

de la fievre, de l'insomnie & une si forte irritation dans ce canal, qu'il poussoit quelquefois des cris de douleur pendant deux jours; chez un quatrieme malade elle rouvroit un ulcere parfaitement cicatrisé; il a vu aussi un homme à qui la colere donnoit toujours une fievre éphémere ou une fievre tierce (*s*).

Cette même cause qui produit tous ces accidens fâcheux, en produit un beaucoup plus léger, mais beaucoup plus fréquent, c'est le gonflement & la rougeur du visage; ces accidens sont sur-tout apparens chez les femmes qui deviennent quelquefois de couleur cramoisi, jusques à la racine des cheveux; celles qui ont la peau très-délicate ont même souvent, après s'être fâchées fortement, des taches rouges, brunes, noires, enfin de véritables échimoses (*t*), & le gonfle-

(*s*) *Cent. I. Obs.* 17. 18. *Epistol. I. p.* 958. *Cent.* 5. *obs.* 75.

(*t*) L'immortel Auteur de Télémaque, dont tous les tableaux sont si vrais, a bien vu cet effet de la colere, & l'a rappellé en parlant de celle de Calypso, *ses joues*

ment du visage le laisse quelquefois dans une espece de flétrissure qui dure souvent pendant quelques heures. Ce gonflement joint à la défiguration que produit le spasme, altere la physionomie au point de rendre méconnoissable, & c'est là dessus que STOBŒUS conseilloit de présenter un miroir aux gens en colere, comme le moyen le plus sûr de les appaiser sur le champ. C'est à ce même principe (u) que l'on doit rapporter le rouge qui paroît sur le cou des coqs d'inde, quand ils sont irrités, & le changement de couleur du caméléon.

Les fausses couches en sont encore une suite : il n'y a point de Médecin qui n'ait pu s'en assurer par lui-même ; & j'ai connu une femme qui se blessa quatre fois dans deux ans, entre le troisieme & le cinquieme mois, après des emportemens. Chez des femmes très-délicates, une légere vivacité peut produire le même effet.

§. 120. On peut placer les érésipelles

remblantes étoient couvertes de tâches noires & livides.

(u) HALLER Elem. physi.

pelles parmi les maladies qui dépendent de l'augmentation de la circulation, & parmi celles qui dépendent du dérangement du cours de la bile. FALLOPE cite une femme qui ne se fâchoit jamais qu'elle n'eût un éréfipelle au visage (x); les femmes y sont sur-tout très-exposées si elles se fâchent à l'approche des regles; & les accidens produits par l'augmentation de la sécrétion, ou par les resserremens des couloirs du foye sont très-fréquens. PECHLIN a très-bien remarqué que la bile est l'humeur sur laquelle la colere paroit avoir le plus d'action. Portée tout-à-coup en abondance dans le duodenum, elle l'irrite & occasionne ou des vômissemens, ou une diarrhée. CAMERARIUS avoit vu une femme à qui le plus léger mouvement de colere faisoit rendre tous les alimens qu'elle avoit dans l'estomac, & beaucoup de bile; & comme elle se fâchoit très-souvent, elle détruisit si complettement son estomac, que les vômissemens devinrent habituels. FABRI *de Hilden* a vu une femme qu'un

(x) *Oper. omnia.* fol. 1584. p. 761.

accès de colere purgeoit comme une médecine, & l'on trouve dans les *Mémoires des curieux de la nature* la singuliere observation d'un maitre d'école qui étoit obligé d'aller à selle, dès que ses écoliers le fachoient (y). C'est sans doute ce même afflux de bile qui fit sortir, après une forte émotion, (z) chez une femme que je vis peu de temps après, une assez grande quantité de ver solitaire dont elle ne savoit point qu'elle fut attaquée.

La bile peut acquerir assez d'âcreté pour irriter fortement les intestins, occasionner de violentes coliques, des inflammations même, & laisser une supuration. TULP a vu un miserére mortel en peu de jours être la suite immédiate d'une violente colere (a). Les diarrhées sont aussi très-

(y) *Append. ad decur. secund. ann.* 5. p. 57.

(z) Les malades disent également qu'ils ont eu une émotion, pour dire qu'ils ont eu un grand plaisir, un chagrin, une frayeur ou une colere, & en effet on est ému dans tous ces cas, & on l'est à proportion de sa mobilité; il y a des personnes pour qui tout est émotion.

(a) L. 2. ch. 41.

fréquentes, & c'eſt ſur ce principe ſans doute qu'un Médecin ingénieux, qui n'avoit pas pu venir à bout de purger un malade, ordonna à ſon valet de chambre de ne lui donner la médecine qu'après l'avoir mis en colere; mais cette même inertie qui le rendoit ſi peu ſenſible à l'effet des purgatifs, le rendoit peu iraſcible, & le valet de chambre déſeſpéroit de remplir ſa commiſſion, quand un plaideur entra pour l'informer; il étoit en habit de tafetas, & parloit avec chaleur, le bruit de ſon habit inquiéta le malade, le valet s'apperçut qu'il étoit en colere, il lui donna le remede, & le ſuccès en fut complet (*b*).

Quand au lieu d'augmenter la ſécrétion & l'excrétion de la bile, la colere en agiſſant ſur les extrêmités des organes ſécréteurs & excréteurs, ne la laiſſe point paſſer dans les inteſtins, mais l'arrête dans ſes propres vaiſſeaux, dans leſquels la ſtagnation l'épaiſſit bien vite, ou la fait repaſſer dans la maſſe du ſang; il en réſulte ou des jauniſſes, ou des maladies

(*b*) *Anecdotes de médecine.*

très-graves du foye. M. VALCARENGHI rapporte le cas d'un homme âgé qui, après une forte colere, devint sur le champ jaune; dès ce moment il eut la bouche seche, ses selles furent grises, ses urines extrêmement colorées, il éprouva au bas de l'hypocondre droit, une petite tumeur qui fit peu-à-peu des progrès, mais resta toujours mobile & ne lui occasionna aucune douleur; son poulx s'affoiblit & ses forces diminuoient; au bout de six semaines, il eut de la fievre, il fut altéré, ses forces se perdirent tout-à-fait, & il mourut à la fin du second mois. Le foye se trouva rempli de tubercules, & la vésicule du fiel étoit si grosse qu'elle avoit une palme de diametre, & étoit remplie d'une bile absolument noire; c'est elle qui formoit la tumeur que l'on avoit senti au bas de l'hypocondre. Des jaunisses moins fortes sont très-fréquentes, & PECHLIN, qui a si bien vu tous les effets des passions, remarque qu'après des coleres on est presque toujours un peu jaune, & que cette teinte décele souvent les vivacités

des femmes, chez qui la transparence de la peau la rend plus apparente.

Les calculs de la vésicule du fiel sont une autre suite de la colere, qui peut avoir lieu toutes les fois que la bile croupit, & qui arrivera fréquemment si le spasme serre le conduit cholédoque; aussi l'on a remarqué avec raison qu'il devoit se former principalement, quand la colere est suivie de la tristesse & de la crainte, qui arrètent l'évacuation de la bile, dont la colere a produit une plus grande séparation; & en effet, ce passage subit d'une passion qui porte la plus grande action par-tout, à d'autres qui ralentissent tous les mouvemens, ne peut qu'être funeste (c), & plusieurs des observations que j'ai rapportées plus haut, prouvent que la colere reprimée produit souvent des effets plus funestes que si elle eut été abandonnée à elle-même. J'ai vu une suite de maladies du foye & de la vésicule produites par une forte colere, à laquelle succéda sur le champ une honte plus forte de s'ètre fâchée. La

(c) PECHLIN ibid.

colere laisse souvent un sentiment douloureux au haut de l'hypocondre gauche.

§. 122. C'est encore à la bile séparée trop abondamment, & peut-être en même temps altérée, croupie & corrompue dans les intestins, ensuite en partie repompée & portant son infection dans le sang, qu'il faut attribuer ces fievres intermittentes, remittentes, putrides, malignes, qui succédent souvent à la colere jointe au chagrin, & qui sont presque toutes d'un mauvais caractere. (*d*) M. STAHL a vu plusieurs exemples de fievres mortelles, après des coleres étoufées.

§. 122. Tout le corps de l'homme en colere est dans un état convulsif; l'enfant qui se fâche prend des convulsions, la femme délicate en prend aussi très-aisément, mais qui se dissipent souvent sans suites fâcheuses, & qui d'autres fois en ont de funestes. M. COLLIN vit dans son hôpital, une femme en pleine convalef-

(*d*) HOFMAN dans différens articles, & sur-tout *de purgantibus post iram venenô.*

cence qui s'étant fâchée contre la garde, prit un accès de convulsions dans lequel elle mourut (*e*); & l'on verra dans le chapitre de l'épilepsie des exemples de cette maladie produite par la colere.

On doit rapporter aux dérangemens convulsifs, l'irrégularité dans le poulx; elle avoit déjà été remarquée avant PECHLIN, & il l'a vue rester très-forte pendant deux ans après une vive colere. ZACUTUS vit une femme prendre une forte palpitation, & mourir presque sur le champ (*f*). Un dérangement dans les yeux, après une colere, qui faisoit voir tous les objets doubles, & celui qui les avoit altéré, de façon que l'on ne voyoit que pendant le jour, sont encore une suite des lésions nerveuses produites par cette violente passion (*g*).

Si le spasme porte sur les vaisseaux urinaires, il en suspend les fonctions, & cette suspension peut être mortelle:

(*e*) *Annuus. medic. tert* p. 23.

(*f*) *Praxis admiranda* l. I. obs. 142.

(*g*) *Thes. medic. pract. Collect. Hall.* t. I. p. 332. & 364.

j'ai vu un homme âgé de ſeptante ſept ans qui ayant reçu une lettre qui l'irrita & le laiſſa mal à ſon aiſe, deux jours après n'urina preſque plus, & le peu d'urine qu'il rendoit étoit couleur d'encre; je ne le vis que le troiſieme jour; la ſuppreſſion fut bientôt totale, le hoquet, le dégoût, le vômiſſement, l'enflure des jambes ſurvinrent, & il ſe fit un dépôt à la langue, qui la groſſiſſant rapidement, étouffa le malade le dix-ſeptieme jour.

§. 124. Un dernier effet de la colere, c'eſt d'altérer conſiderablement les humeurs; on voit les enfans & les femmes délicates rendre une bile abſolument verte, & un enfant fut ſi véritablement empoiſonné par le lait de ſa nourrice, qui avoit eu une violente colere, qu'il rendit du ſang par la bouche, les yeux, les narines, les oreilles & le fondement (*h*). Des obſervations bien démontrées atteſtent que la ſalive des animaux irrités devient extrêmement dangereuſe, & opere comme un poiſon.

(*h*) *Element. phyſiol. t.* 5. p. 583. ex ALBINO.

§. 124. Après avoir décrit tous les ravages que produit la colere, il faut se rappeller ce que j'ai déjà dit, qu'il y a des circonstances, & je les ai indiquées, dans lesquelles elle produit des changemens favorables. Le Chancelier BACON avoit très-bien vu qu'elle pouvoit être utile, comme tous les remèdes qui produisent une forte chaleur, (*i*) & dès les premiers tems de la médecine, HIPPOCRATES, à qui le génie a souvent tenu lieu des connoissances qu'il ne pouvoit pas encore avoir, avoit déjà jugé qu'elle pouvoit être utile pour ranimer la nutrition & redonner de la couleur; il l'avoit conseillée à une femme qui nourrie de mauvais légumes pendant un tems de disette, éprouvoit des douleurs de genou & une grande foiblesse dans les jambes (*k*). AETIUS adopte aussi l'idée d'HIPPOCRATES (*l*); un historien rapporte que la femme de l'Empereur PALÆOLOGUE second, le guérit d'une ma-

(*i*) *Historia vitæ & mortis* vers la fin.
(*k*) *Epidem.* L. 2. Sect. 4.
(*l*) *Tetrabibl.* I. Serm. 4. ch. 33.

ladie de langueur, en le fâchant très-souvent, de propos delibéré, par une contradiction continuelle (*m*); & parmi les conseils que CRATON donnoit à un Prince attaqué de paralysie; on trouve celui de se fâcher quelquefois (*n*). Les actes de Copenhague attestent qu'un jeune homme muet depuis quatre ans, recouvra la parole en se fâchant contre une vieille femme, qui l'avoit déjà maltraitée très-souvent (*o*). SCHULZE a vu la colere guérir d'autres paralysies (*p*), & PECHLIN parle d'un homme attaqué de paralysie d'un des muscles sterno-mastoïdiens, qui faisait que la tête se portoit toujours d'un côté, & chez qui ces muscles recouvroient assez de force pour tenir la tête droite pendant quelque tems, quand il étoit animé par la colere ou par le vin. Une suppression très-invéterée des regles fut

(*m*) FICK *de iræ efficaciâ*. Jenæ 1718.
(*n*) *Consil*. l. 6. Premier Médecin de trois empereurs, il avoit été bien à même d'observer les effets des passions.
(*o*) Vol. I. obs. 71.
(*p*) *Consil Med*. Conf. 50.

terminée par une violente colere (*q*); on a vu la goute guérie par le même moyen; VALERIOLA guérit un homme d'une fievre quarte, rebelle à tous les remedes, en le fâchant; & BORRICHIUS & SCHENCK ont vu la même chose.

Il seroit inutile d'accumuler un plus grand nombre d'exemples, & si l'on fait attention que la colere agit en poussant les esprits animaux avec une grande force dans tous leurs canaux, on comprendra qu'elle peut en rétablir le cours dans des parties où ils ne passoient plus, & guérir par là des paralysies; & en ranimant l'action des fibres musculaires, elle peut mettre en mouvement des humeurs dont la stase produisoit une multitude d'accidens.

L'habitude diminue la violence de ses effets, & c'est sans doute la passion qui peut se réiterer le plus souvent sans détruire; elle est bien moins funeste que le chagrin; on a vu les personnes les plus irascibles parvenir au plus grand âge & tourmenter pen-

(*q*) SILVIUS *prax. medic.* l. 3. ch. 3.

dant tout un siecle ceux qui les entouroient.

De la tristesse.

§. 125. Chagrin & tristesse ne sont dans le premier sens des mots qu'une même chose; mais le chagrin désigne ordinairement une tristesse vive, subite, & d'autant plus forte qu'elle est imprévue; la tristesse est durable, c'est un chagrin prolongé; on dit cet événement lui a fait le plus grand chagrin, & sa tristesse se soutient. L'ame occupée d'une idée triste paroit abandonner le corps, toutes les fibres tombent dans le relâchement, l'action du cœur s'affoiblit, le poulx se ralentit, il est languissant, petit, souvent intermittent; on a des palpitations, on éprouve quelquefois un froid extrême; on se sent le cœur serré parce qu'il est trop tendu, son action est troublée, suspendue, ce qui donne des défaillances; quelquefois même elle est totalement & mortellement arrêtée. Le poumon s'engorge, on est oppressé, & dans les cadavres des personnes tuées par le chagrin, on a trouvé le cœur & les poumons surchargés de

ſang; (*r*) ou ſi le cœur eſt ſerré par le ſpaſme, ce ſont les oreillettes & la veine-cave qui ſe dilatent, comme l'a remarqué M. SENAC. M. LIEUTAUD a vu la veine-cave monſtrueuſement dilatée chez un homme qui avoit eu beaucoup de chagrins (*s*); & ALBERTINI avoit déjà obſervé que le chagrin produit plutôt des dilatations dans les veines que dans les arteres. Les ſoupirs, les larmes, les ſanglots ſont les ſuites de cet arrêt du ſang dans le poumon. Le moment qui précéde les larmes eſt le plus cruel, parce que c'eſt celui où la tenſion du poumon eſt la plus forte; on eſt ſoulagé quand elles arrivent, parce que le poumon commence à ſe dégorger, & à recouvrer ſon action. Si elles ne peuvent pas couler, ſi le poumon reſte trop longtems dans l'état d'inſpiration, ſi ces expirations courtes, répétées & ſonores qui forment les pleurs n'arrivent pas, on reſte dans l'angoiſſe la plus pénible, & l'extrême douleur qui jette dans cette angoiſſe, empêche les pleurs. HERODOTE rap-

(*r*) Boneti Sepulchret. t. I. p. 899.
(*s*) *Hiſtor. anatomic. Medic.* t. I. p. 135.

porte déja que PSAMMENITE trop affligé de l'esclavage de sa fille & de la mort de son fils pour pouvoir pleurer, ne versa des larmes que quand il vit un de ses anciens amis tombé dans la misere & réduit à demander l'aumone (*t*), & l'on voit tous les jours que les larmes n'arrivent que quand la douleur s'affoiblit.

L'estomac & les intestins ne fonctionnent plus, on perd l'appétit, le mouvement péristaltique paroit se déranger entierement, la bile ne coule pas, elle s'épaissit, il se forme des obstructions, souvent des concrétions bilieuses, on éprouve des gonflemens, des constipations opiniâtres, d'autres fois des diarrhées encore plus opiniâtres, qui dépendent ou de ce que la transpiration ne se faisant pas, l'humeur reflue sur les intestins, ou de ce que l'absorption des vaisseaux lactés n'a plus lieu; la circulation languit dans tous les vaisseaux abdominaux, le sang croupissant s'altere, la partie la plus ténue se dissipe, & la partie lymphatique & la partie rouge s'adu-

(*t*) T. I. p. 373.

nant & se corrompant, forment ce genre d'obstructions que l'on appelle l'*atrabile*, qui dégénere souvent en *maladie noire*. Toutes les sécrétions se font mal, & il peut résulter des changemens singuliers dans les humeurs, puisque l'on a vu un homme naturellement très-gai, qui s'il a du chagrin, rend une urine qui a une très-forte odeur de violette (*u*); quelquefois l'inspiration cutanée augmente. Les sens & sur-tout la vue s'émoussent, le sentiment peut même se perdre totalement, on tombe dans l'anæsthesie, la catalepsie, la paralysie; les convulsions; souvent dans un rire convulsif, douloureux & angoissant. On perd le sommeil; la cachexie, le marasme, la fievre lente & tous les maux de langueur arrivent bientôt.

Les changemens extérieurs que le chagrin produit sont frappans, les muscles du visage s'affaissent, ils sont moins tendus, la peau se ride, on paroit maigri & décharné au bout

(*u*) ELLIOT *de medicament. stimulant.* p. 46.

de quelques heures, & cela par une ſuite de ce principe établi plus haut, que dès que l'action nerveuſe eſt affoiblie, les muſcles perdent de leur conſiſtance & de leur fermeté ; il ſurvient un changement marqué dans les yeux, on pâlit, on jaunit, & la tranſpiration ſe faiſant mal, la peau s'altere ſingulierement ; elle devient ſeche, chagrine, écailleuſe. Les hiſtoriens & les obſervateurs ſont remplis d'exemples des effets du chagrin, & il y a peu de gens qui ayent le bonheur de n'en avoir jamais reſſenti aucune atteinte.

J'ai connu une femme que de violentes convulſions dans les yeux avoient rendu aveugle, & qui ne penſoit jamais à ſon état, ſans éprouver de légeres convulſions dans tout le corps. STAAHL vit une mere qui ayant appris par une lettre la mort de ſon fils, tomba d'abord dans une défaillance, qui dégénerant en apoplexie la tua rapidement (x) ; & l'hiſtoire nous a conſervé un bel exemple des funeſtes effets de l'amour filial

(x) *De paſſionibus animi* theſ. 23.

attristé ; *Louis* de BOURBON, dont le pere, le Comte *de* MONTPENSIER, étoit enterré à Pouzolles, ayant quelques années après fait ouvrir sa tombe, pour avoir le plaisir de le voir, ce spectacle fit sur lui une impression si vive & si forte qu'il expira sur le champ (*y*). Un ami de M. GAUBIUS ayant appris à Leyde que son frere venoit de mourir à la Haye, monte sur le champ en voiture pour s'y rendre, il arrive, l'envisage, le chagrin le saisit, il s'affoiblit, s'assied, tombe mort, & on les enterra ensemble (*z*). VALENTINE de *Milan* mourut de douleur de ce que l'on ne vengeoit pas la mort de son mari le duc *d'Orléans* ; Marguerite d'Ecosse, Dauphine, de ce qu'on avoit soupçonné sa vertu (*a*), & FERNEL du regret d'avoir perdu sa femme (*b*).

Une lettre très-vive de l'université de Paris attrista si fort CLEMENT VII.

(*y*) *Ecole militaire* t. I p. 6.
(*z*) *Sermo academ. alter.* p. 27.
(*a*) HENAUT Abr. Chron. t. I. p. 363. & 383.
(*b*) *Sepulchr.* t. 3. p. 220.

qu'il mourut de chagrin trois jours après (c), & les Cardinaux de PELLEVÉ & de PLAISANCE moururent de douleur des prospérités d'HENRI IV (d); CHARLES IX de Suede de regret d'avoir perdu une bataille. Le dégoût que Louis XIV. témoigna pour le poëme de la Lune de ST. AMAN donna la mort à ce Poëte; RACINE même n'eut pas la force de soutenir la disgrace, & le marquis de LOUVOIS s'étant apperçu qu'il alloit y tomber, rentre chez lui le cœur serré, demande un verre d'eau, se jette sur un fauteuil, balbutie quelques mots & expire.

Ces exemples rappellent le brave RAISCIAC qui ayant admiré la valeur de l'ennemi qu'il vient de terrasser, tombe mort en découvrant que c'est son fils, & cette jeune femme qui arrivant auprès de son mari mort, *le regarde, soupire & meurt en l'embrassant.*

L'ame attristée à ce degré suspend si complettement le cours des esprits animaux, que le sang arreté dans le cœur & dans les poumons termine

(c) MILLOT *hist. de Fr.* t. 2.
(d) BURY hist. de Henri IV. t. 2. p. 299.

toute action vitale. Mais l'arrêt n'est pas toujours aussi complet, & les suites ne sont pas toujours aussi promptes. VIRIDET vit un marchand à qui un chagrin violent occasionna un serrement de cœur auquel succéda une vive douleur au creux de l'estomac, qui alla toujours en augmentant, & que l'on attribua toujours à l'estomac; on ordonna beaucoup de remedes, tous d'après ce principe erroné, & tous aggravoient le mal, dont VIRIDET, qui ne vit le malade que trois jours avant sa mort,* reconnut la véritable cause à l'état du poulx, & l'ouverture du cadavre la démontra; le cœur étoit deux fois plus grand qu'il n'auroit dû l'être, & toute la cavité gauche pleine de sang fortement coagulé. (*e*) J'ai vu une mere tendre que la mort d'une fille chérie jetta dans une fievre lente, qui la conduisit à une étisie dont rien n'a pu ralentir la marche; & je me suis déjà plaint, il y a plus de vingt ans, que les maladies occasionnées par le chagrin étoient presque toujours fâcheuses. On peut remarquer assez générale-

(*e*) *Traité du bon chile*, t. I. p. 29.

ment que les personnes attaquées de maladies de langueur ne guérissent point, si elles ont du chagrin, dont un effet assez constant est le croupissement de la bile, qui souvent se durcit, ce qui produit des obstructions très-opiniâtres dans le foye & des calculs dans la vésicule. J'ai vu résulter de cette cause les jaunisses les plus opiniâtres avec la démangeaison la plus insupportable; d'autres fois des maladies cutanées les plus rebelles. M. VIRIDET vit une femme que deux ans de chagrin tuerent, & dans la vésicule de laquelle on trouva dix-sept calculs dont l'un étoit plus gros qu'un dez à jouer (*f*); & AVERSBACH célebre praticien à Leipsich, dans le seizieme siecle, disoit, au bout de cinquante ans de pratique, que les inquiétudes & les chagrins tuoient la plus grande partie de ses citoyens (*g*).

On comprend que les nerfs sont aussi souvent la partie la plus affectée par le chagrin; & si ces premiers accidens sont mal conduits, quelques

(*f*) *Traité du bon chile.* t. 2. p. 631.
(*g*) ERNTEL. *Varsavia physicè illustrata* p. 168.

légers qu'il fussent d'abord, ils peuvent devenir très-graves. J'ai vu une femme à qui une violente affliction avoit occasionné quelques affections nerveuses que l'on traita par la saignée & les purgations reitérées, & qui augmenterent si fort que pendant sept mois la malade passa souvent plusieurs jours, & une fois neuf jours entiers, avec la machoire si absolument fermée qu'il étoit impossible de l'ouvrir; d'autres fois on pouvoit ouvrir la machoire, mais la langue étoit si fortement redoublée sur elle même, qu'il n'y avoit pas moyen de la dédoubler, & que l'on ne pouvoit rien faire avaler. J'ai vu une servante très-robuste qu'un chagrin jetta dans un assoupissement si fort, que pendant trente heures rien ne put l'en tirer; elle rendoit les excrémens & les urines sans s'en appercevoir, & elle avoit de tems en tems de certains mouvemens convulsifs; comme le poulx étoit fort dur & plein, de façon à me faire craindre qu'il ne se fit une stase dans le cerveau; je fis faire une saignée qui diminua un peu la force de l'assoupissement, & n'ordonnai au-

cun autre remede ; elle ſe réveilla peu-à-peu, mais elle rêſta ſi foible, que pendant cinq ou ſix jours elle ne pouvoit manger ſeule ; enſuite elle ſe remit parfaitement, & je ſuis perſuadé que l'uſage des émétiques ou des purgatifs auroit détruit ſa ſanté pour toujours. CAMERARIUS vit un homme à qui la mort de ſon fils cauſa un ſi violent chagrin, qu'il devint ſucceſſivement paralytique de tous ſes membres *(h)*. J'ai vu ſouvent des hommes dans la force de l'âge, tomber, après des chagrins ſoutenus, dans un état de langueur qui n'avoit pas d'autre cauſe ; d'abord ils s'affoibliſſent & perdent l'appétit, enſuite ils éprouvent un dégoût affreux occaſionné par la corruption de la bile, leur teint devient jaune, les jambes enflent, ils ont une ſoif que rien ne peut appaiſer, une inquiétude dont rien n'approche, qui

(h) *De efficacià animi pathemat.* p. 17. La triſteſſe agit ſur les animaux même, & les chaſſeurs ſavent que les fumées des cerfs qui ont eu de l'ennui ſont en nœuds, ce qui démontre le ſpaſme des inteſtins.

les rend insupportables aux autres & à eux-mêmes, & qui va quelquefois jusques à une espece de délire.

§. 126. Le dernier degré de tristesse est le désespoir ; & de toutes les tristesses la plus affreuse est celle du repentir, qui n'osant point se plaindre, ronge tacitement & tue. VIRIDET parle d'une demoiselle que les remords de n'avoir pas donné assez de soins à une personne qui étoit morte, jetterent dans une folie qui dura huit mois, pendant lesquels elle fut continuellement tourmentée par cette idée ; & j'ai vu le remors tuer un homme très-fort dans cinq semaines ; le sommeil l'abandonna totalement, & il ne pouvoit prendre qu'un peu de lait & d'eau mêlés ; l'eau seule lui donnoit une crampe d'estomac & il la rendoit, le lait pur lui repugnoit ; il n'eut que deux selles pendant tout ce tems, il maigrissoit d'un jour à l'autre, sa peau devenoit exactement friable ; pendant les premieres semaines, il passoit quelquefois vingt-quatre heures à s'agiter continuellement dans sa chambre ; quand il n'eut plus la force de marcher, il se rouloit, d'autres

fois il étoit aussi longtems sans changer d'attitude; mais les dix derniers jours il perdit totalement les forces & ne put pas sortir du lit; il n'avoit plus la force de voir, d'entendre & de parler. Son poulx qui avoit été agité & irrégulier les trois premieres semaines, se ralentit les quinze derniers jours & se perdit peu-à-peu; il eut des mouvemens spasmodiques très-forts les cinq derniers jours, & fréquemment du délire; l'idée d'essayer quelques remedes lui étoit odieuse. THÉODORIC après avoir fait mourir BOECE, SYMMAQUE, & d'autres innocens, éprouva des remords vifs, qui le jetterent dans la mélancolie la plus noire, dont il mourut au bout de quelques tems. CHARLES IX tomba dans le marasme & la fievre lente, il eut des convulsions, des accès de phrénésie & des hémorragies par la peau qui annoncent, ou les plus grandes angoisses ou la dissolution du sang la plus complette. ELIZABETH après avoir fait décapiter *le Comte* d'ESSEX tomba dans une langueur qui la conduisit lentement au tombeau,

beau ; mais ayant appris qu'il lui avoit fait demander sa grace & qu'elle l'avoit ignoré, elle passa à un état de désespoir qui la tua promptement. Le poison du remords, du chagrin & de la crainte consuma CROMWEL, & la plus chérie de ses filles mourut de désespoir d'avoir un tel pére ; à ces exemples on peut ajouter celui que rapporte M. NICHOLS, & qui est bien frappant, quoiqu'il paroisse dépendre de la honte de l'infamie, plus peut-être que du remors. Une femme d'un génie ferme, surprise en adultere & frappée de la honte du divorce pour cette cause, périssoit rapidement de douleur, de chagrin & de fievre ; ayant obtenu le pardon de son mari au moment où elle paroissoit à l'agonie, elle se remit peu-à-peu & se remit très-bien ; son mari lui ayant alors fait dire qu'il alloit demander son divorce, elle répondit, je n'ai donc qu'à mourir, & son poulx s'affoiblissant peu-à-peu, sa respiration s'embarassant, elle fut en effet morte au bout de quelques heu-

res (*i*). C'eſt cette horreur des remords qui jettoit dans cette eſpece de folie, que les anciens ont caractériſée ſi énergiquement, en diſant que le coupable ſe voyoit toujours entouré des furies, & que les Dieux ſeuls pouvoient l'en délivrer.

N'eſt-ce pas au remords plus qu'au ſimple chagrin qu'il faut rapporter le cas ſingulier qu'on lit dans les *mémoires de l'Académie* * d'un homme qui ayant appris la mort inopinée d'un ami avec qui il avoit eu une diſpute, ſe proſterna le viſage contre terre, & reſta pendant pluſieurs mois dans un aſſoupiſſement dont on trouvera les détails dans un autre chapitre ?

§. 127. La compaſſion ou la pitié eſt cette douleur que nous fait éprouver la peine des autres; c'eſt donc un chagrin, mais c'eſt un chagrin un peu tempéré par le plaiſir que l'on a à ſe trouver ſenſible; auſſi ſes effets, quoique quelquefois très-marqués, ſont rarement funeſtes. Il y a

(*i*) NICHOLS *Prælectio de anima medica.* 4°. Lond, 1750. p. 16.

heureusement beaucoup de gens que la vue du malheur fait souffrir, il y en a à qui le simple récit d'un événement fâcheux arrache des larmes, il y a des femmes qui ne l'entendent point sans évanouïr, & l'on voit quelques hommes, qui soutiennent leurs propres maux avec la plus grande fermeté & presque sans y faire attention, être extrêmement sensibles à ceux des autres. C'est cette sensibilité aux malheurs étrangers qui est la cause de ces impressions, tout-à-la fois si pénibles & si douces, que les tableaux de toutes les situations touchantes nous font éprouver : mais elle peut avoir ses excès & occasionner des accidens très-graves ; celui qu'a éprouvé un jeune homme de quatorze ans, en voyant conduire au supplice un criminel atroce, mérite d'être conservé (*k*) ; il sentit d'abord

(*k*) Il est vraisemblable que la frayeur a augmenté les effets de la commisération ; mais dans un grand nombre de cas les effets de plusieurs passions se combinent, & on doit les placer sous celle qui paroît y avoir la plus grande part.

un mouvement extraordinaire, & commença à se trouver mal; il voulut cependant suivre l'exécution, mais en voyant jetter *Desrüe* dans le feu, il éprouva un mal de tête violent avec une suffocation & une agitation extrême, la nuit fut troublée par des rêves affreux, il tomba dans le délire, la fievre, des mouvemens convulsifs; l'effroi étoit peint sur son visage, le plus léger bruit, l'approche de quelqu'un lui faisoit horreur; il croyoit avoir tous les membres cassés, & se plaignoit des douleurs les plus cruelles; il fermoit constamment les yeux, & rejettoit toute nourriture & tout remede; son corps se couvrit de tâches jaunes & noires comme des meurtrissures; il passa de ce premier état à celui des convulsions les plus violentes; il éprouva ensuite un cruel tetanos, & enfin tous ces accidens se sont terminés, dans le temps qu'on le croyoit le plus mal, par deux abcès aux reins (*l*).

(*l*) *Journal de Litterat. Journal de Medec.* Gazette *de Berne* 1777 N°. 62. & autres journaux.

§. 128. Quelque soyent les funestes effets des passions dont j'ai déjà parlé, elles sont peut-être moins fâcheuses pour la santé que la crainte & la frayeur, qu'il ne faut pas confondre, puisqu'elles ne different pas seulement par le degré, mais qu'elles ont des caracteres réellement différens. La crainte est l'appréhension d'un mal futur prévu ou présumé; la frayeur & l'appréhension du mal dont nous nous croyons menacés par un événement subit & imprévu qui arrive actuellement. La crainte peut durer très-longtems; il y a des gens qui passent leur vie à craindre; la frayeur est momentanée; & quoique ces deux états ayent des effets communs, ils en ont aussi de très-différens, & leur action générale n'est pas la même; celle de la crainte est lente & plus égale; celle de la frayeur vive & irréguliére. Les effets de la crainte ressemblent à ceux de la tristesse, & la crainte n'est en effet qu'une espece de tristesse; ceux de la frayeur sont plus rapprochés de ceux de la colere. La crainte affoiblit l'action du cœur où le sang s'amasse, & il en résulte des

palpitations & des défaillances, un ralentiſſement marqué dans la circulation, l'arrêt du ſang dans la ſaignée; elle arrête même les hémorragies, & elle peut entierement déranger les fonctions du cœur. L'action nerveuſe eſt auſſi affoiblie; toutes les fonctions languiſſent; toutes les humeurs croupiſſent & s'alterent de différentes façons; toutes les ſécrétions & ſur-tout la tranſpiration ſe dérangent; il ſe forme des obſtructions; il ſurvient des diarrhées; des maladies paralytiques, la mort même (*g*).

Dans la frayeur, le mouvement du cœur eſt d'abord augmenté; M. *De* SAUVAGES avoit vu une violente frayeur procurer vingt-cinq battemens de plus par minute; & l'on a vû une violente frayeur laiſſer le poulx accéléré le reſte de la vie, pendant plus de vingt ans (*n*);

(*m*) ARISTOTE, qui a été, quoique l'on en diſe, un ſi grand obſervateur à tant d'égards, avoit déjà dit que, dans la crainte le ſang retournoit de toutes parts au cœur; on eſt comme paralyſé, on a un ſentiment de ſaiſiſſement, de froid & de foibleſſe.

(*n*) *Journal de médecine*. t. 17. p. 264.

elle donne des hémorragies, elle change quelquefois les regles en pertes, quoique d'autres fois elle les supprime, & ces suppressions sont ordinairement très opiniâtres; & j'ai vu après la peur des palpitations violentes, qui au bout de dix ans n'étoient pas radicalement détruites; depuis lors j'ai perdu le malade de vue: elle produit les maux de nerfs les plus violens, & l'on verra dans le chapitre de l'épilepsie qu'elle est une des causes les plus fréquentes de cette maladie; elle occasionne aussi des paralysies, des apoplexies, des morts subites. Il est vrai que quelquefois en animant l'action, dans les maladies où elle est trop foible, elle produit des effets heureux, & j'en rapporterai quelques exemples; mais il faut cependant faire attention que dans cette passion, comme dans toutes les autres, la cause n'étant jamais qu'une action fort troublée, elle n'a aucune marche réguliere, que ses effets sont souvent diametralement opposés, qu'il est impossible de les prévoir, & par là même dangereux de l'employer comme remede. Les observateurs sont pleins des accidens

occasionnés par ces deux passions ; j'en présenterai un assez grand nombre pour que l'on puisse se faire une idée juste de tous les ravages que l'on peut en craindre.

§. 129. Le premier effet de la frayeur est une espece de frisson dans toute la peau, occasionné par le spasme, par là même très-souvent une suppression de la transpiration, & souvent des unes abondantes & aqueuses, ou une diarrhée subite très forte & quelquefois très-opiniâtre. J'ai vu, il y a vingt-quatre ans, un enfant qui en avoit alors quatre ou quatre & demi, & qui ayant été effrayé le premier dimanche de may, par des enfans masqués qui couroient les rues à cette époque, éprouva d'abord plusieurs accidents convulsifs, & fut dans un état d'extrême foiblesse pendant quelques jours, au bout desquels il survint une diarrhée, pour laquelle on essaya depuis le mois de may jusques à la fin de septembre tous les purgatifs, apéritifs, adstringents, toniques, stomachiques, cordiaux, possibles ; tous furent inutiles ; le mal fit des progrès journaliers, la diarrhée à la fin de septembre étoit devenue

entierement lientérique, les forces étoient totalement perdues, la fievre continue, le dégoût total, l'insomnie complette, & l'altération prodigieuse; appellé à cette époque, je remarquai que la peau étoit d'une sécheresse extrême, & jugeant que l'irritabilité des intestins étoit sans doute très-grande, je déterminai à quitter le régime chaud pour ne lui donner que les alimens les plus doux, & le lait d'amande pour toute boisson, & à se borner pour tout remede à un lavement de bouillon de veau, avec un jaune d'œuf & une petite dose d'opium, & à un bain d'eau tiede avec quelques poignées de fleur de sureau & d'herbe de mélisse & une bouteille de vin; j'esperois par ces secours diminuer l'irritabilité des intestins, amollir la peau, ranimer la transpiration & relever les forces; le bain parut d'abord éprouver beaucoup le malade, il avoit mal au cœur, il paroissoit comme yvre & très-foible; j'eus peine à obtenir qu'il y restât vingt-cinq minutes, on le mit dans un lit tiede, & il dormit deux heures, ce qui n'étoit pas arrivé depuis

deux mois; il eut encore quelques ſommeils pendant la nuit & la diarrhée fut moins fréquente; le lendemain on réitera le lavement & le bain où il fut quarante minutes, & après lequel il dormit cinq heures, la diarrhée diminua conſiderablement, la fievre baiſſa, les forces revinrent & je ne fis pas réiterer les lavemens; mais il prit encore ſept bains & le dixieme jour il ſe portoit à merveille; quinze jours enſuite il prit la petite verole & l'eut abondante, mais heureuſe; depuis cette époque, je ne lui ai pas vu la plus légere indiſpoſition (*o*). Quelquefois la diarrhée eſt un effet prompt & ſubit de la frayeur; on en eſt ſurpris tout-à-coup & ſans pouvoir s'en défendre (*p*); le

(*o*) Cette obſervation m'a paru pouvoir être très-utile, & c'eſt ce qui m'a déterminé à la donner ici avec un détail qui ſeroit peut-être mieux placé dans un traité des maladies du bas ventre.

(*p*) C'eſt à la même cauſe que M. HALLER croit que l'on doit attribuer l'épanchement de l'encre de la ſeche, celui de l'air fœtide de la bête puante du Cap, & de quelques autres animaux. La peur donne la diarrhée

dérangement des fonctions de l'estomac est aussi un effet de la peur; Van HELMONT a vu une jeune fille qui effrayée par le tonnerre perdit sur le champ l'appétit, & qui depuis lors n'avoit pris que quelques cueillerées d'eau tous les huit jours (q).

La jaunisse est un autre effet assez constant de la frayeur. J'ai vu une femme qu'une frayeur sur l'eau rendit jaune en quelques minutes, elle le fut plus de six mois, malgré, ou plutôt à cause d'un très-grand nombre de remedes, puisqu'elle avoit remarqué que presque tous lui faisoient du mal; enfin la poudre de chardon bénit prise trois fois par jour, elle avoit oublié la dose, la guérit au bout de quelques jours. Un homme effrayé par la chute d'une galerie sur laquelle il étoit, tomba dans l'ictére noir le plus complet que je me rappelle d'avoir vu, il ressembloit exactement

aux chiens, & WEPFER assure qu'elle la donne aux loups; on a vu un chien mourir de la frayeur du canon.

(q) *Jus duumviratus* § 25. op. p. 244.

à un More (r), & M. LE CAT vit une jeune perſonne, à qui les propos d'un homme inſolent occaſionnerent une frayeur très-vive; le lendemain le deſſous de ſes yeux devint jaune, & cette couleur gagna au bout de huit jours tout le viſage, après quoi ce jaune dégénera peu-à-peu en noir, de ſorte qu'en moins de huit jours elle eut un maſque de velours noir parfait qu'elle garda pendant quatre mois, ſans aucun dérangement de ſanté, & ſans aucune douleur; huit jours après le viſage, les avant-bras jaunirent & enſuite noircirent; enfin au bout de quatre mois la peau noire s'écailla & la peau ſe trouva blanche deſſous (s).

§. 130. C'eſt en diminuant l'action artérielle & la force excrétoire, que la crainte augmente la diſpoſition des vaiſſeaux abſorbans à l'inhalation, & peut par-là-même rendre plus

(r) M. KIRKPATRICK, dans une des notes qu'il a ajoutées à la traduction de l'avis au peuple, cite auſſi une jauniſſe très-forte après la peur. *Advice to people*, p. 519.

(s) *Mémoires de Berlin. De la coll. acad.* t. 2. pref. p. 75.

ſuſceptibles de contagion dans les tems de maladies épidémiques. VILLIS l'a vu évidemment dans les fievres malignes qu'il décrit, & tous les Médecins qui ont obſervé attentivement la peſte, l'atteſtent également; c'eſt en ranimant l'action excrétoire & en diminuant l'inhalation que le vin eſt utile comme préſervatif; c'eſt à la crainte continuelle que d'habiles Médecins ont attribué ces fievres malignes qui ſe répandent quelquefois ſi promptement dans les villes aſſiégées, avant que les cauſes phyſiques ayent eu le tems d'agir (*t*).

§. 131. C'eſt en portant le ſpaſme ſur les organes de la bile que la frayeur produit l'éréſypelle, ce qui n'eſt point rare; SENNERT l'a vûe

(*t*) Si l'application de la main d'un mort, dit M. JUNCKER a jamais réuſſi dans les vices de la peau, c'eſt ſans doute par l'effet de ce ſpaſme, ſuite de l'effroi, & en général par là même dangereux, qui plus marqué ſur la partie où ſe fait l'application, parce qu'il y eſt augmenté par le froid, y ſuſpend l'action des vaiſſeaux & y arrête la nutrition; mais il' ſeroit très-nuiſible dans les maladies cutanées, critiques ou dépuratoires, en faiſant diſparoitre une éruption utile.

occasionner cette espece très-douloureuse que l'on appelle la rose (*u*).

L'action de la frayeur n'est pas moins marquée sur les autres glandes que sur le foye. M. Van SWIETEN vit une femme très-saine à qui une frayeur subite occasionna sur le champ une tumeur au sein, qui, quoique traitée d'abord par les meilleurs remedes, devint une scirre incurable (*x*), & il fait à cette occasion une observation très-juste; quand quelqu'un, dit-il, est frappé d'une crainte subite, il pâlit; son visage, (il auroit pu dire tout son corps,) s'affaisse (*y*), tous ses

(*u*) *De consens. Chymic. & Galen.* ch. 14.

(*x*) §. 27. t. I. p. 190.

(*y*) Cet affoiblissement, cette flaccidité, cet amollissement subit des parties musculeuses, dans le chagrin, la crainte, la frayeur, dans différens maux de nerfs a été remarqué par plusieurs Médecins, j'en ai déja parlé & je l'ai expliqué ailleurs; les Médecins animistes l'attribuent à l'incurie de l'ame perturbée par les affections violentes qu'elle éprouve. *Si metu vel dolore subitò commovetur animus, carnes debilitatæ & quasi inanitæ illicò flaccescunt: quodcum de corpore nihil decesserit, soli animâ de curâ corporis, & suo officio, re-*

vaiſſeaux ſe contractent, & ſi l'on refléchit que tous ces changemens que nous voyons ſi évidemment à l'extérieur peuvent avoir lieu intérieurement, on comprendra comment il peut en réſulter les maladies les plus étonnantes & les plus opiniâtres; il cite ailleurs, (z) d'après LA MOTTE, le cas d'une accouchée dont les lochies furent ſupprimées par une violente frayeur; il ſe forma dans le ventre une inflammation qui ſe termina en abcès dont il ſortit pluſieurs livres de pus; il avoit vu lui-même un homme à qui la frayeur du tonnerre donna un tremblement très-violent (a), qu'il garda toute ſa vie; & j'ai vu deux jeunes filles qui par la même cauſe, mais plus raprochée, puiſque l'une avoit été légérement bleſſée à la tète, & que l'autre étoit très-près d'une perſonne qui fut tuée, reſterent dans une eſpece d'imbécillité. Une autre jeune fille, âgée ſeulement de neuf ans, effrayée par le violent orage &

mittenti tribuere licebit. NICHOLS *anima medica.* p. 13.

(z) Tom. 4. p. 622.

(a) Voyez §. 627. t. 2. p. 182.

l'affreuse grèle du 28 Juin 1752, tomba dans une agitation étonnante, & perdit la parole qu'elle ne recouvra qu'au bout de quelques heures & même imparfaitement, puisqu'elle bégaya pendant plusieurs jours. On lit dans un des meilleurs journaux l'histoire d'un matelot qu'un orage effraya si fort qu'il tomba de peur, & son visage suoit du sang, qui comme une sueur ordinaire revenoit à mesure qu'on l'essuyait pendant tout le tems que dura l'orage (*b*). STAHL avoit vu une fille qui menacée de mort par des soldats, perdit tout son sang par tous les pores de son corps & fut promptement morte (*c*). Les accidens convulsifs sont aussi une suite très-ordinaire de la frayeur. J'ai vu une jeune fille à qui la peur d'un châtiment donna la veille du jour où elle devoit le subir, des convulsions violentes qui durerent plusieurs jours, & une autre, qui effrayée par le danger qu'elle avoit couru en se mettant à cheval sur un

(*b*) *Journ. encyclop.* Janv. 1776. p. 155.
(*c*) De *Pathemat.* § 26.

balcon très élevé, eut dès le lendemain une crainte générale; tout lui faisoit peur, elle n'osoit pas rester seule; au bout de quelques jours, elle eut de violentes convulsions dans les muscles du cou, qui ne tarderent pas à gagner tout le corps; elles revenoient fréquemment, commençoient quelquefois par le pouce, d'autres fois par le pied & duroient plusieurs heures. Les bains tiédes, une tisanne fort douce, de la magnesie & ensuite la racine de valerianne la guérirent. M. LORRY parle d'une très-belle personne, qui effrayée par les violences d'un pere yvre, tomba dans des mouvemens convulsifs des différens muscles, si forts que son visage devenoit affreux, & elle étoit souvent jettée de son siege à terre sans cependant jamais perdre la connoissance. Mais ce ne sont pas seulement les femmes qui peuvent éprouver des accidens de cette espece, M. ZIMMERMAN nous a donné l'histoire d'un paysan des plus robustes, âgé de trente six à quarante ans, qui ayant été emprisonné pour cause de vol, eut tellement peur de la potence,

qu'il perdit toutes ses forces au point de ressembler à un homme mort; je ne sentis son poulx, dit mon illustre ami, en aucun endroit de son corps, je ne pouvois point appercevoir le mouvement du cœur, ni aucune apparence de respiration; son visage & ses lévres étoient d'un pâle cadavereux, ses yeux étoient fermés, tout le corps étoit froid, en apparence cet homme n'étoit qu'un cadavre. Des irritations méchaniques douloureuses, l'application des stimulans les plus actifs ne procuroient aucun sentiment; les remedes injectés de force dans la bouche ressortoient bientôt par les commissures des lévres, il resta dans cet état pendant vingt quatre heures, alors il commença à avaler quelque remède; au bout de trente heures il ouvrit les yeux, six heures après il articula quelques sons, au bout de six jours il fut entierement remis. Je fus consulté en 1761 par un robuste paysan âgé d'environ vingt quatre ans, qui ayant été effrayé par un bœuf furieux qui couroit sur lui, ne se sentit pas incommodé d'abord, mais le lendemain

il ſe trouva mal à ſon aiſe & eut des palpitations, bientôt il ne put ni entrer au lit ni reſter tranquille, il étoit obligé d'être dans un mouvement continuel & il perdit entiérement le ſommeil; il eut un effroi & des angoiſſes inexprimables avec un peu de fievre, il rendoit tout ce qu'il prenoit par un ſimple ſoulévement de l'eſtomac, & il y avoit déjà pluſieurs mois qu'il étoit dans cet état. Je lui conſeillai le régime le plus doux, une ſimple décoction d'orge, ou de l'eau & un peu de lait pour boiſſon, & tous les matins une poudre compoſée de très-peu de nitre, d'un peu plus de crême de tartre & de deux grains de camfre; au bout de dix ſemaines il revint preſqu'entiérement guéri; je lui conſeillai de continuer les mêmes remedes, & j'appris aſſez longtems après qu'il étoit très-bien. J'ai vu une femme effrayée le ſecond jour d'une couche par la cloche du feu, qui étoit reſtée ſujette à des ſpaſmes ſi violens de l'avant bras, qu'elle jettoit des cris douloureux toutes les fois qu'elle en éprouvoit des accès, qui étoient ac-

compagnés d'une angoiſſe inexprimable, & les accès duroient quelquefois vingt-quatre heures. M. HAEN a vu la frayeur produire un ſpaſme très-fort de la machoire inférieure; Van der WIEL a vu la femme d'un jardinier du Prince de Naſſau, ſi affectée par la frayeur que les os parietaux ſe ſéparerent dans la ſuture qui leur eſt commune (*d*). Un des effets les plus ſinguliers de la peur, c'eſt celui que rapporte M. VATER, d'un jeune homme, qui d'abord après en avoir eu une très-vive, qui le laiſſa pendant quelques momens la bouche ouverte ſans pouvoir parler, commença à éprouver une difficulté à reſpirer avec une envie continuelle de touſſer, & en touſſant on voyoit & on pouvoit ſentir un tubercule dur de la groſſeur d'une noix muſcade, qui s'élevoit d'un des côtés du larinx, mais qu'on ne pouvoit ni voir ni ſentir quand il n'y avoit point de toux; le mal fit des progrès pendant deux ans, & augmenta au point que ne pouvant preſque plus reſpirer ni

(*d*) Cent. I. obſ. I.

avaler, on prévoyoit une mort prochaine, quand la tumeur grossit, resta toujours apparente, & se trouvant par là en prise aux remedes extérieurs, fut résoute & le malade entierement guéri. On a vu plus haut la frayeur grossir & durcir promptement le sein ; il est à présumer que dans ce cas elle avoit operé le même effet sur une des glandes bronchiales.

La folie peut être une autre suite de la frayeur. J'ai vu autrefois une paysanne robuste, qui descendue par une corde dans une caverne assez profonde, pour y chercher un animal égaré, en ressortit folle, & n'a jamais été guérie. On a vu à l'hôpital de Montpellier un jeune homme qui ayant été attaqué sur un grand chemin par deux voleurs, devint tout de suite maniaque (*e*), & GORRIS arrêté par une troupe d'hommes armés, dans le tems des troubles de la ligue, tomba dans une imbécillité dont il ne sortit jamais. (*f*).

(*e*) *Observat. de medec. des hopitaux milit.* t. I p. 42.
(*f*) ELOY. Dict.

L'épilepſie eſt une ſuite ſi ordinaire de la frayeur que je crois que cette paſſion eſt la cauſe la plus fréquente de cette cruelle maladie ; on en verra pluſieurs exemples dans le chapitre qui en traite, il ſeroit ſuperflu d'en réunir d'autres ici. M. BOERHAAVE en a recueilli pluſieurs (*g*), parmi leſquels il y en a deux dans leſquels la frayeur fut produite par des maſques, & ſi l'on rapproche ces exemples de celui que j'ai cité plus haut, on verra que ce genre d'amuſemens n'eſt pas ſans inconvéniens.

La frayeur peut tuer ſur le champ ; on a vu un criminel mourir en entendant prononcer ſon arrêt de mort ; & KERKRING rapporte qu'un homme à qui l'on avoit annoncé la mort pour un jour fixé, s'effrayant tous les jours davantage, mourut enfin au jour fatal ; on ſait que CHARLES-QUINT effrayé par la cérémonie de ſon enterrement, qu'il avoit voulu exécuter, prit mal en la terminant, & mourut au bout de peu de jours ; & PLA-

(*g*) *De morb. nervor.* p. 801.

TERUS rapporte l'exemple d'une femme, qui étant arrivée à la porte de la ville au moment où elle se fermoit, y mourut de peur pendant la nuit. M. PETIT vit un homme blessé à la main qui mourut subitement en voyant ses tendons à nud, & M HALLER a vu plus d'une fois les chiens destinés à ses expériences mourir de peur dès qu'ils étoient liés, avant même qu'on en eut approché le scalpel (*h*).

La peur du péril passé peut-elle être aussi dangereuse? Est-ce à la frayeur, comme l'a cru M. KIRKPATRICK, ou à la joye d'un danger évité, comme je suis porté à le croire, qu'il faut rapporter la mort d'un malade du D. HOLLINGS. à qui l'on cacha qu'il avoit la petite verole qu'il

(*h*) *Langhans de consensu partium* § 43. On lit dans le même endroit que M. HALLER, dans ses nombreuses herborisations sur les Alpes, avoit souvent remarqué les impressions que faisoient sur ceux qui l'accompagnoient la vue des précipices; les uns prenoient un vertige, les autres un tremblement, les troisiemes une foiblesse qui alloit à la défaillance, les quatriemes une forte diarrhée.

craignoit beaucoup, & qui mourut ſur le champ, quand on lui annonça qu'il en étoit guéri. A. PETRONE cite auſſi l'exemple d'un domeſtique qui ayant traverſé à cheval le Po gelé, ſans ſavoir qu'il le traverſoit, mourut en l'apprenant à ſon arrivée au lieu de ſa deſtination (*i*).

La frayeur en ſonge même a ſes inconvéniens, j'en rapporte un exemple frappant dans le chapitre de l'épilepſie, & M. LORRY a vu une jeune fille qui fut dans le délire pendant quelques jours, avec les yeux égarés, pour avoir rêvé qu'on la précipitoit dans les enfers & que les demons la tourmentoient (*k*); & ANDRÉE cite auſſi une jeune perſonne qu'un rêve effrayant jetta dans un accès de convulſions qui dura plusieurs heures, & la laiſſa dans une foibleſſe & une perte d'appétit dont elle fut très-longtems à ſe remettre (*l*). On

(*i*) *Alex* PETRONII *de victu Roman.* Lib. quinq. fol. Rom. 1581. p. 280.
(*k*) Tom. I. p. 108.
(*l*) Cas 7. p. 81.

On peut placer après la peur en rêve, ce qui arriva à un jeune homme qui a fourni à M. HOFMAN le sujet d'une petite dissertation. En traversant une place le soir, il crut y voir un spectre & rentra chez lui presque mort, avec un abbattement, un dégoût, une foiblesse qui durerent quinze jours; une autre fois il crut que le spectre le saisissoit par le pied, qui devint rouge, s'enflamma & supura. Bientôt il fut attaqué de convulsions atroces avec délire, perte de la parole, quelquefois fureur & tous les accidens des maladies convulsives; il prévoyoit toujours l'accès par un froid qui montoit des extrêmités inférieures, comme cela arrive dans la plupart des maladies de cette espece (*m*). LOEW vit aussi un enfant de huit ans, plus pardonnable par là-même, que la prétendue apparition d'un spectre jetta dans les

(*m*) *Morbus convulsivus a viso spectro.* Jen. 1682. Il est très-vraisemblable que ce jeune homme avoit l'ame foible, les nerfs très-mobiles, la fibre lâche & le sang âcre.

convulſions les plus affreuſes, avec tetanos de la machoire, perte de la mémoire, des ſens, de la raiſon, conſtipation la plus opiniâtre, & tout cela jour & nuit preſque ſans interruption pendant plus de deux mois; il guérit cependant, & je le fais remarquer parce que cela eſt conſolant, ſans qu'il reſtât aucun affoibliſſement ni dans les facultés, ni dans aucun organe (*n*); & M. MORGAGNI donne fort en détail l'hiſtoire d'un vuidangeur qui ſe trouvant ſeul la nuit, occupé de ſon travail, crut voir un ſpectre blanc, & fut tellement effrayé qu'il tomba dans une fievre & des convulſions ſi violentes, que malgré tous les ſecours qu'on lui donna, il périt le ſixieme jour (*o*).

On pourroit peut-être dire que ces apparitions étoient l'effet du dérangement commençant du cerveau, plutôt que le dérangement n'étoit l'effet des apparitions; mais il eſt très-ordinaire de voir des enfans, des jeunes gens foibles, des femmes déli-

(*n*) LOEW, *Conſtit. Epidem. Sempronii.* 1706. SYDENHAM. oper. 4°. t. 2. p. 321.
(*o*) EPISTOL. 62. §. 5.

cates, des hommes ignorans & pleins de préjugés, s'effrayer, & dans leur frayeur, engendrer des monſtres qui l'augmentent, & la portent à ce degré qui opere les effets fâcheux que je viens de décrire; au lieu qu'on ne voit point des maladies nerveuſes ſe développer tout-à-coup, ſans quelque cauſe morale ou phyſique bien forte, avec cette violence; ainſi les apparitions ont été la ſuite de la timidité & de l'erreur de l'imagination, mais les accidens & la mort même ont été la ſuite de l'apparition des monſtres. J'ai rencontré, il y a pluſieurs années, dans une place aſſez iſolée au clair de lune, un enfant d'environ huit ans & très-ſain, qui ayant entendu quelque bruit à la porte de l'Egliſe voiſine, s'en allarma au point de jetter les hauts cris, & de ſe mettre à fuir d'un tout autre côté que celui où il devoit aller, perſuadé qu'il avoit vu des revenans; comme il me connoiſſoit, je le raſſurai, je le calmai, je le remis chez lui, je lui fit donner un bain de jambes & quelques calmans, cela n'eut aucune ſuite; mais s'il n'eut pas rencontré

aussi promptement quelqu'un, & quelqu'un qu'il connoissoit, s'il eut couru beaucoup, & eut ajouté l'échauffement à la frayeur, si au lieu d'être calmé il eut été grondé, ou si au lieu de calmans on lui eut donné du vin ou de l'eau de vie, il pouvoit très-aisément tomber dans l'état des malades dont je viens de parler.

Il seroit inutile de recueillir un plus grand nombre d'exemples des dangers de la frayeur, mais je finirai cet article comme ceux de quelques autres passions, par remarquer que si la crainte & la frayeur nuisent si souvent, elles peuvent quelquefois être utiles, l'une en modérant l'action, l'autre en l'augmentant; c'est par ce double principe que la crainte donne la fievre tierce, & que la frayeur la guérit, comme je l'ai vu moi-même; il est vrai qu'elle peut aussi la donner & que souvent elle la dérange; PARÉ avoit déjà vu la frayeur du naufrage guérir une fievre quarte, & la peur étoit un moyen usité autrefois en Courlande pour

guérir la fievre tierce (*p*). M. TRALLES l'un des plus grands Médecins & des meilleurs observateurs de ce siecle, a vu une femme à qui la frayeur d'une chenille qui lui tomba sur le cou, donna la fievre tierce. C'est sans doute en ralentissant l'action nerveuse que la crainte est un des moyens dont on se sert avec succès pour le traitement de la manie; d'autres fois elle nuit en affoiblissant l'action dans les cas où elle est nécessaire, & M. SMELLIE se plaignoit de ce que dans les accouchemens la crainte fait quelquefois cesser tout-à-coup la douleur (*q*); c'est en augmentant cette même action que la frayeur a souvent guéri la paralysie. TULP a vu une paralysie qui duroit depuis trois ans, & DIEMERBROECH une qui duroit depuis quarante, guéries par la frayeur du tonnerre, (*r*). C'est sans doute dans l'espoir

(*p*) *Ephem. C. N. Dec.* 2. ann. 6. p. 570.

(*q*) A Treatise on the theory and practice of Midwifery f. 3. p. 478.

(*r*) TULP. l. I. ch. 41. DIEMERB. *obs. med.* obs. 10. l'électricité y avoit-elle part?

d'operer une révolution violente, & son espoir ne fut pas trompé, que M. LIEUTAND fit tirer un coup de fusil au pied du lit, d'une épileptique au moment où l'accès finissoit; elle fut trois heures dans un état violent & dangereux, mais elle se trouva guérie (*s*). On vit à Berlin en 1720 un jeune homme dans un état désespéré & dont la mort étoit attendue d'un moment à l'autre, à qui l'explosion d'un magazin à poudre redonna la connoissance; il reprit sur le champ des forces, se leva & fut guéri au bout de quelques jours (*t*). Les vapeurs, cette maladie si souvent produite par la frayeur, ont été guéries par ce même moyen (*u*), qui peut même opérer des changemens méchaniques, tels qu'on n'en auroit point attendu d'une cause morale; un homme qui avoit l'épaule luxée depuis trois semaines fut guéri par une frayeur,

(*s*) *Medical. Musæum* t. 2. p. 176.

(*t*) VERDRIES æquilibr. ment. & corpor. p. 138.

(*u*) DE MELLE *de vi vitali*. §. 108.

& un autre le fut d'une hernie invéterée (x). Il est très-ordinaire de chercher à guérir le hoquet par la peur, & quelquefois cela réussit; on change une disposition vicieuse dans les nerfs, en produisant une disposition différente, mais le plus souvent cela ne réussit point & quelquefois cela nuit; ainsi, malgré les exemples que je viens de citer, il n'en est pas moins vrai que les effets de la peur doivent en général être regardés comme fâcheux, qu'on ne doit l'employer comme remede que dans des cas absolument désespérés, & que la peur est sur-tout funeste aux enfans; parce qu'indépendamment du mal présent, elle laisse une disposition à s'effrayer, qui rend la vie amere & la couvre souvent de ridicule.

On peut faire cesser les effets de la crainte en produisant un sentiment différent; c'est ainsi qu'un officier général qui ne pouvoit être saigné sans évanouir, soutint très-bien la

(x) MENTZ *de animi commotionibus*, Leipsick. 1700.

ſaignée en faiſant battre la caiſſe au-près de lui (y).

La crainte peut changer d'objet, & l'on remarque tous les jours qu'une perſonne qui craint tout pour elle, peut devenir courageuſe, ſi elle voit en danger un objet qui lui ſoit plus cher qu'elle même ; des meres tendres & craintives en fourniſſent des exemples fréquens ; on le voit même chez les animaux.

Une perſonne poltronne eſt raſſurée par une plus poltronne ; eſt-ce parce qu'en voyant le ridicule chez un autre, on en eſt frappé au point de n'oſer pas s'en trouver atteint ? la vanité de paroitre protéger le foible empêche-t-elle de ſentir ſa propre foibleſſe ? ou enfin le ſentiment de la frayeur ſubſiſte-t-il, & n'eſt-ce que l'expreſſion que l'on cache ?

§. 132. Les effets de la honte ſe rapprochent de ceux du chagrin, & la honte eſt le chagrin de s'être mal mis dans l'eſprit des autres ; on ſent qu'elle a une multitude de degrés, depuis la honte du plus léger ridicu-

(y) BLEGNY *Zodiac. medic. Gallic.* p. 4.

le jusques à celle de l'infamie, dont les effets doivent être d'autant plus fâcheux qu'ils admettent peut-être moins de consolation que ceux du remords.

L'effet le plus ordinaire de la honte est de jetter dans la tristesse, dans l'hypocondrie, dans la mélancolie la plus noire ; elle peut même rendre fou, & enfin tuer tout-à coup. Le Rheteur *Diodore* mourut de honte de n'avoir pas pu répondre aux questions de *Stilbon*. La honte d'avoir échoué aussi mal adroitement dans les Pays-bas, humilia si fort le Duc d'ANJOU qu'il n'osoit lever les yeux, & la confusion le jetta dans un égarement d'esprit dans lequel il passa six mois. (z). Le marquis d'OSSUN, dont la bravoure étoit connüe, honteux de s'être laissé entrainer par la fuite générale à la bataille de Dreux, se jugea indigne de vivre après une telle tache, & se laissa mourir de faim ; & le Duc de NEVERS mourut de honte du reproche qu'HENRI quatre lui fit de n'a-

(z) *Supplément à l'histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre.*

voir pas aſſez approché l'ennemi. J'ai vu en 1776 un jeune homme qui, honteux de n'avoir eu aucun prix au college, perdit la parole, tomba dans une imbécilité très-forte, une foibleſſe ſi grande, qu'on ne pouvoit pas le laiſſer marcher ſans lui donner le bras, une agitation continuelle, une inſomnie totale & une conſtipation abſolue. Je ne vis dans cet état qu'un ſpaſme ſoutenu; je le traitai en conſéquence, & l'on trouvera ailleurs l'hiſtoire de ſa guériſon.

§. 133. La pudeur eſt cette honte qui a pour objet la décence; la crainte d'y avoir manqué, celle d'être ſoubçonné d'y pouvoir manquer, ou même de ſavoir comment on peut y manquer, donne ce ſentiment qui ſied ſi bien, mais qui pouſſé trop loin devient pénible & peut paroitre ridicule. Ses effets ſont de couvrir tout-à-coup, d'une nuance plus ou moins forte de rougeur, le viſage, ſouvent la gorge, quelquefois même les bras; les levres éprouvent un leger tremblement, les yeux ſont fixes & baiſſés, la voix s'arrête, on balbutie, & l'on éprouve un leger trouble dans les

idées. M. WALTHER (*a*) a attribué cette rougeur au ſpaſme des fibres muſculaires qui entourent l'ouverture de la veine-cave ſupérieure dans le ſinus, & qui gênant le retour du ſang des parties d'où elles le rapportent, fait que tout-à-coup les vaiſſeaux s'en trouvent plus remplis; on rougit plus ou moins promptement, la rougeur eſt plus ou moins forte, plus ou moins longue, ſe diſſipe plus tôt ou plus tard, plus lentement ou plus rapidement, ſuivant les différens degrés du ſpaſme, ſuivant ſon étendue, ſa force, la rapidité avec laquelle il ſe diſſipe. Si les joues rougiſſent plus que les autres parties, c'eſt que le tiſſu cellullaire y étant plus conſiderable & plus lâche qu'ailleurs, les vaiſſeaux étant moins ſoutenus, leur engorgement eſt beaucoup plus aiſé que dans d'autres parties; c'eſt cette même molleſſe du tiſſu cellulaire, qui fait que l'état du viſage eſt ſuſceptible de tant de variations, ſi promptes à l'égard de la couleur & de l'embonpoint.

(*a*) *De erubeſcentibus.* Leipſ. 1739. Collec. Anat. Hall. t. 2.

§. 134. La timidité eſt une crainte exceſſive de paroître ridicule, elle ralentit l'action, elle la gêne, elle la rend gauche, elle émouſſe réellement les facultés, elle en enchaîne le développement, on ne voit ni on n'entend; elle peut donner un tremblement général, une extrême foibleſſe, une défaillance même, en un mot elle a tous les inconvéniens de la crainte, & il ne faut pas douter qu'elle n'ait une influence réelle ſur la ſanté, elle conduit à la plus grande mobilité.

§. 135. L'orgueil eſt une eſpece de joye produite par le ſentiment des avantages que l'on poſſede, ou que l'on croit poſſéder, & par leſquels on ſe croit ſupérieur aux autres; il a les effets eſſentiels de la joye; il anime l'action, il augmente la force des fibres, & celle de la circulation & celle du fluide nerveux, il peut même la porter trop loin & jetter dans le délire; on en a vu plus d'un exemple; mais non content de ſon propre ſuffrage, l'orgueil exige quelquefois les démonſtrations des ſuffrages des autres, & comme il eſt ſouvent fruſtré, ſes effets ſe combinent avec ceux de la colere ou du chagrin, qui,

d'où qu'il vienne, tient toujours à la colere dans l'homme ſuperbe, parce qu'il s'indigne toujours que le malheur oſe l'atteindre; c'eſt cette combinaiſon qui a ſouvent eu des effets ſi fâcheux, c'eſt à elle qu'il faut rapporter la mort de ce magiſtrat qui tomba au pied de ſon concurrent, en le félicitant d'avoir obtenu l'emploi qu'ils ſollicitoient tous deux (*b*); c'eſt à elle qu'il faut auſſi attribuer celle de M. H.; ce célébre profeſſeur de Iene, qui mourut parce qu'il n'obtint pas le pas ſur un de ſes collegues.

§. 136. La vanité differe de l'orgueil; elle eſt le déſir de paroître ſupérieur aux autres, plutôt que le ſentiment de l'être. Le bonheur de l'orgueilleux eſt beaucoup en lui; le bonheur de l'homme vain dépend beaucoup des autres; par là-même, la vanité eſt beaucoup plus ſouvent chagrinée que l'orgueil, mais elle ne l'eſt pas ſi dangereuſement.

§. 137. Le rire eſt moins une paſſion particuliere que l'expreſſion d'une eſpece de joye, produite par la vue du ridicule qui conſiſte propre-

(*b*) *Epiſtol.* HALLERO.

ment dans l'aſſociation de deux idées qui ne ſont pas faites pour aller enſemble.

Humano Capiti cervicem pictor equinam
Jungere ſi velit,... riſum teneatis amici?

Si l'on demandoit, d'où vient cette vue produit-elle chez nous la gayeté, & une gayeté ſi caractériſée que l'impreſſion du ridicule eſt ſouvent la ſeule à laquelle l'affliction la plus profonde, & la douleur la plus aiguë, ne peuvent pas ſe ſouſtraire? Je répondrai que je l'ignore, mais que cela dépend vraiſemblablement d'une de ces conditions innées dans notre ame, qui a dû trouver choquante & plaiſante une réunion abſurde, & être par là-même ſenſible à la crainte du ridicule.

L'irriſion, le rire d'irriſion maintiennent l'ordre dans la ſociété contre les progrès du ridicule, comme le mépris contre les progrès du vice; on n'eſt pas plus maitre de ne pas rire de l'un que de ne pas ſe courroucer de l'autre : mais les effets du rire ſur le corps ne ſont pas aiſés à aſſigner. Dans les autres

passions il y a augmentation ou diminution de mouvement; ici il y a non seulement une augmentation; mais une direction particuliere de quelques mouvemens : égayée par le ridicule, l'ame met en jeu les organes de la respiration, & ce qui est singulier, leur donne une action très-rapprochée de celle des pleurs, de façon que les enfans passent subitement de l'un de ces états à l'autre, & que l'on est quelquefois incertain s'ils pleurent ou s'ils rient *(c)*.

(*c*) On a demandé pourquoi les animaux ne rioient pas ? VILLIS a répondu parce que les nerfs cardiaques ne communiquent avec le diaphragme que dans l'homme, & non pas dans les animaux ; *De cerebr. anatom.* ch. 26. BERGHEN a blamé justement cette raison, & a dit si les animaux ne rient point, cela ne dépend pas des nerfs, mais de la position du diaphragme, qui dans les brutes n'a pas le jeu aussi aisé que dans l'homme, à cause de la position horisontale de leur corps, car, dit-il, l'homme qui marcheroit à quatre auroit de la peine à rire. *De nervo intercost.* §. 42. M. BERGHEN ne s'est pas moins trompé que VILLIS ; le jeu du diaphragme n'est pas plus gêné dans l'a-

Il faut remarquer que quoique le rire ſoit l'expreſſion du ſentiment du ridicule, il peut cependant être produit par des cauſes abſolument corporelles ; on le produit en chatouillant ; il peut auſſi naître de toutes les irritations nerveuſes, ſoit qu'elles dépendent des irritations internes maladives qui produiſent toute autre convulſion, ou des irritations externes dans les playes, les fractures, les luxations, ſoit qu'elles ſoyent l'effet des poiſons; mais dans ces trois derniers cas, c'eſt un rire bien imparfait, ce ſont les traits du rire & non pas le rire même.

nimal que dans l'homme; s'il l'eſt dans l'homme qui marche à quatre, c'eſt qu'alors il ſe trouve dans une ſituation pour laquelle il n'eſt pas fait; & cette poſition même n'empêche pas le rire, on peut s'en aſſurer tous les jours en voyant jouer les enfans; ainſi ſi les animaux ne rient pas, c'eſt que le rire ne naît pas dans leurs idées : il naît dans les idées de tout homme ſenſé, en penſant que de nos jours on a voulu établir que l'homme a été fait pour marcher à quatre, & que l'auteur de ce bizarre paradoxe a été traité comme criminel.

Le rire produit d'abord par une idée plaiſante devient comme convulſif ; on n'a pas pu l'empêcher, on ne peut pas le faire finir. Le rire continuel de certains fous tient ſans doute à une ſuite d'idées ridicules.

Les effets du rire ſont ceux de la joye ; ils ſont donc en général favorables, & ils produiſent d'excellens effets ſur le poumon & ſur tous les organes digeſtifs. Des mal-aiſes, des douleurs d'eſtomac, des coliques qui avoient réſiſté à tous les remedes, ont été guéries par le rire qui peut prévenir & même diſſiper les obſtructions ; l'augmentation dans la force & la viteſſe de la circulation qui s'étend juſques aux plus petits vaiſſeaux, l'action qu'il imprime à beaucoup de muſcles ont encore un excellent effet ſur toute la machine animale ; on néglige trop ce moyen, & je me ſuis ſervi plus d'une fois, avec un ſuccès marqué, du rire excité par le chatouillement, pour des enfans foibles pour qui je craignois la nouüre, qui étoient pâles, maigres, languiſſans, & j'oſe recommander ce ſecours bien dirigé, comme une reſſource infiniment plus effica-

ce dans bien des cas, quand il y a croupissement d'humeurs dans les viscères, ou manque d'action dans les solides, que tous les remedes. On les met sur un lit, ou à terre sur un drap, & en badinant, on les chatouille aussi longtems qu'ils paroissent s'en amuser, on finit dès qu'ils paroissent le désirer. Quelquefois dix ou douze jours de cet exercice suffisent pour changer très-sensiblement la physionomie des enfans, en leur donnant plus de couleur, & un air beaucoup plus animé & plus fort *(d)*.

On a plusieurs exemples d'abcès, de vomiques même dans la poitrine, utilement ouverts par le rire. ERASME dût son rétablissement à celui que lui occasionna la lecture des lettres des hommes obscurs, & qui fit ouvrir une vomique qui le suffoquoit. Un jeune homme blessé à la poitrine étoit abandonné comme prêt à mourir, plu-

(*d*) Le rire, dit M. BERTIN, en dégorgeant le foye & en ranimant la circulation convient aux personnes mélancoliques & vaporeuses. *Mem. de l'Acad.* 1763. *p.* 293.

ſieurs jeunes gens qui le veilloient, s'amuſerent à barbouiller avec de la mouchure de chandelle le plus jeune qui s'étoit endormi au pied du lit; le mourant ayant ouvert les yeux fut ſi frappé de ce ſpectacle, que s'étant mis à rire, il ſortit par la playe trois livres de ſang épanché, & il fut dégagé. PECHLIN qui tenoit ce premier fait du malade (*e*), rapporte comme témoin, que le rire détermina l'accouchement d'une femme dont on déſeſpéroit, parce qu'elle perdoit les douleurs & les forces; & l'on trouve dans les *mêlanges des Curieux de la Nature*, l'hiſtoire d'une femme qui ne pouvoit point avoir de ſelles qu'elle n'eut beaucoup ri (*f*). Un ſinge qui ſe coeffa de la thiare d'un pape mourant le fit rire ſi fortement, qu'il en réſulta une criſe qui le ſauva.

Mais quelque ſalutaires que puiſſent

(*e*) Liv. 3. obſ. 28.

(*f*) *Decur. 2. ann. 3.* JOUBERT a donné un traité du ris dans lequel il a réuni beaucoup de faits, mais je n'ai jamais pu le trouver, non plus que SCHELAMER *de pathem. animi.*

être les effets du rire, il peut aussi avoir ses dangers; ces secousses réitérées que reçoit l'estomac peuvent devenir pénibles, & il n'y a sans doute personne d'assez malheureux pour n'avoir pas éprouvé plus d'une fois qu'un rire fort & soutenu donne une douleur très-vive au creux de l'estomac; cette douleur peut aller au point de faire évanouir, & je l'ai éprouvé moi-même; mais le plus grand danger vient du sang amassé dans le poumon, parce que dans le rire il n'y a point d'expiration complette; la plénitude du poumon produit celle de la tête, & l'on meurt ou étouffé ou apoplectique, ou dans un évanouissement, suite de l'affoiblissement nerveux. FABRI de *Hilden* vit un homme blessé à la main par un coup de feu dont la playe alloit à merveille, & qui ayant beaucoup ri le quatrieme jour eut de si fortes douleurs dans tout le bras, que pendant vingt quatre heures on crut d'un moment à l'autre qu'il alloit prendre des convulsions. Le rire excessif a aussi produit un saignement de nez dangereux, & une autre fois une hémoptisie qui dégénera en ulcere du

poumon. On verra ailleurs des épilepſies produites par le chatouillement, & M. KLOECKOF en a vu réſulter des ris convulſifs qui occaſionnerent des convulſions mortelles (*g*). Ces exemples rappellent un genre de mort imaginé par les freres de Moravie, ſecte d'Anabaptiſtes, qui pour ne pas répandre le ſang, chatouilloient le coupable juſques à la mort (*h*). ZEUXIS ayant repréſenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit ſi fort rire qu'il en mourut; & CHRYSIPE mourut de même, victime d'une idée qui lui parut ridicule (*i*). Mais ces effets funeſtes que j'ai dû rapporter, ſont rares; les bons effets ſont journaliers; & comme la gayeté eſt le plus doux & le plus utile des ſentimens, le rire eſt le plus doux & le plus utile des mouvemens, & l'on ne s'étonne point que les Hypathiens lui euſſent élevé un temple.

(*g*) *De morbis animi.* p. 52.

(*h*) ST. FOIX *eſſays ſur Paris* t. 5. p. 54.

(*i*) DIOGENE-LAERCE t. 2. p. 195. VALERE MAXIME rapporte le même fait, mais de *Philemon* l. 9. ch. 12. §. 14.

On voit par tout ce que je viens de dire que les effets des passions trop fortes sont beaucoup plus souvent nuisibles qu'utiles, & que lors même qu'ils sont utiles, ce n'est presque jamais que comme une maladie qui en guérit une autre.

La disposition aux emportemens des passions, qu'il ne faut pas confondre avec les passions fortes, est souvent une trop grande mobilité, ou générale ou particuliere à de certains organes. Les effets maladifs des passions exigent des attentions que je renvoye au chapitre du traitement général. Je passe actuellement à la recherche des causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs, article qui se lie naturellement à l'examen des causes de ces maladies & qui finira ce chapitre.

ARTICLE IV.

Des causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs.

§. 138. J'ai déjà dit dans la préface que les maux de nerfs ont existé de tout tems; & M. CHEYNE remarque fort

bien qu'on les trouve chez les Grecs, les Latins & les Arabes. J'ai ajouté qu'ils étoient réellement devenus plus fréquens, & M. CHEYNE avoit déjà fait cette remarque ; cette augmentation dont on peut fixer les progrès sensibles au commencement de ce siecle, a ses causes, & il faut les chercher parmi celles qui produisent les maux de nerfs; je les ai reduites à vingt-quatre causes physiques, rangées sous treize articles, & aux passions; c'est donc parce que ces vingt - cinq causes, ou au moins quelques-unes de ces causes sont devenues plus fréquentes, que les maux de nerfs qui sont leurs effets, se sont multipliés. Je ne les parcourrai point toutes, mais j'indiquerai celles qui me paroissent avoir le plus de part à ce funeste changement ; les unes sont sans doute plus fréquentes dans certains pays, les autres dans d'autres.

M. CHEYNE n'en a compté que trois (*k*) : l'augmentation du luxe ; une vie moins active, plus sédentaire, plus studieuse, l'accroissement des grandes

(*k*) *English-malady* part. I. ch. 6. p. 49. &c.

veilles ; j'en compte un plus grand nombre.

La premiere eſt une dégénération réelle dans les conſtitutions; les cauſes qui alterent la ſanté d'une génération, qui la rendent ſujette aux maux de nerfs, alterent néceſſairement la conſtitution de la génération ſuivante, elle naît plus foible, moins vivace, elle apporte en naiſſant un ſang plus âcre, une fibre plus lâche, & par là même des nerfs plus mobiles; parmi les cauſes de cette dégénération, il faut donner le premier rang peut-être à la propagation des maux vénériens, dont les influences détruiſent la vigueur dans les germes, & portent des atteintes inévitables aux générations futures. Si l'on fait attention qu'elles ont rendu infiniment plus fréquentes les écrouelles & la nouûre, on ne ſera point ſurpris qu'elles ayent laiſſé plus de diſpoſition à toutes les maladies chroniques, & ſingulierement aux maux de nerfs. Mais ſi ces maladies ont été une cauſe puiſſante, les remedes qu'on leur a oppoſés & qu'on a dû leur oppoſer, n'ont peut-être pas moins nui que les maladies même. La violence

avec laquelle on a adminiſtré le mercure pendant longtems, tuait ſouvent & jettoit plus ſouvent dans des maladies de nerfs incurables ; j'ai encore vu des vapeurs, des hypocondries, des paralyſies, des tremblemens qui dépendoient de cette cauſe. Quand cette méthode cruelle a été preſque généralement abandonnée, au lieu de s'en tenir à une méthode ſimplement mitigée ſans être trop affoiblie, méthode qui eſt ſure & qui guérit tous les cas vénériens curables, on a donné dans une autre extrêmité; on a adminiſtré le remede avec tant de ménagemens qu'il n'operoit plus, il pallioit ſans guérir, il falloit y revenir, les malades paſſoient des années en préparations & en remedes, toujours inquiets & conſtamment affoiblis par le régime, par les bains, par le mal, par la peine ; toutes ces cauſes menoient à l'hypocondrie, & l'hypocondrie chez ceux qui ont été affectés du virus vénérien prend un caractere d'incurabilité que j'ai obſervé très-ſouvent, & qu'un très grand nombre de Médecins doit avoir vu ſans doute; mais que M. FREIND ſeul a fait re-

marquer ; l'hypocondre qui a eu une fois la plus légere atteinte de maux vénériens ne se croit presque jamais guéri ; cette idée le poursuit & peut augmenter l'hypocondrie au point de jetter dans un vrai délire, comme j'en ai un exemple sous les yeux (*l*). La foiblesse des méthodes trop mitigées a fait éclorre cette multitude de remedes *secrets* & *infaillibles* contre les maux vénériens ; auxquels des malades souvent mal guéris & qui ne croyent jamais l'être assez bien, recourent avec une ardeur & une confiance étonnantes, & la majeure partie de ces remedes étant tous très-âcres, il est impossible d'apprécier tous les maux de nerfs qu'ils ont occasionné : j'en

(*l*) Le passage de M. FREIND est très-intéressant. *Insigne quoddam est, affectum hunc frequenter comitans, neque in alio quopiam visum : ut ii scilicet qui lue infecti fuerint, ut optime curati, suspicentur tamen se se eâ non immunes esse, perpetuò que in discrimine versari &c.* On doit le lire en entier ; c'est le dernier article de l'histoire de la vérole dans l'histoire de la médecine. *Opera ola.* p. 33. TURNER est, si je ne me trompe, le seul qui y ait fait attention.

ai vu de très-fâcheux qui n'avoient pas d'autre caufe ; & d'ailleurs tous ces arcanes inventés par l'avarice, & dont la premiere, fouvent la feule vertu, eft de rapporter de l'argent à ceux qui les vendent, n'ayant de mérite que celui que leurs préconifeurs leur donnent, les patrons des uns font toujours occupés à déprimer les autres, & le malheureux qui en a fait ufage, inquieté par le mal qu'il en apprend, court de l'un à l'autre, & perd dans chaque nouvel effai une partie de fa fortune & de fa fanté. On voit par ce que je viens de dire, que les maux vénériens ont produit des maux de nerfs de quatre façons ; & je fuis convaincu que c'eft principalement à cette caufe qu'il faut attribuer la foibleffe, la pâleur, la cacochimie, la chétivité, fi l'on veut me paffer ce terme, je puis même dire la laideur, de beaucoup d'enfans nés dans les grandes villes, & qui font les triftes victimes des erreurs fans nombre de leurs parens, & des poifons privilegiés ou non privilegiés dont ils ont fait ufage. Mais foit qu'elle dépende de ces caufes ou de quelqu'autre, la dégéné-

ration eſt réellement bien atteſtée & bien averée dans preſque tous les pays, & il me paroit qu'il n'y a que l'opiniâtreté qui puiſſe la nier, mais ce n'eſt pas ici le lieu de la pourſuivre en détail.

Une ſeconde claſſe de cauſes renferme l'augmentation du luxe; la plus nombreuſe population des villes; & l'augmentation des arts ſédentaires: ces trois cauſes qui ſe lient, ont concouru ſingulierement à alterer la bonne ſanté dans tous les âges & dans tous les ordres, & à augmenter le nombre des maux de nerfs.

L'abandon preſque total des jeux d'exercice pour les enfans & pour les jeunes gens, eſt, comme je m'en ſuis déjà plaint, une autre cauſe que l'on peut ranger dans le même ordre, & qui a fait un mal infini: au lieu du volan, du billard, du mail, de l'arc, de la paume, on a adopté des diſtractions caſanieres totalement oppoſées aux beſoins de la nature, qui à cet âge, veut de l'action. Auſſi elles ne ſont pas des plaiſirs réels, elles en uſurpent le nom, & ſous ce nom elles laiſſent réellement dévorer tacitement par l'ennui, & privent, ſinon de toute

action, au moins d'une action suffisante; & du manque d'action & de l'ennui il résulte nécessairement des maux de nerfs, de l'hypocondrie, des convulsions à un âge où elles n'existoient dans les siecles précédens que par quelques raisons graves. Les jeux de cartes, devenus presque par-tout la seule distraction de tous les âges, ne peuvent en rien remplacer aucun de ceux dont ils ont pris la place, ils occupent plus qu'ils n'amusent, ils n'exercent point le corps, ils ne reposent point les passions, ils ne donnent généralement point de vraie gayeté; ainsi l'on n'a à en espérer aucun bon effet, & ils en ont plusieurs mauvais, puisqu'ils réunissent les désavantages d'une vie sédentaire & occupée, & qu'à l'ordinaire on n'en remporte que de la tristesse, au lieu de cette gayeté qui est la suite des jeux que je regrette.

Ce changement en a entrainé un plus funeste encore, c'est que les jeunes gens, oisifs & ennuyés, se sont livrés beaucoup plus tôt à la débauche, qui a eu des suites beaucoup plus funestes, parce qu'ils n'avoient pas la force de la soutenir.

Les ſuites des trois premieres cauſes énoncées dans cet article ſont évidentes, & en comparant les mœurs d'un pays, depuis que le luxe y domine, avec ſes mœurs antérieures, en comparant l'air champêtre à celui des grandes villes, en comparant les inconvéniens des arts ſédentaires avec les avantages de la vie agricole ou de la plupart des arts méchaniques, il n'y a perſonne qui ne ſente aiſément quelle différence prodigieuſe il a dû en réſulter pour la ſanté, & les Médecins qui ont vieilli dans de grandes villes dont ils ont vu la population s'accroître, & les mœurs ſe changer, peuvent atteſter combien le nombre des maux de nerfs a augmenté pendant un demi ſiecle d'obſervations. Ce n'eſt preſque aujourd'hui que chez les gens très-âgés qu'il faut chercher des ſantés fermes & robuſtes, des tempéramens intacts, & des nerfs inébranlables. J'ai vu un petit canton dans les montagnes de ce pays dont tous les habitans occupés aux ouvrages de futaillerie, paſſoient leur vie à aller couper les arbres dans les forets dont l'air eſt généralement ſain, à les met-

tre en œuvre, & à conduire leurs ouvrages ſur les différens marchés ; c'étoit l'endroit du pays où l'on trouvoit les hommes les plus beaux, les plus forts, les mieux portans. Il s'y établit quelques lapidaires qui, ſans avoir plus de bien, avoient plus d'argent que les futaillers, cet argent ſéduiſit, la lapidomanie gagna, la futaillerie tomba, c'eſt depuis plus de vingt ans le quartier où il y a le plus de maux de langueur, & ceux qui le connoiſſent, ont remarqué avec étonnement combien la génération actuelle paroît moins forte & moins vigoureuſe que les précédentes.

Les paſſions multipliées forment un troiſieme ordre de cauſes ; le luxe, & la réunion dans les villes font éclorre, ces deux cauſes amenent la vanité, la cupidité, l'ambition, l'envie, la jalouſie, paſſions dont on a vu tous les dangers, & elles diminuent les liaiſons, l'amitié, la gayeté qui font tant de bien. Le plus petit événement peut devenir le ſujet d'une ſciſſion entre différens partis, dont tous les individus éprouveront tous les effets

destructifs des passions, & il n'y a aucun Médecin observateur qui n'ait vu, dans des cas semblables, des insomnies, des vapeurs, des jaunisses, des fievres, une multitude de langueurs qui n'ont d'autres causes que le trouble des passions; & l'on peut par là-même placer parmi les causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs, je ne dirai pas l'esprit de société, mais le goût d'assemblées plus répandu qu'il ne l'étoit autrefois; on commerce beaucoup, on se voit tous les jours, les cercles sont nombreux, les liaisons rares, l'ennui à la porte, il n'y a que la tracasserie qui puisse le chasser & le méchant qui le redoute, parce qu'il est mal avec lui-même, & que ses jeux sont de chagriner les autres se hâte de la présenter; il s'use lui-même en machinant contre les honnêtes gens, ceux-ci s'usent en s'indignant, en s'irritant & en s'occupant à se garantir; celui qui n'est ni bon ni méchant, ce foible tiéde qui croit de bonne foi avoir une volonté, & qui n'a que celle qu'on lui donne, qui n'ayant point de couleurs propres; porte au-

jourd'hui celle des bleus, & demain celle des verds, instrument du méchant sans le savoir, nuisant au bon sans le vouloir, toujours jouet des uns, bientôt objet du mépris des autres, alternativement persécutant & persécuté, n'est pas plus heureux qu'eux, & toutes les passions destructives sortent de cette même société qui, si un bon esprit y régnoit, seroit la source du bonheur le plus naturel, le plus fait pour l'homme.

L'amour des sciences, ou plutôt la mode d'un vernis savant, beaucoup plus répandu qu'autrefois est une quatrieme cause de la plus grande fréquence des maux de nerfs qui sont une suite de l'application de l'esprit & de l'inaction du corps.

On pourroit dire, comme Ciceron disoit autrefois à propos de la multiplication des dieux, il est plus aisé de rencontrer un Académicien qu'un homme. Cette multitude de presses qui roulent continuellement, cette multitude d'ouvrages qui en sortent dans tous les pays & qui se répandent jusques dans les hameaux, supposent une multitude d'hommes qui passent leur vie, si-

non à penſer & à compoſer, au moins à feuilleter, à compiler & à écrire (*m*), & ce ſeul genre de vie ſuffiroit pour donner des maux de nerfs; mais les prétentions s'emparent de quiconque écrit, les prétentions fruſtrées chagrinent, & le chagrin amene tous les maux de nerfs; le peu de ſuccès dans une vocation en dégoute, on ne ſait à quoi ſe vouer, on regrete un tems perdu,& du regret ſoutenu il n'y a qu'un pas à l'hypocondrie. Il n'y a pas plus de ſavans, mais il y a plus de gens qui en ont les infirmités, parce qu'on ſe fait auteur ſans rien ſavoir (*n*); & cette multitude d'auteurs ſuppoſe une immenſité de lecteurs: beaucoup de gens deſtinés à des travaux

(*m*) *Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles.*

(*n*) J'ai vu un très-gros manuſcrit ſur un des objets les plus importans de la politique, par un homme qui ne ſavoit pas même bien lire, qui ignoroit complettement l'ortographe & qui n'avoit aucune notion d'hiſtoire, de morale, de droit.

(*b*) C'eſt fureur de lire plutôt que plaiſir à lire, on lit ce qu'on comprend le moins pour dire qu'on a lu, ou parce qu'on ne ſait que faire, & cette lecturemanie a gagné tous les ordres; j'ai trou-

manuels ne s'occupent que de lectures (*o*); & ce changement détruit leur ſanté. Peut-être qu'une des cauſes qui ont le plus nui aux nerfs, c'eſt la multiplication prodigieuſe des romans depuis cent ans. Dès la bavette juſques à la vieilleſſe la plus avancée on les lit, les femmes ſur-tout, avec un ſi grand empreſſement qu'elles s'irritent, ſi elles ſont détournées un moment; elle ne prennent aucun mouvement dans le jour, & ſouvent veillent très-tard pour ſatisfaire cette paſſion, & une fille qui, à l'âge de dix ans, lit quand elle devrait courir, eſt à vingt une femme à vapeurs, & non pas une bonne nourrice.

Un beaucoup plus grand uſage des eaux chaudes eſt une cinquieme cauſe très-conſiderable qui a eu beaucoup de part à l'augmentation de ce genre de maux. Le thé & le caffé introduits, l'un au commencement, l'autre après le milieu du ſiecle paſſé, ont fait une époque qui a rendu les maux de nerfs infiniment plus fré-

vé chez une couturiere le *ſyſtême de la nature*, l'un des livres les plus tédieux, qu'elle prenoit peut-être pour un livre de dévotion.

quens & qui les entretiennent. 6°. Je dois ajouter encore un goût d'affaisonnemens beaucoup plus relevé, ce qui use nécessairement les organes, & jette à la fin dans la foiblesse, la fievre lente & tous les maux de nerfs. A ces causes M. POMME ajoute les deux suivantes qui malheureusement ne sont que trop vraies. 7°. Les méprises des Médecins dans la distinction des maladies nerveuses avec tant d'autres dont elles empruntent souvent le caractere. Que d'écarts dans la pratique, que de maux agravés, défigurés ou méconnus? Il y a même des Médecins qui font gloire de les méconnaitre; dans un tems, tout vaporeux invétéré étoit livré aux antiscorbutiques les plus âcres; les antiscrophuleux prirent la place de ceux ci; les mercuriels sont à présent les remedes du jour. 8°. Les charlatans & ce nombre de remedes empiriques si vantés pour les vapeurs dont on tolere le débit (*p*).

(*p*) *Traité des affections vaporeuses.* t. 2. p. 446.

Fin de la premiere partie du second volume.



TABLE
DES
CHAPITRES
ET DES
ARTICLES

Du Tome second, seconde Partie.

Fin de la Table.